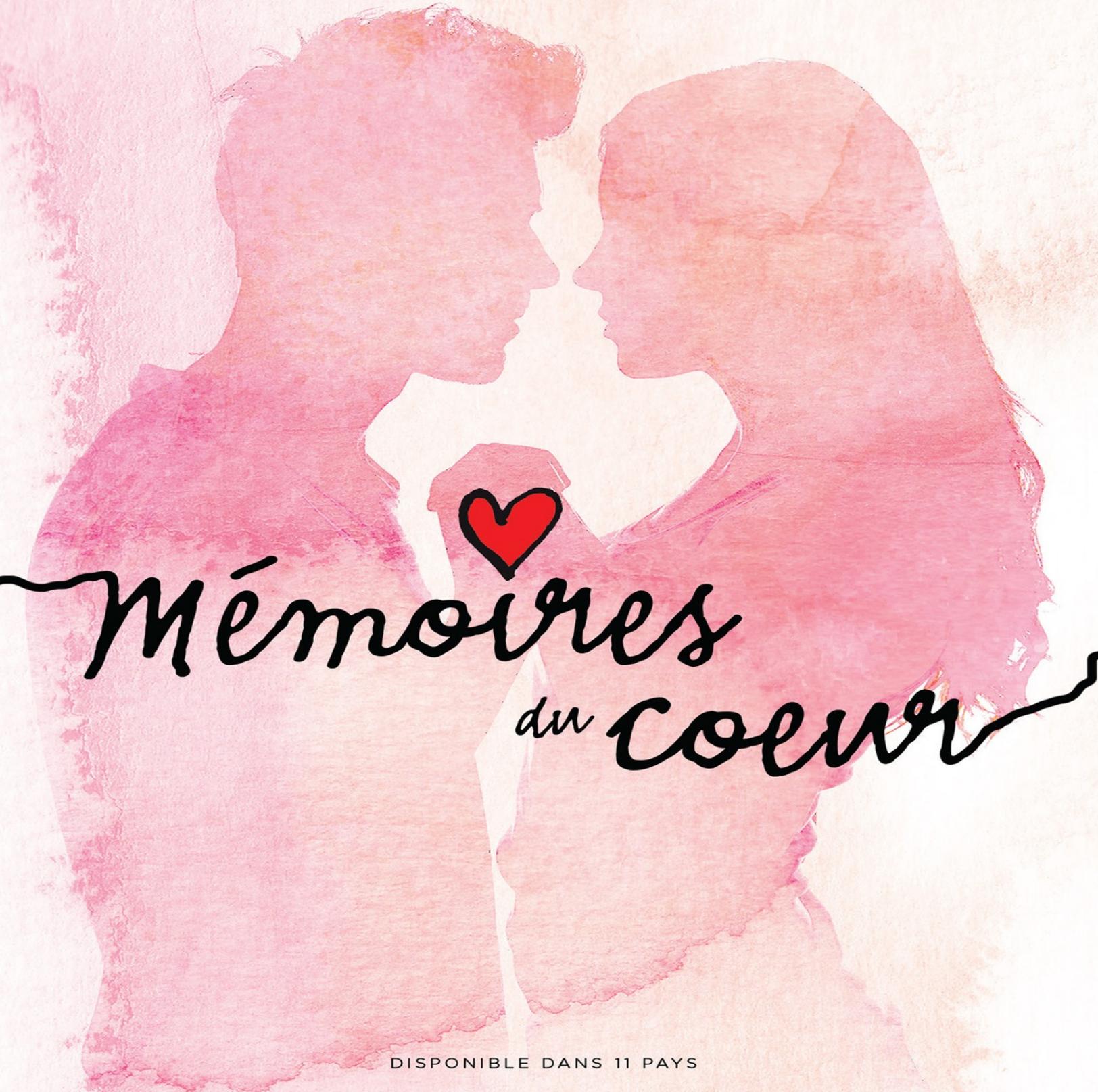


J E S S I K I R B Y

CE QUE L'ON NE PEUT OUBLIER.
CE QUE L'ON NE PEUT CHANGER.



Mémoires
du cœur

DISPONIBLE DANS 11 PAYS

AJA

J E S S I K I R B Y

CE QUE L'ON NE PEUT OUBLIER.
CE QUE L'ON NE PEUT CHANGER.



DISPONIBLE DANS 11 PAYS

ADA



Mémoires
du cœur

Jessi Kirby

Traduit de l'anglais par
Sophie Beaume (CPRL)

Copyright © 2015 Jessi Kirby

Titre original anglais : Things We Know By Heart

Copyright © 2016 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec HarperCollins Children's Books, une division de HarperCollins Publishers, New York, NY

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Sophie Beaume (CPRL)

Révision linguistique : Maryse Faucher

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Thinkstock

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89767-369-7

ISBN PDF numérique 978-2-89767-370-3

ISBN ePub 978-2-89767-371-0

Première impression : 2016

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varennes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada

Québec

Crédit d'impôt
livres Gestion
SODEC

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Kirby, Jessi

[Things we know by [heart]. Français]

Mémoires du cœur

Traduction de : Things we know by [heart].

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89767-369-7

I. Beaume, Sophie, 1968- . II. Titre. III. Titre : Things we know by [heart]. Français.

PZ23.K554Me 2016 j813'.6 C2016-940943-0

Conversion au format ePub par:

LAB ||| **URBAIN**
Plus qu'une agence

www.laburbain.com

Pour mes sœurs, aux cœurs courageux et merveilleux

« Cœur (n. m.) :

Un organe musculaire vide qui pompe le sang dans le système circulatoire grâce à des contractions rythmiques et à la dilatation ;

le centre de la personnalité, surtout en référence à l'intuition, aux sentiments ou aux émotions ;

la partie centrale, la plus intime ou vitale de quelque chose. »

— Définition du mot *cœur*

J'ignore comment j'ai su, quand les sirènes m'ont réveillée avant l'aube, qu'elles étaient pour lui.

Je ne me rappelle pas avoir sauté hors du lit, ni avoir attaché les lacets de mes souliers. Je ne me rappelle pas mes jambes descendant l'allée avant d'arriver sur la longue rue entre nos maisons. Je ne me rappelle pas la sensation de mes pieds martelant le sol ni de mes poumons se remplissant d'air, de mon corps filant pour rattraper ce que je savais déjà être vrai.

Mais je me souviens de tout ce qui a suivi.

Je peux voir les lumières bleues et rouges tourbillonner horriblement dans le ciel pâle de l'aube. J'entends toujours les voix saccadées des ambulanciers, la répétition des mots *traumatisme crânien* par-dessus le bruit de fond de leurs émetteurs-récepteurs.

Je me rappelle les profonds sanglots entrecoupés d'une femme que je ne connaissais pas et que je ne connais toujours pas. L'étrange angle de son VUS blanc, le capot camouflé par les tiges brisées et les pétales éparpillés des tournesols qui poussaient sur le bord de la route. La clôture, cassée, en mille morceaux.

Je me souviens du verre, éparpillé comme du gravier sur l'asphalte.

Du sang. Trop de sang.

Et de sa basket, posée sur le côté au milieu de cette scène. Le cœur que j'avais tracé au feutre indélébile sur la semelle.

Je peux toujours sentir la légèreté de sa chaussure quand je l'ai prise, et la façon dont l'absence de poids m'a fait tomber à genoux. Je peux sentir les mains gantées qui m'ont soulevée et retenue quand j'ai voulu courir vers lui.

Ils ont refusé de me laisser faire. Ils ne voulaient pas que je le voie. Mon souvenir le plus net de cette matinée est donc d'être restée sur le bord de la route, seule, l'obscurité se refermant autour de moi alors que le jour naissait, le soleil matinal brillant sur les pétales dorés, éparpillés à l'endroit où il était en train de mourir.

« Entrer en communication avec les patients greffés peut aider les familles des donneurs dans leur deuil [...]. Dans l'ensemble, échanger au sujet des pensées et émotions provoquées par les dons d'organes [...], le don de la vie, [...] peut aider les familles des donneurs et les greffés, ainsi que leurs proches et leurs amis. Il faut parfois attendre des mois, voire des années pour qu'une personne soit prête à écrire ou à recevoir une lettre, et certaines personnes ne sont jamais prêtes. »

CHAPITRE 1

Quatre cents jours.

Je répète ce chiffre dans ma tête. Je le laisse remplacer le vide que je ressens et je serre le volant. Je ne peux pas laisser ce jour passer sans le faire. Quatre cents jours, cela mérite quelque chose, une sorte de reconnaissance. Comme trois cent soixante-cinq, quand j'ai apporté des fleurs à sa mère, mais pas sur sa tombe parce que je savais qu'il aurait voulu qu'elle les reçoive. Ou comme son anniversaire, quand il est passé. C'était quatre mois, trois semaines et un jour après. Le jour cent quarante-deux.

Je l'ai passé seule, incapable de voir ses parents ce jour-là, et aussi parce qu'une infime partie de moi-même croyait fermement que, si j'étais seule, il existait toujours une chance qu'il revienne, fête ses dix-huit ans, et que nous reprenions là où nous avons arrêté. Qu'il pourrait faire sa dernière année d'école, envoyer des demandes aux mêmes universités que moi, que nous pourrions assister à notre dernier bal, lancer nos chapeaux dans les airs à la remise des diplômes et nous embrasser sous le soleil avant qu'ils ne touchent le sol.

Quand il n'est pas revenu, je me suis emmitouflée dans le sweat-shirt qui renfermait encore une trace de son odeur — mais peut-être était-ce mon imagination. Je l'ai serré autour de moi avant de faire un vœu. J'ai prié, de toutes mes forces, pour ne pas avoir à faire ces choses sans lui. Et mon vœu a été exaucé. Ma dernière année scolaire est devenue un brouillard. Je n'ai pas envoyé mes demandes aux universités. Je n'ai pas acheté de robe. J'ai même oublié qu'il y avait un ciel et un soleil sous lesquels on pouvait s'embrasser.

Les jours se sont succédé à un rythme éternel, constant. Ils m'ont semblé sans fin, mais sont passés en un clin d'œil... comme des vagues se fracassant sur la rive, ou les saisons se succédant.

Ou les battements d'un cœur.

Trent avait un cœur d'athlète : fort, constant, un rythme cardiaque d'au moins dix battements plus lent que le mien. Avant, nous nous étendions, nos poitrines collées, et je ralentissais ma respiration pour l'ajuster à la sienne, essayant de duper mon pouls pour qu'il fasse la même chose, mais cela n'avait jamais fonctionné. Même après trois ans, mon pouls accélérerait dès que je me trouvais à proximité de lui. Mais nous trouvions toujours notre synchronisme, son cœur battant à un rythme lent et régulier pendant que le mien remplissait les temps morts.

Quatre cents jours et trop de battements de cœur à compter.

Quatre cents jours et trop de lieux et de moments dans lesquels Trent n'existait plus. Et toujours aucune réponse de l'un des seuls endroits où il existait encore.

Un klaxon retentit derrière moi, me tirant de ma rêverie et du mélange de nervosité et de nausée qui me tord l'estomac. Dans le rétroviseur, je peux voir le conducteur jurer en me contournant, une main furieuse dans les airs, ses lèvres crachant une question à travers son pare-brise : *Que diable fais-tu ?*

Je me suis posé la même question en entrant dans la voiture. Je ne sais pas *ce que* je fais. Je sais seulement que je dois le faire, parce que je dois le voir de mes yeux. À cause de ce que j'ai ressenti en voyant les autres.

Norah Walker a été la première greffée à communiquer avec la famille de Trent, même s'ils n'ont appris son nom que plus tard. Les personnes greffées peuvent prendre contact avec les familles des donneurs à n'importe quel moment par l'entremise du coordonnateur des transplantations et vice-versa, mais la lettre nous a quand même surpris. La mère de Trent m'a téléphoné le lendemain et elle m'a demandé d'aller la voir. Nous nous sommes assises dans le salon lumineux, dans la maison qui renfermait tant de souvenirs, depuis le jour où j'étais passée devant elle en courant pour la cinquième fois, espérant que Trent me remarque.

Le bruit de ses pas quand il avait tenté de me rattraper m'avait poussée à ralentir juste assez pour qu'il réussisse. Sa voix, alors inconnue, avait peiné à former des mots entre deux souffles.

— Hé !

Respiration.

— Attends !

Respiration.

Nous avions quatorze ans. Des étrangers jusqu'à ce moment. Jusqu'à ces deux mots.

Assise dans la maison de Trent en compagnie de sa mère, sur le canapé où nous avions l'habitude de regarder des films en mangeant du maïs soufflé dans le même bol, les mots d'une étrangère, et la gratitude qu'ils contenaient, m'ont permis de sortir de l'endroit lugubre et solitaire où j'étais depuis si longtemps. Sa lettre, écrite d'une main tremblante sur un magnifique papier, a éveillé quelque chose en moi ce jour-là. C'était une lettre humble. Elle était profondément désolée pour la mort de Trent. Profondément reconnaissante pour la vie qu'il lui avait donnée.

Ce soir-là, je suis retournée à la maison et je lui ai écrit, ma façon de la remercier pour le moment de légèreté qu'elle m'avait donné grâce à ses mots. Le lendemain soir, j'ai écrit à une autre personne greffée, puis à une autre... cinq au total. Des lettres anonymes pour des gens inconnus que je désirais connaître. Et quand j'ai envoyé ces lettres au coordonnateur des transplantations pour qu'il les transmette, je l'ai fait dans le mince espoir que ces gens me répondent. Qu'ils me remarquent comme Trent l'avait fait.

Je regarde par-dessus mon épaule, et il est là, souriant, tenant un tournesol qui est plus grand que moi, sa tige traînant derrière lui les racines encore attachées.

— *Je m'appelle Trent, dit-il. Je viens d'emménager un peu plus loin dans la rue. Tu dois vivre dans le coin, n'est-ce pas ? Je t'ai vue passer en courant tous les matins, cette semaine. Tu es rapide.*

Je me mords la lèvre inférieure pendant que nous marchons, souriant intérieurement. J'essaie de ne pas avouer que je réserve ma vitesse à la portion de mon chemin qui passe devant sa maison tous les jours depuis que j'ai vu le camion de déménagement monter l'allée et que je l'ai vu en sortir.

— *Je m'appelle Quinn, dis-je.*

Respiration.

En écrivant les lettres, j'ai eu l'impression de pouvoir recommencer à respirer. J'ai écrit au sujet de Trent et de tout ce qu'il m'avait donné de son vivant. Le sentiment que je pouvais tout faire. Le bonheur. L'amour. Les lettres étaient une façon de l'honorer, ainsi que l'espoir de quelque chose d'autre. Une main anonyme tendue vers le vide, à la recherche d'une connexion. D'une réponse.

Je ris parce qu'il n'a pas encore repris sa respiration et parce qu'il ne semble pas se rappeler le tournesol géant qu'il tient dans sa main.

— Ah, dit-il en suivant mon regard. C'était censé être pour toi. Je...

Il passe nerveusement une main dans ses cheveux.

— Je, euh, je l'ai pris là-bas, près de cette clôture.

Il me tend le tournesol et rit. C'est un son que je veux continuer à entendre.

— Merci.

Je tends une main pour prendre la fleur. Son premier cadeau.

J'ai reçu quatre réponses des greffés.

Après 282 jours, de multiples lettres, des formulaires de consentement et des séances de préparation pour les rencontres, la mère de Trent et moi sommes allées ensemble au bureau des services pour les familles des donneurs d'organes et nous nous sommes assises côte à côte en attendant qu'ils arrivent. En attendant de les rencontrer face à face.

Norah avait été la première à écrire, et elle a aussi été la première à tendre la main. Malgré les nombreuses fois où j'avais imaginé notre rencontre, rien n'aurait pu me préparer à ce que j'ai ressenti au moment où j'ai pris sa main dans la mienne avant de la regarder dans les yeux en sachant qu'une partie de Trent se trouvait en elle. Une partie qui lui avait sauvé la vie et lui avait donné la chance d'élever la petite fille aux cheveux bouclés cachée derrière ses jambes, et d'être une épouse pour l'homme qui pleurait à côté d'elle.

Quand elle a inspiré profondément avec les poumons de Trent et qu'elle a posé ma main sur sa poitrine pour que je puisse les sentir se gonfler et grandir, mon cœur s'est rempli en même temps qu'eux.

La même chose s'est produite avec les autres greffés que j'ai rencontrés : Luke Palmer, qui a sept ans de plus que moi et nous a joué une chanson à la guitare, capable de le faire maintenant que Trent lui avait donné un rein. Il y avait aussi John Williamson, un homme discret mais chaleureux dans la cinquantaine, qui écrivait de magnifiques lettres poétiques sur la façon dont sa vie avait changé depuis sa transplantation de foie, mais qui peinait à trouver les bons mots pour nous parler dans cette petite pièce. Et il y avait Ingrid Stone, une femme qui avait des yeux bleu pâle, si différents des yeux marron de Trent, mais qui pouvait de nouveau voir le monde et le peindre sur ses canevas en utilisant des couleurs vibrantes grâce à ses yeux à lui.

Apparemment, le temps guérit tout, mais rencontrer ces gens cet après-midi-là – une famille de fortune composée d'étrangers rassemblés par une seule personne –, cela a guéri plus de choses en moi que tout le temps écoulé auparavant.

C'est pourquoi, quand les jours se sont succédé sans réponse du dernier greffé, j'ai commencé à le chercher. C'est la raison pour laquelle j'ai enquêté, comparé les dates, les nouvelles et les hôpitaux... jusqu'à ce que je le trouve si facilement que j'ai hésité à le croire. C'est également la raison pour laquelle, autour des autres personnes, je fais semblant de comprendre pourquoi il n'a pas répondu, pourquoi, comme l'employée des services aux familles des donneurs d'organes nous l'a expliqué, certaines personnes ne le faisaient jamais et que c'était leur choix.

Je fais semblant de ne pas penser à lui quotidiennement et de ne pas me poser de questions sur son choix. Comme si j'avais fait la paix avec ce choix. Mais seule, au cours de ces heures interminables précédant le matin, je reviens toujours à la vérité : je n'ai pas du tout fait la paix. Et je ne suis pas sûre de pouvoir y arriver si je ne fais rien.

Je ne sais pas ce qu'en penserait Trent s'il le savait. Ce qu'il dirait s'il pouvait me voir. Mais cela fait quatre cents jours. J'espère qu'il comprendrait. Pendant si longtemps, *j'ai* été celle qui possédait son cœur. Je dois simplement voir où il se trouve maintenant.

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point : on le sait en mille choses. »

— Blaise Pascal

CHAPITRE 2

Il n'y a aucun endroit pour tourner dans cette rue, même si je le voulais. Seulement une descente abrupte le long d'une colline pleine de chênes couverts de mousse qui sortent des hautes herbes dorées. La route s'étend ainsi sur des kilomètres, sillonnant le long de la côte, là où il a vécu les dix-neuf premières années de sa vie. À cinquante-sept kilomètres de chez moi.

Quand les arbres laissent enfin la place à l'étendue de l'océan en bordure de sa ville, mes mains tremblent si violemment que je dois me garer au belvédère sur la bretelle de l'autoroute. Un fin brouillard dissimule le bord de la falaise, fondant sous le soleil matinal qui s'étend au-dessus de l'eau. J'éteins le moteur, mais je ne sors pas, me contentant d'ouvrir les fenêtres et de respirer. De longues inspirations profondes pour tenter d'apaiser ma conscience.

Je suis souvent venue ici, à Shelter Cove. Je suis passée devant cet endroit en conduisant, me dirigeant vers la petite ville balnéaire lors de nombreuses journées au printemps et en été, mais aujourd'hui tout semble différent. Nulle trace de l'excitation qui nous prenait, ma sœur Ryan et moi, alors que nous étions assises sur la banquette arrière, papa et maman à l'avant, le coffre rempli de serviettes de plage et de planches de surf, la glacière regorgeant de toute la nourriture malsaine qui était interdite à la maison. Nulle trace du sentiment de liberté ressenti lorsque Trent venait d'avoir son permis de conduire et que nous étions venus à bord de sa camionnette pour une seule journée, nous sentant soudain adultes et romantiques. Aujourd'hui, il n'y a qu'une sorte de détermination sombre, et la tension qui l'accompagne.

Je regarde l'océan et une pensée étonnante me vient à l'esprit. Je me demande si, une des fois où je suis venue ici, j'ai déjà vu Colton Thomas. Si Trent et moi sommes passés devant lui dans la rue, nos yeux se croisant pendant une fraction de seconde avant de continuer notre chemin sans y penser, comme le font tous les étrangers, ignorant totalement qu'il existerait un jour un lien entre nous. Avant toute cette histoire. Avant l'accident de Trent, l'écriture des lettres, la rencontre des autres, avant que je ne passe tant de nuits à espérer recevoir des nouvelles de Colton Thomas, me demandant pourquoi ce n'était pas le cas.

C'est une petite ville. Assez petite pour que nous nous soyons déjà vus lors de l'un de mes voyages. Mais peut-être pas. Il ne passait probablement pas ses étés comme nous. J'ai étudié la chronologie précise inscrite sur le blogue de sa sœur, ce qui m'a finalement permis de le trouver. Même si elle n'a pas commencé à tenir ce blogue avant qu'il ne soit placé sur la liste d'attente des greffes, je sais qu'il avait quatorze ans quand le long processus de défaillance cardiaque a commencé. Il a été inscrit sur la liste d'attente quand il avait dix-sept ans, et il serait mort s'il n'avait pas reçu, à la fin de sa dix-huitième année, l'appel fatidique. Le dernier jour de la dix-septième année de Trent.

Je repousse cette pensée et le sentiment pénible qu'elle entraîne. Je prends ensuite une autre inspiration profonde pour me rappeler que je dois me montrer très prudente. J'ai déjà enfreint trop de règles, à la fois écrites et tacites, des protocoles visant à protéger les familles des donneurs et les personnes greffées, à éviter qu'elles sachent trop de choses ; ou qu'elles attendent trop de choses.

Mais quand j'ai trouvé Colton, et toute son histoire exposée au monde entier, de nouvelles règles ont remplacé les anciennes dans mon esprit. Des règles et des promesses que je me suis répétées sans cesse, qui m'ont poussée à venir ici aujourd'hui et qui me donnent le courage de reprendre la route pendant que je les répète encore. Je respecterai le souhait de Colton Thomas de ne pas entrer en contact, mais je ne le comprendrai probablement jamais. Je veux simplement le *voir*. Voir qui il est vraiment. À ce moment, je comprendrai peut-être. Ou du moins je serai en paix.

Je n'interviendrai pas dans sa vie. Je ne lui parlerai pas, je n'entendrai même pas le son de sa voix. Il ne saura même pas que j'existe.

Je me gare en face de la boutique Good Clean Fun et j'éteins le moteur, mais je ne sors pas. Je prends plutôt un moment pour étudier attentivement le magasin, comme si je risquais de voir un détail qui pourrait m'apprendre quelque chose d'autre au sujet de Colton que ce que contiennent les billets de sa sœur. Le magasin est identique à ce que j'ai vu sur les photos : des planches à bras et des kayaks parfaitement empilés remplissent les râteliers des deux côtés de la porte, formant des taches jaunes et rouges dans le ciel morose. Derrière eux, je peux voir à travers la fenêtre avant. Des combinaisons de plongée et des gilets de sauvetage pendent dans un alignement parfait, prêts pour les clients de la journée à la recherche d'aventure. Rien d'autre que ce à quoi je m'attendais. Il est quand même étrange de le voir maintenant, un magasin devant lequel je suis sûrement passée plus d'une fois et auquel je n'ai jamais prêté attention. Aujourd'hui, c'est un endroit que j'ai l'impression de connaître, dont l'histoire ne se limite pas à l'équipement dans les râteliers.

Le magasin n'est pas encore ouvert, et la rue est pratiquement vide ; mais droit devant, à l'endroit où le quai s'avance sur l'océan gris et agité, les gens du coin sont déjà présents, entamant leur journée. Les surfeurs parsèment l'eau des deux côtés des supports recouverts de moules. Un pêcheur place un appât sur sa ligne avant de la lancer par-dessus la barrière. Deux vieilles femmes portant des survêtements marchent rapidement le long de l'eau, bavardant et balançant énergiquement leurs bras. Dans l'aire de stationnement à côté du quai, trois garçons en bermuda et en tongs sont appuyés sur la rampe, regardant les vagues pendant que de la fumée s'échappe tranquillement de leurs tasses de café.

Je décide que boire un café serait peut-être une bonne idée. Même si je n'ai pas soif, j'aimerais avoir une tasse à tenir entre mes mains. Cela suffirait peut-être à les calmer. Et chercher du café me donnerait quelque chose à faire, à part rester assise en face du magasin en attendant et en perdant de plus en plus ma détermination.

Deux pas plus loin, de mon côté de la rue, il y a une pancarte qui semble prometteuse : « L'ENDROIT SECRET ». Je regarde une dernière fois le magasin de location fermé avant de sortir de la voiture et de marcher sur le trottoir, essayant d'avoir l'air confiante et calme, comme si j'avais ma place ici.

La brume matinale et l'odeur salée de l'eau remplissent l'air et, si la chaleur va bientôt s'installer, pour le moment il fait assez frais pour que j'aie la chair de poule en marchant. Quand je pousse la porte du café, l'odeur du liquide semble m'entourer, tout comme les douces notes de guitare acoustique venant du

petit haut-parleur à côté de la porte. Mes épaules se détendent légèrement. J'ai presque l'impression que, si je le voulais, je pourrais simplement acheter un café, marcher le long de la plage et partir sans dépasser d'autres limites. Mais je sais que c'est faux. Il y a trop de choses en jeu pour que je puisse le faire.

Je sursaute en entendant une voix derrière le comptoir.

— Bonjour ! J'arrive tout de suite.

La voix est chaleureuse. Réconfortante, comme un sourire.

— D'accord.

Je sais à quel point ma réponse est tendue. Comme si je n'avais plus l'habitude d'interagir avec les gens. J'essaie rapidement de penser à quelque chose à ajouter, mais rien ne me vient. Je choisis donc de reculer d'un pas pour observer le café. C'est un endroit chaleureux, dont les murs turquoise foncé font ressortir les photos de surf en noir et blanc. Au-dessus de ma tête, de vieilles planches de surf colorées sont pendues côte à côte, accrochées au plafond par des morceaux de corde érodée. À côté du comptoir, une autre planche de surf — un gros morceau en ayant été arraché — est appuyée contre le mur, servant de menu manuscrit.

Je n'ai pas du tout faim, mais je le lis quand même, l'habitude me poussant à chercher un burrito-déjeuner. C'était le mets favori de Trent, surtout après un entraînement de natation matinal. S'il finissait tôt et que nous avions du temps avant les cours, nous nous rendions en ville pour en acheter un à partager dans notre endroit secret : un banc camouflé derrière le restaurant, offrant une vue sur le ruisseau. Parfois nous parlions — de sa prochaine compétition ou de la mienne, ou alors de nos plans pour la fin de semaine. Mais mes moments préférés étaient ceux où nous restions simplement assis à écouter le doux bruit de l'eau coulant sur les rochers, et le réconfortant calme qui vient quand on se connaît par cœur.

Un garçon aux cheveux blonds et aux yeux bleu clair franchit la porte menant à la cuisine, essuyant ses mains sur une serviette.

— Désolé pour l'attente, dit-il en m'adressant un sourire éclatant contre son teint hâlé. L'aide n'est pas encore arrivée. J'ignore pourquoi.

Il fait un signe de tête vers le tableau indiquant les conditions de surf de la journée : *Houle du sud de un mètre quatre-vingts, brise venant du large... Allez-y !*

Quand il regarde la plage à travers la fenêtre et hausse les épaules, je me dis que cela ne le dérange pas.

Je ne dis rien, faisant semblant d'étudier le menu. Le silence est un peu gênant.

— Aucune importance, dit-il en tapant des mains. Que puis-je faire pour toi ce matin ?

Je ne veux rien, mais je suis ici et il est maintenant trop tard pour reculer. De plus, il semble gentil.

— Je vais prendre un moka, dis-je sans grande certitude.

— C'est tout ? demande-t-il.

J'opine.

— Oui.

— Tu es certaine de ne rien vouloir d'autre ?

— Oui. Je veux dire, non merci... Je suis sûre.

Je regarde le sol, même si je peux sentir ses yeux sur moi.

— D'accord, dit-il après un long moment, d'une voix plus douce. Je te l'apporte dans une minute.

Il indique les cinq ou six tables vides.

— Il y a une tonne de places... Choisis celle que tu veux.

Je suis son conseil et choisis une table dans un coin, face à la fenêtre. Dehors, le soleil semble faire fondre le gris du matin, infusant l'eau de lumière et de couleurs.

— Voilà.

L'employé du café pose devant moi une tasse fumante aussi grosse qu'un bol et une assiette contenant un énorme muffin.

— Banane et pépites de chocolat, dit-il quand je lève les yeux. Ça a le goût du bonheur. Tu sembles en avoir besoin ce matin, alors c'est la maison qui offre. Le café aussi.

Il sourit, et je reconnais la prudence sur son visage. Ce n'est pas un sourire unique à ce matin. C'est le même sourire que les gens m'offrent depuis un certain temps, un mélange ressemblant à de la compassion et de la pitié, et je me demande ce que ce garçon voit en moi pour penser que j'en ai besoin. Ma posture ? Mon expression ? Mon ton de voix ? C'est difficile à dire, après si longtemps.

— Merci, dis-je avant d'essayer de lui rendre un vrai sourire pour nous convaincre tous les deux que je vais bien.

— Tu vois ? Ça fonctionne déjà, déclare-t-il en souriant. Je m'appelle Chris, au fait. Si tu as besoin d'autre chose, fais-moi signe, d'accord ?

J'opine.

— Merci.

Il retourne en cuisine, et je me cale dans ma chaise, la tasse chaude entre les mains, déjà un peu plus calme. Même si je peux toujours voir le magasin de kayaks de l'autre côté de la rue, cette distance semble sûre, raisonnable. Comme si je ne faisais rien de mal en étant ici. Un surfeur passe sur le trottoir, et j'aperçois des yeux verts et un teint hâlé qui me font détourner les yeux, que je baisse vers mon moka. Il est saisissant. C'est surprenant à remarquer, et le fait que je l'aie fait amène un sentiment de culpabilité.

Un instant plus tard, la porte s'ouvre, et le surfeur avance vers le comptoir sans me voir dans le coin. Il appuie rapidement cinq fois sur la sonnette.

— Hé ! Quelqu'un travaille aujourd'hui ou est-ce que vous êtes tous à l'eau ?

Chris sort de la cuisine, arborant un sourire familier.

— Eh bien, regardez qui a décidé de nous faire l'honneur de sa présence ce matin.

Ils se tapent dans la main et se donnent une sorte de semi-étreinte typiquement masculine au-dessus du comptoir.

— Ça fait plaisir de te voir, mec. As-tu déjà été surfer ?

— J’ai regardé le soleil se lever dans l’eau, répond le garçon aux yeux verts. Je viens de sortir. C’était bien... Pourquoi est-ce que je ne t’y ai pas vu ?

Il tend la main vers une tasse et la remplit lui-même.

— Il faut bien que quelqu’un s’occupe de cet endroit, répond Chris en prenant une gorgée de café.

— Les priorités de ce quelqu’un ne sont pas les bonnes, réplique impassiblement l’autre.

Chris soupire.

— Ça arrive.

— Je sais. Quand on ne prête pas attention, dit simplement son ami avant de souffler doucement sur le contenu de sa tasse. C’est pourquoi tu dois être ici maintenant, pour ne pas manquer ces moments.

— C’est profond, mec.

Chris sourit.

— Tu as d’autres perles de sagesse à me livrer ce matin ?

— Non. Mais cette houle est censée tenir le coup. On se retrouve demain à l’aube ?

Chris penche la tête, remettant de l’ordre dans ses priorités.

— Allons, dit son ami en souriant. La vie est trop courte. Pourquoi ne *pas* le faire ?

— D’accord, dit Chris. Tu as raison. Cinq heures et demie. Tu veux quelque chose à bouffer ?

Quand une petite partie de moi espère qu’il réponde oui et reste, je comprends à quel point j’ai prêté attention à leur conversation. Et à lui. Gênée, je lève ma tasse vers mes lèvres, plus pour avoir un objet derrière lequel me cacher que pour boire. Je me force à regarder la rue de l’autre côté de la fenêtre.

— Nan, je dois ouvrir le magasin. Il y a une famille de huit personnes qui doit venir louer des kayaks d’une minute à l’autre, et j’ai promis à ma sœur que je serai là pour les aider à se préparer.

Ses propos, si anodins, me frappent comme une volée de flèches : *kayaks, boutique de location, sœur*. Mon estomac se noue quand je pense que c’est peut-être *lui*. Juste là, à quelques mètres. J’inspire brusquement en le comprenant et je m’étouffe en avalant mon café. Les deux garçons me regardent quand je postillonne et tends la main vers le verre d’eau posé sur la table. Je renverse ma tasse, qui se fracasse sur le sol, éclaboussant tout de café.

Le surfeur fait un pas vers moi, et je bondis de ma chaise. Chris lui lance un chiffon par-dessus le comptoir.

— Attrape, Colt.

Mon cœur semble sortir de ma poitrine, emportant tout l’air avec lui, et je ne peux plus respirer.

Colt.

Comme Colton Thomas.

« Les scientifiques ont identifié des neurones individuels qui déclenchent une réponse lorsqu’une personne particulière est reconnue. Par conséquent, [il est possible que], lorsque le cerveau du greffé analyse les traits d’une personne qui a grandement marqué le donneur, l’organe greffé renvoie des messages émotionnels forts, qui signalent la reconnaissance de l’individu. De tels messages arrivent

en quelques millisecondes, et la personne greffée [peut même croire] qu'[elle] connaît la personne en question. »

— « Mémoire cellulaire des organes greffés »

CHAPITRE 3

Colton Thomas s'approche de moi, ses sourcils foncés plissés par l'inquiétude, le chiffon dans une main, tendant l'autre au-dessus de la flaque de café.

— Ça va ?

J'opine, toussant toujours, même si ce n'est pas le cas.

— Viens par ici. Je m'en occupe.

Il prend doucement mon coude, et je me crispe.

— Désolé, dit-il en baissant rapidement la main. Je... Tu es sûre que ça va ?

Il est debout, juste devant moi, une lavette à la main. Il me demande si je vais bien. Ça ne devrait pas arriver. Ce n'est pas ce qui devait arriver, ce...

Je détourne les yeux et tousse une fois de plus avant de me racler la gorge et de prendre une inspiration tremblante. « Calme-toi, calme-toi. »

— Je suis désolée, dis-je finalement. Vraiment désolée. J'ai juste...

— Ça va, répondit-il comme s'il allait rire.

Il jette un coup d'œil à Chris, qui semble sur le point de me préparer un nouveau café.

— Café frais en route ! annonce-t-il.

— Tu vois ? Aucun problème, assure Colton Thomas avant d'indiquer la chaise la plus proche. Je m'en occupe. Tu peux t'asseoir.

Je ne bouge pas et je ne dis rien.

Il s'accroupit pour essuyer le café à l'aide du chiffon, mais à ce moment il lève les yeux vers moi et sourit, et je suis stupéfaite par ce sourire, si différent du pauvre sourire qu'il arbore sur la majorité des photos de sa sœur. Parce qu'*il* n'est pas le même que sur les photos. Je pense que je n'aurais pas deviné qu'il s'agissait de la même personne. Même si je l'avais vu entrer dans la boutique de ses parents.

Sur les photos, Colton était malade. Il avait le teint pâle, des cernes, un visage bouffi, des bras maigres. Son sourire semblait demander un grand effort. La personne qui se trouve à mes pieds est pleine de vie, de santé, et le garçon qui...

Je veux détourner les yeux, mais je n'y arrive pas, avec ce regard qui *me* transperce.

Sa main s'immobilise et reste en suspens au-dessus du plancher collant, comme s'il avait oublié ce qu'il faisait. À ce moment, sans détacher les yeux de moi, il se lève lentement jusqu'à ce que nous nous trouvions face à face et que je puisse voir le vert profond de ses yeux qui étudient les miens.

Quand il parle enfin, sa voix est plus douce, presque hésitante.

— Es-tu... est-ce que tu... est-ce que je... ?

Ses questions restent en suspens, incomplètes, semblant flotter entre nous, et pendant un moment elles me clouent sur place, puis la panique s'empare de moi.

La réalité de ce que j'ai fait — ou de ce que j'ai failli faire — me frappe. Je passe à côté de lui, lui accrochant l'épaule au passage, et je file hors du café avant même qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit. Avant que nous ne puissions nous observer une seconde de plus.

Je ne regarde pas en arrière. Je marche aussi rapidement que possible sur le trottoir, en direction de ma voiture, poussée par la certitude que je n'aurais jamais dû venir et que je dois partir *maintenant*. Parce que, mélangé à l'impression écrasante que j'ai fait quelque chose de mal, se trouve le sentiment de vouloir apprendre à connaître ce garçon. Colton Thomas, qui a des yeux verts et un teint hâlé, et qui sourit comme s'il me connaissait. Qui semble si différent de la personne que je croyais rencontrer.

Le bruit de la porte derrière moi et le son de pas me donnent envie de courir.

— Hé ! dit une voix. Attends !

Sa voix.

« Ces deux mots. »

Ils me donnent envie de... d'arrêter et d'attendre, de me retourner et de simplement le regarder de nouveau. Mais je ne le fais pas, choisissant plutôt d'accélérer. De m'éloigner. « C'était une erreur, une erreur, une erreur. » J'enfonce la main dans ma poche et appuie à répétition sur le bouton pour déverrouiller la portière, dans tous mes états. Alors que je descends du trottoir et que j'atteins la voiture, ses pas arrivent juste derrière moi.

— Hé, répète-t-il. Tu as oublié ça.

Je me fige, les doigts serrés sur la poignée.

Mon cœur bat la chamade quand je me retourne, lentement, pour lui faire face.

Il déglutit et me tend mon sac.

— Tiens.

Je le prends.

— Merci.

Nous restons là, reprenant notre souffle. Cherchant d'autres mots. Il les trouve en premier.

— Je... Est-ce que ça va ? Tu sembles... peut-être que non ?

Les larmes montent immédiatement et je secoue la tête.

— Je suis désolé, dit-il en reculant d'un pas. C'était... Ce ne sont pas mes affaires. J'ai juste...

Ses yeux fouillent de nouveau mon visage.

Ce n'est pas simplement une erreur. Je tire sur la poignée et ouvre la portière, plonge à l'intérieur et referme la porte d'une main tremblante. Je dois partir immédiatement. Je bataille avec les clés, à la recherche de la bonne, mais elles se ressemblent toutes et je peux sentir ses yeux sur moi, et je dois partir, et je n'aurais jamais dû venir, et... Je trouve la bonne clé, l'enfonce dans le contact et la tourne. Quand je le fais, je regarde au moment où il recule, surpris, et remonte sur le trottoir. Je passe la première vitesse, tourne le volant et appuie sur l'accélérateur. Fort.

Le choc est brusque et bruyant. Une attaque sortie de nulle part. Le craquement du métal et du verre. Mon menton percute le volant. L'avertisseur sonore retentit et, dans le silence du moment suivant, je

saisis ce que je viens de faire. Tout ce que j'ai fait. Je ferme les yeux, espérant faiblement que, par un quelconque miracle, rien de tout cela ne soit arrivé. Que ce ne soit qu'un rêve, comme lorsque je rêve de Trent et que tout est parfait et réel, jusqu'à ce que je me réveille et me rende compte que je suis seule et qu'il n'est pas là.

J'ouvre doucement les yeux. J'ai peur de faire quoi que ce soit d'autre, mais ma main bouge automatiquement pour garer la voiture. Puis ma portière s'ouvre.

Colton Thomas n'a pas disparu. Il est là et il me regarde, les yeux remplis d'inquiétude et de quelque chose d'autre que je ne peux décrire. Il se penche et passe un bras au-dessus de moi pour éteindre le moteur.

— Est-ce que ça va ? demande-t-il d'une voix inquiète.

Ma bouche palpite, mais j'opine, évitant de le regarder dans les yeux et refoulant mes larmes. J'ai le goût du sang dans la bouche.

— Tu es blessée, dit-il.

Il lève à peine la main, comme s'il s'apprêtait à repousser mes cheveux ou à essuyer le sang sur ma lèvre, mais il ne le fait pas. Il continue de me regarder.

— S'il te plaît, dit-il après un long moment, laisse-moi t'aider.

« Le cœur [ont découvert les scientifiques] n'est pas simplement une pompe, mais aussi un organe hautement intelligent qui possède son propre système nerveux, des pouvoirs de décision et des liens avec le cerveau. Ils ont découvert que le cœur "parle" au cerveau, et que leur communication affecte notre façon de percevoir le monde et de réagir. »

— D^{re} Mimi Guarneri, *Le cœur parle : une cardiologue révèle le langage secret de la guérison*

CHAPITRE 4

Colton se trouve entre le pare-chocs de ma voiture et celui du Transporter Volkswagen bleu que j'ai frappé, évaluant les dégâts.

— Ce n'est pas si grave, affirme-t-il en s'accroupissant entre les deux pare-chocs. Je veux dire, *tu* as subi la majorité des dégâts.

Il regarde les serviettes que j'appuie contre ma lèvre inférieure.

— Tu vas avoir besoin de points de suture. Nous devrions aller voir un médecin.

J'essaie d'ignorer l'utilisation du « nous ». Je dois partir d'ici encore plus qu'avant, mais j'ai incroyablement compliqué les choses.

— Je ne peux pas simplement partir, dis-je. Je viens de heurter la voiture de quelqu'un. Je dois remplir un constat ou quelque chose du genre. Ou au moins appeler mon assureur. Et mes parents. Mon Dieu.

Ils étaient déjà partis quand j'ai quitté la maison ce matin et ils s'attendent probablement à ce que je sois là quand ils reviendront pour le déjeuner, parce que je suis là tous les jours depuis quelques semaines, depuis la remise des diplômes.

Colton se lève.

— Tu peux t'en occuper plus tard, tu dois d'abord t'occuper de toi. Écris un mot. Laisse ton numéro de téléphone. Les gens sont détendus, dans le coin. Et tu as à peine cabossé la voiture. Ce n'est vraiment pas grave.

Je veux le contredire, mais ma lèvre palpite et la viscosité chaude des serviettes que j'appuie dessus me rend nauséuse.

— Vraiment ?

— Vraiment, répond-il en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Attends un moment. Je reviens tout de suite.

Il se retourne et traverse la rue en courant tranquillement, se dirigeant vers le magasin de location de kayaks, où une petite foule — probablement la famille dont il a parlé au café — fourmille. Les adultes regardent tour à tour leur montre et les environs, pendant que quelques adolescents s'appuient sur les fenêtres, passionnés par leur téléphone, et que deux jeunes enfants se poursuivent entre les râteliers de kayaks. Je devrais partir maintenant. Laisser un mot sur la fourgonnette et filer avant que toute cette histoire n'aille plus loin.

Je me dépêche de rejoindre ma voiture et je m'y glisse pour prendre mon sac. Le mouvement brusque provoque une nouvelle vague de douleur et de viscosité dans ma lèvre, et je dois inspirer profondément avant de fouiller dans mon sac à la recherche d'un stylo et de quelque chose sur quoi écrire.

Je regarde l'autre côté de la rue et vois Colton approcher de la famille de clients. Il semble confus et fait des gestes dans ma direction, expliquant probablement ce qui vient de se produire. Ils opinent, et Colton sort son téléphone, passe un appel rapide et serre les mains des clients une nouvelle fois avant de

se tourner pour venir me rejoindre. Je feins d'être si profondément concentrée sur l'écriture du mot que je ne lève pas les yeux quand il s'arrête juste devant moi.

— Je peux te conduire à l'hôpital, dit-il.

J'écris mon nom et mon numéro de téléphone en bas du mot.

— Merci, sincèrement, mais ça va. Je peux conduire.

— Je ne sais pas. Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

— Ça ne va pas si mal. Je...

— Tiens.

Il prend le morceau de papier. Baisse les yeux.

— Pourquoi est-ce que je ne vais pas poser ça sur la voiture pendant que tu t'assois à la place du passager pour que je te conduise ?

Je ne bouge pas, en partie parce que je sais que c'est une mauvaise idée, mais aussi parce que je suis un peu étourdie.

Colton s'accroupit devant moi pour que je sois obligée de le regarder.

— Écoute. Tu as besoin de points de suture, je viens de prendre ma journée et je ne peux pas te laisser partir comme ça.

Il n'attend pas ma réponse avant de se diriger vers le pare-brise du Transporter, de lever un essuie-glace et de glisser la note en dessous de celui-ci. Avant que je n'aie pu trouver une excuse pour l'empêcher de me conduire à l'hôpital, il est de retour de mon côté de la voiture, où je suis toujours assise.

Je le regarde encore pendant un moment, assez longtemps pour passer en revue toutes les raisons pour lesquelles laisser cette rencontre se prolonger est une mauvaise idée.

— Je peux ? demande-t-il.

Quand il me regarde avec ces yeux, quelque chose au fond d'eux me pousse à dire oui.

Nous ne parlons pas pendant que nous roulons sur la rue principale, pas tout de suite. La petite ville balnéaire endormie s'est réveillée, et les gens en route pour la plage s'entassent sur les trottoirs, se dirigeant tous vers le sable dans leurs tongs et leurs vêtements de plage, des sacs bourrés à l'épaule. Je peux sentir Colton me regarder régulièrement et j'ai besoin de toute ma concentration pour ne pas rencontrer ses yeux. Finalement, quand il semble être perdu dans ses propres pensées, je lui jette un coup d'œil, essayant d'observer les moindres détails. Bermuda bleu, t-shirt blanc, tongs. Pas de bracelet MedicAlert. Cela me surprend, comme s'il devrait y avoir un signe extérieur.

Il paraît à l'aise au volant de ma voiture, et j'essaie de l'accepter, mais je n'y arrive pas. Je crois que personne d'autre ne l'a conduite depuis le départ de Trent et j'ai l'impression que, si je fermais les yeux, je pourrais le voir derrière le volant. Assis sur ce siège, une main sur le volant, l'autre sur mon genou, pendant qu'il chante à tue-tête en même temps que la radio et qu'il utilise sciemment les mauvais mots pour me faire rire, insérant mon nom dans chaque chanson.

Mais il n’y a aucune musique en ce moment, et Colton Thomas conduit ma voiture. Une vague de culpabilité me submerge et, pendant que nous roulons, j’essaie d’établir de nouvelles règles pour affronter la situation que j’ai créée. Je ne lui poserai aucune question et je répondrai au moins de questions possible. Je ne dirai pas d’où je viens, ce que je faisais à Shelter Cove, qui je suis. Je ne lui donnerai peut-être même pas mon véritable nom parce que…

— Alors, Quinn, dit-il en gardant les yeux sur la route, recommençons à zéro.

Je le regarde, étonnée d’entendre mon nom, puis je me rappelle le mot que j’ai signé.

— Je m’appelle Colton, dit-il.

— Je sais.

Les mots sont sortis avant que je ne puisse les retenir.

— Ah oui ?

Sa voix contient une note de déception que je ne comprends pas.

J’opine. J’avale. J’aimerais être n’importe où ailleurs.

— Oui, dis-je trop rapidement. Je… Tu… Ton ami au café a utilisé ton nom.

Je lui jette un coup d’œil pour voir s’il me croit, puis je me rends compte qu’il n’a aucune raison de ne pas le faire. Il ignore tout de ce que je sais. Une vague de nausée — ou de culpabilité, je ne sais pas trop — s’empare de moi. Je devrais simplement lui dire toute la vérité maintenant. Il serait peut-être horrifié au point de faire demi-tour, de conduire jusqu’au magasin et de sortir, mettant fin à toute cette histoire. Je pourrais alors partir et m’assurer que nous ne nous rencontrions plus jamais. Je pourrais fermer la porte que je n’aurais jamais dû ouvrir. J’ouvre la bouche pour prononcer les mots, mais ils restent bloqués au fond de ma gorge.

— Alors tu écoutais ? demande Colton en souriant légèrement. Assez pour entendre mon nom ?

Je garde les yeux rivés sur le pare-brise et dis la vérité.

— Oui.

— Et tu ne viens pas d’ici ?

— Non.

— Tu es en vacances ?

Je secoue la tête.

— Je suis seulement ici pour la journée.

Je ne précise pas d’où je viens.

— Seule ? demande-t-il d’une voix remplie d’espoir.

— Oui.

Nous nous arrêtons à un feu rouge. Il ne dit rien pendant un moment, et je retourne le mot dans mon esprit. *Seule*. Je me sens seule depuis si longtemps. Quatre cents jours. Depuis la mort de Trent, je suis seule *et* solitaire. Mais en ce moment, à cette minute, je comprends que je ne suis aucune de ces choses.

J’ai imaginé voir Colton Thomas, je me suis demandé ce que je ressentirais en voyant de loin la personne ayant reçu une partie si essentielle de Trent. En voyant la poitrine d’un étranger, consciente de

ce qui s’y trouvait. La mère de Trent m’a dit que sa grand-mère s’était emportée en entendant qu’ils avaient fait don de son cœur. Les autres organes ne l’avaient pas dérangée, mais le cœur était différent. Le cœur faisait une personne, et elle croyait qu’il aurait dû être enterré avec Trent. Après avoir rencontré les autres, j’avais espéré que voir une autre personne vivant grâce à Trent m’aiderait. Que ce serait la chose me permettant *finalement* de guérir. Mais je n’avais, à aucun moment, imaginé que, lorsque je verrais cette personne, je me sentirais immédiatement moins seule.

— Ce n’est pas un mauvais départ, dit Colton comme s’il pouvait lire dans mes pensées.

— Pas un mauvais départ pour quoi ?

— Une deuxième chance, répond-il simplement.

« Les Grecs croyaient que l’esprit habitait le cœur. Dans la médecine traditionnelle chinoise, le cœur renfermerait l’esprit, ou shen. La conception du cœur comme un livre intérieur, qui contient toute la vie d’une personne — ses émotions, ses idées, ses souvenirs —, apparaît dans l’ancienne théologie chrétienne, mais ses racines remontent peut-être à la culture égyptienne.

« Aucune autre partie du corps humain n’a été célébrée à ce point en poésie, utilisée aussi souvent comme symbole de l’amour et de l’âme. »

— D^{re} Mimi Guarneri, *Le cœur parle : une cardiologue révèle le langage secret de la guérison*

CHAPITRE 5

Nous nous crispions tous deux quand les portes des urgences s'ouvrent et, dès que nous franchissons la porte, je rejoins de nouveau la réalité. La réalité de Colton qui, selon les billets de sa sœur, s'est composée d'une suite de visites à l'hôpital, des médicaments interminables devant constamment être ajustés, de longues hospitalisations, des visites d'urgence — des frayeurs qui les ont amenés, sa famille et lui, à franchir ces mêmes portes en craignant le pire. Cette pensée me donne envie de lui prendre la main quand nous approchons du guichet de la réception.

Derrière celui-ci, une femme rondelette vêtue d'un uniforme vert menthe est assise devant un ordinateur et elle pianote sur le clavier. Nous restons immobiles pendant un moment avant qu'elle ne lève les yeux et ne me regarde de manière désintéressée. Ses yeux s'arrêtent un instant sur ma lèvre, puis elle prend un porte-bloc dans son système de rangement et le glisse pour que je le prenne avant de se retourner vers son ordinateur.

— Assoyez-vous et remplissez ces papiers, dit-elle sans me regarder. Nous nous occuperons de vous aussi vite que possible.

Son ton est monotone, comme si elle avait déjà répété ces mots un million de fois, ce qui me pousse à me demander ce qui devrait franchir les portes pour qu'elle n'utilise *pas* ce ton de voix. Je n'ai pas besoin de me questionner longtemps.

— Merci, dis-je.

Elle lève de nouveau les yeux, aperçoit Colton et marque un temps d'arrêt.

— *Colton*, chéri ! Je suis vraiment désolée. Je ne t'avais pas vu !

Elle bondit hors de sa chaise et passe la porte à côté du comptoir avant de poser rapidement une main sur le bras de Colton.

— Tout va bien ? Veux-tu que j'appelle le D^r Wilde ?

— Non, non, je vais bien, affirme-t-il. Je vais très bien, en fait. C'est mon amie ici qui a besoin d'aide. Elle a une assez grande coupure à la lèvre. Je crois qu'elle a besoin de points de suture.

L'infirmière pose une main sur sa poitrine, visiblement soulagée.

— Ah, tant mieux, dit-elle avant de me regarder d'un air confus. Je suis désolée... Je ne veux pas dire que je suis contente que *vous* soyez blessée, seulement que Colton...

— Avait l'habitude de souvent venir ici, interrompt le principal intéressé. Je suis désolé. C'était impoli de ne pas faire les présentations.

Il esquisse un sourire tendu avant d'indiquer l'infirmière.

— Quinn, voici Mary. Mary, voici mon amie Quinn.

Mary le regarde pendant un moment avant de tourner les yeux vers moi. Elle le regarde assez longtemps pour lui communiquer quelque chose, peut-être une question ou une opinion. Cela me pousse à me tenir droite quand elle se tourne vers moi.

— Eh bien, Quinn, c’est un plaisir de rencontrer une amie de Colton, dit-elle avant de tendre une petite main ferme.

— C’est un plaisir de vous rencontrer, dis-je en lui serrant la main.

— Alors, vous connaissez-vous depuis longtemps ? demande-t-elle en continuant de me serrer la main. Je regarde Colton.

— Nous venons de nous rencontrer, répond-il en souriant rapidement.

J’opine, et le moment où l’un de nous devrait fournir de plus amples détails semble s’étirer entre nous trois, pendant que Mary continue de me serrer la main.

Colton se racle la gorge avant d’indiquer le porte-bloc que je tiens.

— Pourquoi n’allons-nous pas nous asseoir pour que tu puisses remplir ces formulaires ?

— Oui, oui, dit Mary en lâchant enfin ma main. Allez vous asseoir et, quand vous aurez terminé, nous irons dans une autre pièce.

Elle me sourit gentiment et ce geste ressemble à une sorte d’approbation, une approbation que je ne suis pas convaincue de mériter.

— Merci, dis-je de nouveau.

Nous nous tournons pour trouver des chaises, mais la voix de Mary nous pousse à nous retourner tout de suite.

— Colton, chéri, dit-elle en le regardant les yeux humides, tu as l’air en forme. Vraiment.

Elle secoue la tête et ses yeux se remplissent de larmes.

— Je n’arrive pas à croire que ça fait maintenant plus d’un an. Ça me fait tellement plaisir de te voir...

Elle s’approche de lui et l’étreint avant qu’il ne puisse faire quoi que ce soit.

Une seconde plus tard, Colton l’étreint à son tour, de façon à la fois maladroite et tendre.

— Ça fait aussi plaisir de te voir, répond-il.

Être témoin de ce moment semble être une intrusion, surtout parce que Colton essayait visiblement d’éviter le sujet. Je me retourne et parcours la salle des yeux à la recherche d’une chaise. Il y a seulement trois autres personnes aux urgences : un homme affalé sur sa chaise en plastique bleu comme s’il attendait depuis beaucoup trop longtemps, un bras posé sur les genoux, et un couple âgé assis silencieusement côte à côte, lisant chacun une section du journal. L’homme a une main sur un genou de sa femme, un geste si familier et si naturel pour eux que je m’arrête brusquement. Je ne peux pas me rappeler la dernière fois où Trent a posé une main sur ma jambe de cette manière, mais je me souviens que, chaque fois qu’il le faisait, il pianotait comme s’il lui était impossible d’arrêter ses doigts.

La voix de Colton me ramène dans le présent.

— Hé. Désolé pour tout ça.

Je détache mes yeux du couple quand il s’assoit à côté de moi et expire bruyamment.

— Ça va, elle était gentille... après t’avoir vu.

Il me regarde et essaie de sourire, mais je peux sentir sa tension.

— Peu importe, dis-je en essayant d’alléger la situation. On dirait que tu es une bonne personne à connaître dans le coin.

Ce n’est pas une question, mais mon affirmation laisse la porte ouverte pour une réponse, s’il veut m’en donner une.

Il ne dit rien, se contentant de m’offrir un autre sourire crispé avant d’opiner et de s’installer sur sa chaise, les bras croisés. En un clin d’œil, il semble se trouver à la fois à des lieues d’ici et à côté de moi, assis sur sa chaise bleue, et je suis de nouveau seule. Je cherche quelque chose d’autre à dire, quelque chose pour changer de sujet, peut-être même le faire rire, mais je ne sais pas quoi dire parce que, eh bien, je ne *le* connais pas.

Je ne dis donc rien. Je prends le stylo accroché à une petite chaîne et commence à remplir les formulaires. Cette distance vaut probablement mieux. Il vaut mieux ne pas aller plus loin. Je remplis silencieusement les formulaires pendant que Colton reste assis à côté de moi, tapant distraitemment du pied, ses doigts pianotant sur le bras de la chaise. Pendant ces moments, nous existons dans deux univers séparés, comme avant que je ne vienne ici et que nos mondes n’entrent en collision.

— Tu n’es pas obligé de rester ici avec moi, dis-je quand je termine de tout remplir. Je veux dire, si tu veux partir, ne te gêne pas. Je vais bien. Tu en as déjà fait assez en me conduisant ici, je t’assure.

Mes propos le ramènent de l’endroit où il se trouvait.

— Quoi ? Non. Pourquoi est-ce que je partirais ?

Il bouge sur sa chaise pour me faire face et sa mâchoire se détend.

— Je suis désolé. Je n’aime pas du tout les hôpitaux, c’est tout. J’y ai déjà passé trop de temps.

Il fait une pause, comme s’il était conscient qu’il a laissé la porte ouverte pour que je lui demande pourquoi. Je peux sentir à quel point il ne veut pas que je le fasse, et c’est la dernière chose dont j’ai envie de parler pour le moment, alors je ne pose aucune question. Les questions sont dangereuses pour nous, et nous semblons tous deux en être conscients.

Colton me fournit quand même une explication.

— Je suis enclin aux accidents. Comme toi, ajoute-t-il en souriant.

J’imagine la chaîne d’événements : je renverse mon café, m’enfuis en courant du café, fonce dans une voiture. Cela me fait rire... Qu’a-t-il pu penser en voyant tout ça ?

— J’ai été assez ridicule, n’est-ce pas ?

— Non.

Colton essaie de rester sérieux en secouant la tête.

— Pas du tout.

Il hausse les épaules et esquisse un sourire.

— Ce n’était rien. Personne n’a vu quoi que ce soit.

— *Tu l’as vu.* Et j’ai eu l’air folle.

Colton rit avec moi.

— Non, tu semblais seulement...

— Folle. Je devais avoir l'air complètement folle. Je suis désolée. Toute cette situation est vraiment gênante.

— Pas folle, affirme-t-il. Un peu dangereuse, peut-être.

Il sourit de nouveau.

— Mais ça va. J'ai fait pire devant des gens.

Il baisse les yeux vers ses genoux et son sourire faiblit un peu.

— Je me suis déjà évanoui devant toute ma classe à ma deuxième année du secondaire. Ça a traumatisé tous les autres élèves quand j'ai frappé un pupitre en tombant et que j'ai eu besoin de douze points de suture sur la tête. J'ai dû me promener en ressemblant à un Frankenstein chauve pendant un certain temps après cet accident.

Il rit de nouveau, mais son rire s'estompe rapidement.

Nous sommes silencieux pendant un moment, et une constatation me frappe de plein fouet. Cette histoire est familière. Sa sœur en a parlé... Elle a parlé du fait qu'au début personne ne comprenait pourquoi de telles choses lui arrivaient, puis que les incidents avaient commencé à empirer presque du jour au lendemain.

— Peu importe, dit Colton en se retournant vers moi. Ce que tu as fait était beaucoup plus impressionnant.

— C'est une façon de voir les choses.

Je baisse les yeux, essaie de me concentrer sur les formulaires posés sur mes genoux au lieu de penser à notre proximité, mais mes yeux se tournent automatiquement vers les siens.

— Merci de m'avoir conduite ici. Je suis presque sûre que la plupart des gens auraient été terrorisés par mes actions.

— Je ne suis pas comme la plupart des gens, affirme Colton en haussant les épaules. Et comme je l'ai dit, j'ai été impressionné.

Il se racle la gorge et jette un coup d'œil vers le comptoir.

— Vas-y, donne ces formulaires à Mary. Je ne vais pas partir.

Dès que je tends les formulaires à Mary, une autre infirmière vêtue d'un uniforme vert menthe, dont les cheveux bouclés sont teints en rouge vif et ébouriffés, m'accompagne dans le couloir vers une salle d'examen. Je m'assois sur le mince papier gaufré qui recouvre la table et baisse la main qui tenait les serviettes contre ma lèvre depuis une éternité. Je suis encouragée quand je ne sens rien de chaud ni de collant au moment où je retire les serviettes, mais je suis soudain nerveuse. Mise à nu.

L'infirmière regarde ma lèvre depuis l'endroit où elle se trouve, puis elle pose une main de chaque côté de ma tête et la penche en arrière doucement pour la placer sous la lumière et ainsi mieux voir.

— Alors tu es une nouvelle amie de Colton ? demande-t-elle d'un ton presque neutre.

Sa voix est empreinte de la même émotion que celle de Mary. De l'intérêt. Un léger instinct de protection.

— Euh... oui.

J'ignore quelle est la bonne réponse, s'il en existe une. J'ouvre la bouche pour expliquer, mais le mouvement tire sur l'entaille de ma lèvre et je grimace légèrement au lieu de parler.

L'infirmière ramène ma tête en avant et nous nous retrouvons face à face.

— C'est vraiment un garçon charmant. Nous l'adorons, ici.

Elle se lève, se dirige vers le comptoir et revient munie d'un petit amas de gazes et d'une bouteille de liquide couleur rouille.

— Étends-toi sur la table pour moi, ma grande.

J'obéis, et elle asperge la gaze d'un peu de liquide avant de tamponner doucement autour de la coupure.

— Il a traversé tant d'épreuves, mais c'est un combattant. Il a tout enduré en faisant preuve de plus de grâce et de courage que la plupart des gens, tu sais ?

J'opine comme si je le savais, et elle s'éloigne sur son tabouret en donnant un coup de pied au sol, se dirigeant vers la poubelle. Elle appuie sur la pédale pour l'ouvrir et y laisse tomber la gaze sale, puis elle glisse de nouveau vers moi et met de la solution sur un autre morceau de gaze avant de recommencer à tamponner ma lèvre, en s'approchant davantage de l'entaille. Je sursaute quand elle la touche.

— Désolée. Je sais que c'est sensible, dit-elle avant de recommencer à tamponner les rebords. La bonne nouvelle, c'est qu'il s'agit d'une petite coupure. Deux ou trois points de suture devraient suffire. Nous allons te soigner en un clin d'œil.

— D'accord.

J'opine de nouveau en essayant de garder mon calme, même si une panique silencieuse commence à s'emparer de moi. Je n'ai encore jamais eu de points de suture. Je ne me suis jamais rien cassé, je n'ai jamais dû aller chez le médecin, à part pour des vaccins. Je me sens soudain tremblante et faible en pensant qu'une aiguille va entrer et sortir de ma lèvre.

L'infirmière doit voir la peur dans mes yeux, car elle pose une main sur la mienne et la serre.

— Tout va bien aller, ma grande. Tu ne sentiras plus rien quand tu seras engourdie. Et la coupure se trouve sur le bord de ta lèvre, alors tu verras à peine la cicatrice, s'il y en a une.

Je sens les larmes emplir mes yeux, et elle le voit.

— Veux-tu que j'aie le chercher ? Colton ? Parfois, ça aide d'avoir quelqu'un avec soi, et il a l'habitude de... eh bien, tout.

Je suis surprise de constater à quel point j'ai envie de répondre oui, malgré le fait qu'il est presque un étranger pour moi, comme elle. Mais je me souviens à quel point il était mal à l'aise dans la salle d'attente, alors je secoue la tête et mens pour la centième fois du jour.

— Non merci, ça va aller.

— Tu en es sûre ?

J'inspire profondément et opine en expirant.

— D'accord.

Elle se lève et enlève ses gants avant de les plier sur eux-mêmes et de les rentrer l'un dans l'autre.

— Quelqu'un va bientôt venir te préparer, puis nous allons te soigner et tu pourras partir.

— Merci.

— De rien.

Elle me sourit de nouveau et me tapote la main.

— Promets-moi seulement une chose.

Je me relève sur les coudes.

— Quoi ?

J'attends qu'elle me dise que je dois être brave ou que je dois être plus prudente, mais elle n'en fait rien. Elle me regarde d'un air gentil, mais ferme.

— Promets-moi qu'en tant... qu'amie de Colton, tu feras attention à son cœur. Il est fort, mais aussi fragile.

Elle pince les lèvres pendant une seconde.

— Sois gentille avec lui, d'accord ?

Un nœud se forme dans ma gorge et je me mords l'intérieur de la joue.

— Je le ferai. Je le promets.

Je réussis à peine à prononcer ces mots. Ma voix semble faible, effrayée, mais l'infirmière ne paraît pas s'en apercevoir, ou alors elle pense peut-être que c'est à cause des points de suture. Elle ignore à quel point j'ai été imprudente, ou que je connais peut-être le cœur de Colton mieux que lui-même.

Elle opine comme si nous venions de conclure un marché avant de tirer le rideau, et je me retrouve seule, allongée sur la table, regardant les trous dans le plafond. Ils deviennent immédiatement flous. Je pense à Colton, à tout le temps où il a été malade. Où il a attendu un cœur, se demandant s'il arriverait un jour, conscient de ce qui se passerait si ce n'était pas le cas. Conscient qu'il mourrait avant même d'avoir eu la chance de vivre.

Quand Trent est mort, j'ai cru que le pire était que je ne m'y étais pas attendue. Que je n'avais pas pu savoir que nous avions partagé notre dernier baiser, eu notre dernière conversation, que nous nous étions touchés pour la dernière fois. J'ai passé les premiers mois écrasée par ces regrets, imaginant toutes les choses que j'aurais changées si j'avais su qu'elles seraient les dernières.

Maintenant je pense à la façon dont Colton a changé d'attitude quand nous avons franchi les portes des urgences. Ses souvenirs ont dû le submerger, et je pense comprendre ses sentiments. Savoir ce qui l'attendait a probablement été pire que ce que j'ai vécu.

Pendant un moment, je comprends presque le fait qu'il ait refusé tout contact avec la famille de Trent. Ou avec moi, quand je lui ai écrit. J'aurais peut-être réagi de la même façon dans sa situation. J'aurais peut-être voulu oublier toute cette partie de mon existence pour vivre la vie que j'avais cru ne jamais avoir.

Tout à coup, je pense que j'ai été incroyablement égoïste de venir à sa recherche. Une petite question gênante, une question que j'ai presque peur de me poser, s'immisce dans mon esprit : et si je n'avais pas

été complètement honnête envers *moi-même* concernant les raisons pour lesquelles je voulais le trouver ? J'ai justifié mes recherches en me disant que j'avais besoin de le faire pour recommencer à vivre. Pour tourner la page, dire adieu, toutes ces choses. Mais si je n'avais, en réalité, fait qu'essayer de trouver un moyen de me raccrocher à une partie de Trent ? Cet organe auquel j'ai accordé plus d'importance qu'au reste, parce que quelque chose en moi pense qu'une partie vitale de Trent est peut-être encore présente, dans son cœur.

C'est pourquoi, une heure plus tard, quand je sors et vois Colton toujours assis dans la salle d'attente, je me prépare à affronter la chaleur de son sourire et essaie d'ignorer les petites palpitations qu'il provoque dans ma poitrine. C'est pourquoi, quand il se lève sans dire quoi que ce soit, regarde ma lèvre et lève une main comme s'il allait la toucher, je recule rapidement pour m'éloigner autant que possible. Et c'est pourquoi, quand nous arrivons devant la boutique de ses parents, je n'éteins pas le moteur et n'ose pas le regarder. Je me concentre uniquement sur le volant devant moi.

— Nous sommes donc de retour au point de départ, dit-il.

Ses mots semblent flotter entre nous, un souvenir du matin et un début qui n'aurait jamais dû avoir lieu. La seule chose à faire est d'y mettre un terme.

— Je suis désolée d'avoir accaparé toute ta journée, dis-je. Merci. Pour tout.

Mes mots paraissent robotiques, froids. Colton ne dit rien, mais je peux sentir ses yeux chercher les miens. J'ai besoin de toutes mes forces pour ne pas le regarder.

— Je dois partir, dis-je aussi fermement que possible. Je suis restée trop longtemps, et mes parents vont paniquer, et je dois vraiment...

« Ne le regarde pas, ne le regarde pas, ne... »

— Tu veux manger quelque chose ? demande-t-il. Avant de partir ?

Je le regarde. Je n'aurais pas dû le faire, parce que son sourire est rempli d'espoir et de possibilités.

— Je... non. Merci, mais je dois partir.

— Oh, dit-il, son sourire s'estompant. D'accord.

— D'accord.

Aucun de nous ne bouge. Aucun de nous ne parle. Tout à coup nous le faisons, en même temps.

— Peut-être une autre fois ?

— Ça a été agréable de te rencontrer.

Il se met à l'aise sur son siège.

— Je vais prendre ça comme un non.

— Oui. Je veux dire, non. Je ne peux pas... Je ne devrais pas.

Je n'essaie même pas d'expliquer, parce que je sais que, si je le fais, je vais gâcher encore plus la situation. Je déteste l'expression que Colton arbore, comme si je venais de lui briser le cœur. J'essaie d'y faire attention, comme me l'a demandé l'infirmière, ce qui veut dire que je dois étouffer ce sentiment avant qu'il ne puisse se développer.

« Parmi toutes les histoires concernant le cœur, les histoires douloureuses sont les plus ancrées dans la psyché des patients, mais ces deuils sont souvent enfouis ; ce sont des blessures que les patients refusent de [complètement] dévoiler. »

— D^{re} Mimi Guarneri, *Le cœur parle : une cardiologue révèle le langage secret de la guérison*

CHAPITRE 6

Je suis désorientée quand je me gare dans l'allée, parce que je ne me rappelle pas le retour. Je fouille dans mon esprit à la recherche d'une preuve que j'ai bien conduit jusqu'ici, mais je peux seulement penser au visage de Colton quand il s'est penché à la fenêtre du passager pour me dire au revoir une dernière fois, et à ce à quoi il ressemblait dans le rétroviseur, debout au milieu de la rue, regardant ma voiture s'éloigner, une main à moitié levée. J'ai probablement repassé la journée en boucle dans ma tête sur le chemin du retour : Colton entrant dans le café, ses yeux, la façon dont il m'a regardée, sa voix quand il m'a dit au revoir, comme s'il avait du mal à y croire.

La douleur sourde de ma lèvre est la seule chose qui m'empêche de croire que la journée complète a été un rêve. Et maintenant je suis de retour. De retour à ma place, là où je sais que ma mère m'attend, nerveuse, s'inquiétant par rapport à l'endroit où j'étais. Elle sera furieuse quand elle découvrira ce qui est arrivé. J'éteins le moteur et l'écoute ralentir dans le soir tranquille, jusqu'à ce que je sois prête à affronter ma mère.

— Où étais-tu ? demande ma mère en arrivant dans le couloir quand je franchis la porte. Sais-tu combien de fois je t'ai appelée aujourd'hui ?

Je l'ignore. J'ai perdu l'habitude de regarder mon téléphone, ou même de l'allumer.

Je ferme doucement la porte derrière moi et pose mon sac sur la table d'entrée.

— Je sais. Je suis désolée.

Son regard s'arrête sur ma lèvre enflée et les points de suture, et elle franchit l'espace nous séparant en deux pas. Elle s'arrête juste devant moi, pose les mains sur mes joues et penche ma tête en arrière pour mieux voir, comme l'infirmière. En un clin d'œil, toute la colère quitte sa voix, remplacée par l'inquiétude.

— Bon sang, Quinn, qu'est-il arrivé ?

Les larmes arrivent automatiquement quand j'entends l'inquiétude empreignant sa voix.

— Rien, je...

J'inspire profondément pour essayer d'éliminer le tremblement de ma voix, mais la façon dont ma mère me regarde m'achève. Je m'effondre complètement et les larmes se mettent à couler.

— J'ai frappé une voiture et mon visage a heurté le volant et...

— Tu as eu un *accident* ?

Elle m'éloigne en me prenant les épaules, m'examinant à la recherche d'autres blessures.

— Pourquoi diable ne m'as-tu pas appelée ? Est-ce que quelqu'un d'autre a été blessé ?

— Non, il n'y a eu aucun autre blessé. La voiture était garée, et personne n'y était, alors j'ai laissé un mot et...

— Où est-ce arrivé ?

J'hésite pendant un moment, ne voulant pas devoir expliquer pourquoi j'étais à Shelter Cove, mais il est impossible d'éviter la vérité, pas si on tient compte de la voiture emboutie ou de la visite à l'hôpital.

— Shelter Cove, dis-je en haussant les épaules.

J'ai des larmes plein les yeux. C'est pathétique.

Ma mère hausse les sourcils, plissant le front.

— Que faisais-tu là-bas ? Pourquoi ne m'as-tu pas laissé de mot ? Pourquoi n'as-tu pas répondu au téléphone quand j'ai appelé ? Quinn, tu ne peux pas simplement disparaître de cette manière.

Je ne peux pas répondre honnêtement à ces questions. Mes parents m'ont soutenue depuis l'accident de Trent. Ils se sont montrés incroyablement patients avec moi. Ils ont soutenu mon envie de rencontrer les personnes greffées, même si je sais que cela les a rendus mal à l'aise. Je crois qu'ils espéraient, autant que moi, voire plus, que cette démarche m'aiderait à tourner la page. Ils m'ont donné tout leur amour et du temps. Ils m'ont épaulée en attendant de voir ce dont j'avais besoin. Ils ont compris les moments où j'ai eu besoin d'espace et ceux où j'ai eu besoin de parler. Ils ne m'ont jamais poussée. Mais je sais que derrière toute leur patience se cache l'espoir que je passe à autre chose et l'inquiétude que je ne le fasse pas. Je ne peux avouer à ma mère que j'étais à Shelter Cove à la recherche de la personne ayant reçu le cœur de Trent, alors je ne le fais pas.

— Je suis désolée, dis-je. J'aurais dû te dire où j'allais. J'ai seulement... Je devais partir pour la journée, alors j'ai commencé à conduire et je suis arrivée là-bas, à la plage.

Je m'arrête et regarde ma mère réfléchir à mon explication, et je me sens horrible parce que je sais ce que mon ton de voix laisse entendre... que c'est l'un de « ces » jours où il est douloureusement clair que je n'ai pas recommencé à vivre. Comme il n'y a pas si longtemps, le trois cent soixante-cinquième jour après la mort de Trent, quand je suis rentrée à la maison après avoir rendu visite à ses parents et que je me suis enfermée dans ma chambre pendant trois jours.

— Je suis vraiment désolée.

Les larmes recommencent à couler. Ce sont de vraies larmes parce que je suis vraiment désolée... désolée de l'inquiéter, d'utiliser ma tristesse comme excuse, désolée de ce que j'ai fait aujourd'hui. Je suis désolée pour toutes ces choses.

Elle étudie mon visage. Finalement, elle inspire profondément et soupire.

— As-tu appelé la compagnie d'assurance ? Ou la police ?

Je secoue la tête, et ma mère inspire de nouveau profondément avant d'opiner sèchement. Je sais que je pousse les limites de sa compassion.

— Monte te nettoyer, puis viens dîner et nous nous occuperons de tout.

Je l'enveloppe dans une étreinte reconnaissante.

— Je suis désolée, maman.

Elle m'enlace sans hésiter.

— Je sais. Mais tu dois être honnête avec moi, Quinn. Si tu passes une mauvaise journée et que tu dois partir ou que tu veux être seule, tu dois me parler. Me le faire savoir. Sois honnête avec moi, c'est tout ce

que je demande.

— D'accord, dis-je contre son épaule en me promettant silencieusement que je le ferai.

Après avoir pris une douche et joué avec ma nourriture au lieu de la manger, je suis complètement honnête avec ma mère quand je lui dis que la journée m'a épuisée et que je veux seulement aller me coucher. Ma chambre est trop silencieuse et étouffante à cause de la chaleur de la journée. J'ouvre grand la fenêtre, respire l'air frais et l'odeur des collines qui entre dans la pièce. Dehors, les grillons interrompent le silence, et les premières étoiles scintillent dans le ciel sombre.

Je traverse la pièce vers ma commode, ayant presque peur de regarder mon reflet. Je ne me suis pas regardée dans le miroir de la salle de bain, mais ici, seule dans ma chambre, je ne peux pas éviter de le faire. Je me place devant le miroir de ma commode et mon regard se dirige immédiatement vers ma lèvre enflée, où les petits points de suture noirs contrastent fortement avec ma peau pâle. La preuve que la journée a bien eu lieu. Que j'ai trouvé Colton Thomas et que, malgré toutes les règles que j'ai érigées dans ma tête, je l'ai rencontré. Je lui ai parlé. J'ai passé du temps avec lui. Je lève les doigts vers les trois points de suture et me demande momentanément combien il a fallu de points pour enfermer le cœur de Trent dans la poitrine de Colton. Cette pensée me noue la gorge pour une multitude de raisons.

Je balaie des yeux les photos placées sur le bord de mon miroir : des photos de groupe loufoques prises lors de danses, des clichés de nous deux lors de voyages en compagnie d'amis communs. Toutes les personnes que j'ai repoussées en essayant de me raccrocher à Trent. J'ai rapidement compris que, même si ces gens l'aimaient énormément, leur univers n'avait pas arrêté de tourner au moment de sa mort. Il avait momentanément ralenti pour les laisser pleurer la mort d'un ami, puis il avait repris sa vitesse normale. Ils avaient retrouvé leur routine. Pris de nouvelles photos. Planifié leur avenir.

Une boule se forme dans ma gorge et je trouve ma photo préférée de Trent et moi. Elle a été prise lors d'une de ses compétitions de natation, au printemps dernier. Le soleil brille, éclairant la piscine turquoise visible à l'arrière-plan. Trent se trouve derrière moi, fort, ses bras bronzés autour de mes épaules, le menton appuyé dans le creux de mon cou, et il sourit en regardant l'objectif. Je suis appuyée contre sa poitrine et je ris. Je ne me rappelle pas pourquoi... J'ignore si c'était en réponse à ce qu'il venait de dire ou de faire. Et maintenant, même si j'essaie de toutes mes forces de me raccrocher à ce moment, j'ai commencé à oublier ce que je ressentais, étreinte de cette façon, ou comment ce geste faisait tout disparaître autour de moi.

Je passe un doigt sur le verre du cadre et effleure le tournesol séché accroché à côté de la photo. La première chose que Trent m'a donnée, le jour de notre rencontre. J'ai coupé la tige avant de mettre la fleur dans l'eau en rentrant à la maison et, après une semaine où nous avons passé tous nos après-midi ensemble, faisant des allers-retours entre nos maisons pour prolonger nos conversations, les pétales ont commencé à flétrir. J'ai alors accroché la fleur à l'envers, comme j'avais déjà vu ma mère le faire, la laissant sécher afin de la préserver, consciente que cette fleur marquait le début de notre histoire. Je l'ai toujours gardée pour me rappeler que j'avais raison.

Les pétales ont pâli, ils ont perdu presque toute leur couleur à cause du temps et du soleil, et ils sont devenus si fragiles qu'ils ont commencé à s'effriter et à tomber. Il est presque impossible de dire que c'est une fleur, mais je la garde parce que je ne peux pas... J'ai peur de ce que je vais oublier si je l'enlève.

Je me retourne, me dirige vers mon lit et y monte, mais je sais que je serai incapable de dormir. Je ne ferme donc pas les yeux. Je reste simplement allongée, regardant un nœud familier au plafond, espérant pouvoir retourner en arrière, à un moment où Trent était là, où nous étions ensemble. Espérant qu'il soit là avec moi, même pendant un seul instant, pour me rappeler ce que je ressentais, avant d'oublier aussi cette sensation.

« Le courant électromagnétique du cœur est soixante fois plus fort que le champ du cerveau. Il émet également un champ d'énergie cinq mille fois supérieur à celui du cerveau, et ce champ peut être mesuré à plus de trois mètres du corps. »

— D^{re} Mimi Guarneri, *Le cœur parle : une cardiologue révèle le langage secret de la guérison*

« Les données [d'une étude intitulée "L'électricité du toucher"] ont démontré que "lorsque les gens se touchent ou sont à proximité, il se passe un transfert de l'énergie électromagnétique produite par le cœur". »

— Institut HeartMath

CHAPITRE 7

Je me réveille si lentement que je peux sentir mon rêve s'estomper, et je lutte pour le conserver parce que je sais que, quand j'ouvrirai les yeux, Trent disparaîtra et je serai seule. Encore.

Quatre cent un.

La maison est si tranquille que je sais que je suis seule, et je me rends compte qu'on est samedi et que mes parents sont probablement déjà partis faire leur promenade hebdomadaire vers le café de la ville, avant de faire le tour du marché fermier et de revenir à la maison pour une journée sans téléphone et courriels mise en place par ma mère, journée qui sera occupée à travailler dans le jardin, à cuisiner ou à lire ensemble.

Cette journée fait partie de la campagne que ma mère a instaurée pour remanier leur vie entière quand mon père est arrivé dans la cuisine, un dimanche après-midi, désorienté, parlant d'une voix confuse. Elle l'a alors amené d'urgence à l'hôpital, craignant le pire. Après une batterie de tests, les médecins ont conclu qu'il n'avait pas fait un véritable AVC, mais quelque chose appelé une ischémie cérébrale transitoire, ou ICT. Ils nous ont dit qu'il y avait eu une brève obstruction d'afflux sanguin vers le cerveau et que même s'il n'y avait aucune lésion permanente, c'était un signe important. Un précurseur à un véritable AVC.

Assise sur une chaise dans un coin de la chambre d'hôpital de mon père, j'ai regardé ma mère rester debout à côté de son lit, tenant sa main pendant que le médecin énumérait tous les facteurs de risque : sa pression artérielle, son cholestérol, ses mauvaises habitudes alimentaires, son niveau de stress, ainsi de suite. Ma mère avait déjà essayé de lui parler de toutes ces choses, mais je suppose que l'entendre de la bouche du médecin était différent. Changer tout cela n'était plus simplement une recommandation, mais une question de vie ou de mort.

Quand nous sommes revenus à la maison, mon père était toujours secoué, mais ma mère avait un plan et un but. En plus des médicaments prescrits par le médecin, elle comptait bien changer tous les facteurs de risque possibles. En ma présence, elle insistait moins sur les bénéfices de ce « changement de style de vie », mais j'ai tout de suite su ce qu'elle faisait : elle luttait pour la vie de mon père. Mes deux grands-pères sont morts avant d'avoir soixante ans — le premier d'une crise cardiaque, l'autre d'un AVC — et il était hors de question que l'histoire se répète et qu'elle soit veuve comme sa mère. Ou sa fille.

Elle a commencé par embaucher une assistante pour leur entreprise de comptabilité et se charger elle-même de la majorité du travail de mon père. Ensuite, elle a insisté pour qu'il soit à la maison tous les soirs à l'heure du dîner — un repas sain cuisiné par ses soins — au lieu de rester tard au travail et d'aller chercher quelque chose en revenant, comme à son habitude. Je m'attendais à ce que mon père résiste et affirme qu'il avait trop de travail pour procéder à ce changement, mais il n'en a rien fait. C'est comme ça que j'ai su que lui aussi avait peur. Nous avons tous peur. C'était neuf mois après la mort de Trent, et je

crois que même mes parents essayaient toujours de se remettre de la prise de conscience que la vie peut s'arrêter en un instant, sans avertissement. En un battement de cœur.

Heureusement, mon père a eu un avertissement très clair. Il n'avait jamais été présent à table pendant mon enfance, mais soudain il a commencé à y être tous les soirs, mangeant docilement du poisson grillé, des légumes et des céréales dont nous n'avions jamais encore entendu parler. Ma mère s'est ensuite attaquée aux fins de semaine, que mon père avait généralement passées, dans les dernières années, dans son bureau à la maison, répondant à des courriels et examinant des rapports et des feuilles de calcul, grommelant que personne ne savait faire son travail correctement. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Avant, il était celui qui nous réveillait à l'aube, ma sœur et moi, et nous entraînaient hors de la maison pour courir sur les routes sinueuses des environs.

Maintenant, c'est ma mère qui le réveille tôt la fin de semaine. Ils marchent jusqu'à la ville, en couple, en riant et en parlant. Je suppose qu'on peut dire qu'ils apprennent à se connaître de nouveau après tant d'années consacrées au développement de leur entreprise, à mon éducation et à celle de Ryan, au transport vers les entraînements et les compétitions. Cette connexion leur fait du bien, et je suis heureuse qu'ils puissent se concentrer sur cela parce qu'ils se concentrent un peu moins sur moi. Jusqu'à un certain point.

En bas, ma mère a laissé un mot dans la cuisine pour me rappeler que ma grand-mère va passer à la maison après son brunch avec ses amies de la Red Hat Society, parce qu'elle veut passer du temps avec moi (ou parce que ma mère lui a demandé de me surveiller après mon accident) et qu'elle a besoin d'aide pour un « projet ». Elle précise aussi qu'il y a un pichet d'une quelconque boisson matinale agropyrechou frisé dans le réfrigérateur pour moi. Les cures de jus font également partie intégrante du nouveau régime.

Je me dirige plutôt vers la cafetière, y insère une petite capsule en plastique et place une tasse sous le bec. Mon téléphone vibre sur le comptoir et, quand je le prends, je ne reconnais pas le numéro. J'hésite pendant un moment, pense à laisser la boîte vocale prendre le relais et à rappeler quand je serai plus réveillée, mais je décide finalement de répondre.

— Allô ?

— Bonjour, puis-je parler à Quinn Sullivan ?

La voix est masculine, formelle.

— C'est moi... elle.

Je lève les yeux au ciel.

— Je suis Quinn.

— Oh, dit mon interlocuteur avant de se racler la gorge. Bonjour. Vous, euh... Je crois que vous avez frappé mon Transporter hier ? Vous avez laissé un mot avec ce numéro ?

— Oui, dis-je en apportant mon café vers l'îlot. Je suis vraiment désolée. Je sais que j'aurais dû rester et attendre votre retour, mais je me suis coupé la lèvre et j'ai dû avoir des points de suture et...

La sonnette retentit.

— Je suis désolée. Il y a quelqu'un à la porte. Puis-je vous rappeler dans quelques instants ?

— Bien sûr, dit l'homme, et je raccroche sans lui dire au revoir.

Je pose le téléphone sur le comptoir et me dirige vers la porte, regrettant de n'être pas habillée, parce que la première réaction de ma grand-mère en me voyant en pyjama alors que je devrais être prête sera de me parler de l'importance de « tourner la page », comme elle le fait quotidiennement depuis les seize dernières années, depuis la mort de mon grand-père. Je m'arrête dans l'entrée, lisse mes cheveux du mieux que je le peux, et me prépare à ce qu'elle fasse toute une histoire au sujet de ma lèvre et de l'accident, dont ma mère lui a sûrement déjà parlé. J'inspire profondément avant d'ouvrir la porte.

Mon souffle est soudain coupé.

Colton Thomas est debout sur le porche, son téléphone dans une main, l'autre derrière le dos.

— Salut, dit-il.

Il danse d'un pied à l'autre et m'offre un sourire incertain.

— Dooonc, comme je disais, tu as laissé un mot et ton numéro de téléphone et...

Trop de choses me traversent l'esprit en même temps pour former une phrase, mais je regarde par-dessus son épaule et j'aperçois le Transporter Volkswagen bleu que j'ai heurté, toujours muni de son pare-chocs cabossé.

Il suit mon regard et jette un coup d'œil à la voiture par-dessus son épaule.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit-il en me regardant. Et s'il te plaît, ne panique pas. Je...

Il s'arrête et baisse momentanément les yeux vers ses pieds avant de me regarder de nouveau et de se concentrer sur ma lèvre.

— Je voulais juste... m'assurer que tu allais bien. Et te dire de ne pas t'en faire pour le Transporter. Ça me donne une excuse pour bricoler.

Je retrouve finalement la parole, mais ma voix semble mordante.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta voiture ?

« Tu ne peux pas être ici », voilà ce que je pense vraiment.

— Tu étais tellement paniquée que je ne voulais pas que tu te sentes encore plus mal et... Je suis désolé. J'aurais dû dire quelque chose.

— Mais comment as-tu su où je... « Tu ne peux pas être ici. »

Il ouvre la bouche pour répondre, mais il hésite et se racle la gorge.

— Je connais des gens.

— À l'hôpital ? L'infirmière ? Elle t'a dit où je vis ? Je... Tu...

« Ne peux pas être ici. »

Je m'arrête quand je me rends compte qu'il n'est pas plus coupable que moi, qui l'ai recherché. Je ne sais que penser du fait que le revoir me fait rougir et fait trembler mes jambes. Je croise les bras, soudain très consciente du fait que je suis toujours en pyjama. Je baisse les yeux et regarde les ongles de mes orteils, que je n'ai pas vernis depuis une éternité.

— Je suis désolé, dit-il en se penchant légèrement pour me regarder dans les yeux. Je suis vraiment désolé d'arriver comme ça. Ce n'est pas... Ce n'est pas dans mes habitudes. Je...

Il m'offre le même regard que dans le café, ce qui provoque des palpitations qui commencent dans ma poitrine avant de s'étendre à tout mon corps en un clin d'œil.

— Hier était... Tu étais...

Il fronce les sourcils, se racle la gorge et baisse les yeux vers le sol, regarde ma maison, le ciel. Finalement, il me regarde.

— Je suis désolé, je ne sais pas ce que j'essaie de dire. Je...

Il inspire profondément avant d'expirer lentement.

— Je voulais simplement te revoir.

Avant que je ne puisse répondre, il avance la main qui se trouvait derrière son dos et la tend vers moi. Je m'effondre en mille morceaux invisibles.

Ses yeux alternent entre mon visage et le tournesol qu'il tient.

— Euh...

Je ne peux pas répondre. Je ne peux pas respirer. Mes yeux brûlent et le sol semble instable sous mes pieds. Je le regarde, debout sur le porche, un tournesol à la main, et je vois seulement une image de Trent. C'est trop. Toute cette situation est trop dure. Je secoue la tête comme si je pouvais tout effacer.

— Je... *non*. Je ne peux pas. Je suis désolée.

Je recule d'un pas et commence à fermer la porte, mais sa voix m'arrête.

— Attends, dit-il, l'air confus. Je suis désolé. C'était... Je n'ai pas vraiment réfléchi, j'ai seulement... j'ai vraiment aimé te rencontrer hier et je me suis dit que peut-être...

Ses épaules s'affaissent et il semble si perdu que j'ai envie qu'il termine sa phrase.

— Quoi ? dis-je en murmurant.

J'ouvre un peu la porte.

— Qu'as-tu pensé ?

Il ne répond pas immédiatement, et je ne bouge pas.

— Je ne sais pas ce que je me suis dit, avoue-t-il finalement. Je voulais simplement mieux te connaître, c'est tout.

Il laisse retomber la main tenant le tournesol.

— Je devrais partir.

Il se penche et pose la fleur sur le porche, à mes pieds.

— Ça m'a fait plaisir de te rencontrer, Quinn. Je suis content que tu ailles bien.

Je ne réponds pas.

Il opine comme si je l'avais fait, puis il se retourne et descend lentement les marches. Je regarde le tournesol sur le pas de la porte. Colton traverse l'entrée, se dirigeant vers son fourgon, et je sais que s'il part maintenant, il ne reviendra pas et tout sera terminé. Tout devrait être terminé. Mais, en ce moment, je ne le veux pas.

À chaque pas qu'il fait, mon cœur bat un peu plus fort, mais quand il arrive à sa portière, je n'entends qu'un seul son : ma voix.

— Attends !

Ce mot nous surprend tous les deux.

Colton s'arrête brusquement et il attend une seconde avant de se retourner. Pendant cet instant, je me demande si j'ai commis une grave erreur, si j'ai franchi une ligne, pas seulement en ce qui le concerne, mais par rapport à Trent. C'est seulement quand il se retourne et me regarde de ses yeux expressifs que je comprends que cette ligne est déjà derrière moi.

— Attends, dis-je de nouveau, plus doucement.

Nul besoin de dire autre chose, ce qui est bien parce que je suis si surprise par ma réaction que je ne pourrais rien dire d'autre. Colton traverse le jardin et remonte rapidement sur le perron, mais prudemment, comme s'il ne voulait pas me faire peur. Il s'arrête devant moi, une marche plus bas, pour que nos yeux soient au même niveau, puis il attend que je parle.

Mon esprit s'affole. « Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ? »

— Et... et ta voiture ? dis-je en bredouillant. Comment... je dois m'en occuper, ou payer, ou... quelque chose.

Il secoue la tête en souriant.

— Non. Ce n'est rien.

— Ce n'est pas rien, c'est...

Je cherche les bons mots. N'importe quels mots, en fait.

— Je dois me racheter d'une manière ou d'une autre... pour ton Transporter.

« Qu'est-ce que je fais ? »

Il se tourne lentement pour me faire face.

— Tu n'as rien à te faire pardonner, m'assure-t-il. Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

Il hausse les épaules et esquisse un sourire en coin.

— J'aime être avec toi. Alors tu pourrais simplement venir me saluer la prochaine fois que tu viendras à Shelter Cove. Qu'en dis-tu ? Un jour ?

C'est une invitation, mais il semble savoir qu'elle m'offre une porte de sortie, si c'est ce que je cherche, et ce simple geste me touche. Je sens mes yeux se diriger vers sa poitrine, et mon cœur se serre.

— D'accord, dis-je finalement. Je le ferai... un jour.

Un sourire apparaît lentement sur son visage.

— Un jour, alors. Tu sais où me trouver, n'est-ce pas ?

J'opine et nous restons là, le soleil plombant et la chaleur du jour s'installant déjà autour de nous. Après quelques instants, Colton se tourne pour partir, et cette fois je ne l'arrête pas. Je le regarde marcher vers son Transporter et s'y installer. Il me fait un signe de la main avant de reculer dans l'entrée, et je reste debout sur le perron. Une brise effleure doucement ma peau, apportant avec elle l'odeur du jasmin et une vague délicate de quelque chose d'autre. De l'espoir, peut-être. Des possibilités. J'attends de voir

Colton tourner dans une rue et disparaître avant de baisser les yeux vers le tournesol. Cette fois il semble différent... il ressemble moins à un souvenir douloureux, plus à un signe m'indiquant que Trent comprendrait peut-être.

C'est ce que je me dis en me penchant pour prendre la fleur. C'est aussi ce que je me dis en pensant : « Oui, je sais où le trouver. »

« Environ 3 000 personnes aux États-Unis sont inscrites sur la liste d'attente pour une transplantation cardiaque. Environ 2 000 cœurs sont disponibles chaque année. Les patients éligibles à une transplantation cardiaque sont ajoutés à une liste d'attente pour un cœur. Cette liste fait partie d'un système de distribution pour les dons d'organes. Le Réseau pour la collecte et la transplantation d'organes (RCTO) s'occupe de ce programme. Le RCTO a mis en place des règlements pour s'assurer que les cœurs sont distribués de manière équitable. Ces règlements se basent sur l'urgence du besoin, les organes disponibles, ainsi que l'emplacement du patient qui doit recevoir le cœur (le greffé). »

— Institut national du cœur, des poumons et du sang

CHAPITRE 8

Les mots de Colton flottent dans ma chambre pendant que je suis assise devant l'ordinateur et que je regarde le premier billet de blogue que j'ai lu à son sujet. Ses mots résonnent, comme d'autres l'ont fait avant eux, avant que je ne sache où le trouver : *mâle, dix-neuf ans, Californie*.

La famille de Trent n'a reçu que les informations essentielles au sujet des personnes ayant bénéficié de ses organes, et ces trois éléments étaient tout ce qu'elle savait sur celui ayant reçu son cœur. C'est tout ce que je savais quand je lui ai écrit. Plus tard, c'est ce à quoi je me suis raccrochée quand il ne m'a pas répondu. Quand j'ai voulu savoir où le trouver, parce que je *devais* découvrir plus de choses à son sujet.

Une série de mots, séparés par des virgules, écrits dans un champ de recherche : *mâle, dix-neuf ans, CA*. J'ai ajouté *transplantation cardiaque* et j'ai obtenu 4,7 millions de résultats en 0,88 seconde. Des résultats que je pouvais trier selon la date et la pertinence avant de les restreindre encore plus selon l'emplacement géographique. Cela m'a donné d'infinies pistes de recherche, des éléments qui pouvaient ou non appartenir au casse-tête. J'ai suivi ces pistes soir après soir, retournant toutes les possibilités sous la lueur pâle de mon ordinateur, jusqu'à ce que je trouve les morceaux semblant compléter le casse-tête.

La Californie compte douze centres de greffe, mais seulement un a effectué une transplantation cardiaque le jour de la mort de Trent. Je l'ai découvert dans un billet de blogue, écrit par une fille terrorisée qui essayait de garder espoir au sujet de son petit frère, hospitalisé aux soins intensifs de ce centre. Il avait déjà un cœur artificiel, mais il faiblissait un peu plus chaque jour en attendant un nouvel organe.

J'ai regardé la photo incluse dans le billet de sa sœur, celle de Colton et de son sourire fatigué, alors qu'il levait les pouces pour l'appareil photo, ses parents et sa sœur l'entourant, souriant malgré les larmes leur emplissant les yeux. Dans le billet, sa sœur expliquait que cette photo avait été prise alors qu'ils venaient d'apprendre qu'un cœur compatible avait été trouvé et que, selon les tests, il semblait parfait. Ce moment a probablement coïncidé avec celui où, à des kilomètres de là, le cœur de Trent a été enlevé de sa poitrine pendant que nos familles respectives se trouvaient dans la salle d'attente, versant des larmes d'une tout autre sorte.

Dès qu'un cœur est prélevé chez un donneur, le chronomètre est lancé et les médecins entament une course contre la montre pour l'acheminer vers le greffé. Le cœur est scellé dans un sac en plastique, dans une solution stérile, puis ce sac est placé dans de la glace pour être transporté, souvent par hélicoptère. C'est ce qui est arrivé au cœur de Trent. Pendant son vol vers le centre de greffe, les médecins préparaient Colton pour l'opération. Sa famille priait, demandant à leurs amis de faire de même. Cette question de vie ou de mort pour eux n'a été qu'une opération de routine pour les médecins. Quelques heures après avoir quitté le corps de Trent, son cœur a été placé dans celui de Colton. Les vaisseaux sanguins ont été reconnectés, et quand le cœur s'est rempli du sang de Colton, il a recommencé à battre. Au moment où mon monde s'arrêtait.

Je déroule la page, regardant les mots que j'ai lus si souvent que je pourrais les réciter par cœur, jusqu'à ce que j'atteigne la photo suivante de Colton, qui a été prise à son réveil après l'opération. Il est étendu sur le dos sur un lit d'hôpital, les extrémités d'un stéthoscope dans les oreilles, le rond plat contre la poitrine, tenu par quelqu'un d'autre. Il écoute battre son nouveau cœur.

La première fois, cette photo a été très difficile à regarder, tant de mois après la mort de Trent... Il m'a été difficile de ne pas revivre la sensation de deuil, mais je n'ai pu m'empêcher d'être touchée par ce que ce cliché montrait, par l'émotion pure lisible sur le visage de Colton Thomas. J'ai alors eu envie de le connaître. Après des mois sans réponse à ma lettre, c'est à travers les mots et les photos de sa sœur que j'ai commencé à le faire.

J'ai lu tous les billets de Shelby et, grâce à eux, j'ai commencé à établir des chronologies parallèles. Le jour où nous avons enterré Trent, Colton a subi la première biopsie de son nouveau cœur, qui n'a montré aucun signe de rejet. Neuf jours plus tard, il était assez fort pour sortir de l'hôpital en marchant et rentrer chez lui avec sa famille, alors que j'étais trop faible pour assister à mon dernier jour d'école sans Trent. J'ai passé l'été, puis ma dernière année scolaire dans un brouillard permanent causé par la tristesse. Colton a passé ce temps à devenir de plus en plus fort, impressionnant les médecins par ses progrès. Guérissant. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais quelques mois après la mort de Trent, quand j'ai écrit une lettre anonyme au mâle anonyme âgé de dix-neuf ans et vivant en Californie, il s'efforçait de passer à autre chose et de vivre. Et puis hier, j'ai décidé que j'avais besoin de le voir pour faire la même chose.

Maintenant je ne sais pas quelle est la prochaine étape.

Je remonte jusqu'au billet le plus récent du blogue de Shelby. Elle l'a écrit il y a quelques semaines, le trois cent soixante-cinquième jour. L'anniversaire de la mort de Trent et de la deuxième chance de Colton. Le début de nos chronologies parallèles. Je les ai fait se croiser hier, et tout devrait se terminer ici. « Un jour » ne devrait pas exister. Mais je le revois me sourire, debout sur le porche, le soleil nous réchauffant comme une invitation et, peu importe ce qui devrait se passer, je n'ai pas l'impression que c'est la fin.

Un coup à la porte interrompt mes pensées avant qu'elles ne puissent aller plus loin. Je reconnais les petits coups rapides et je sais que c'est ma grand-mère. Je sais aussi qu'elle ne frappera qu'une fois avant d'utiliser sa clé et d'entrer, pour ensuite monter les escaliers et venir voir pourquoi je ne lui ai pas ouvert. Elle est étonnamment rapide pour une femme de quatre-vingts ans, alors je ferme mon ordinateur portable, passe une main dans mes cheveux et me lève de mon bureau au moment où j'entends un deuxième coup. Je traverse rapidement la pièce, mais je m'arrête un instant quand je vois la fleur de Colton sur ma commode. Elle se trouve juste en dessous de la photo de Trent et moi et de la fleur effritée qu'*il* m'a offerte ce premier jour.

Mes yeux se dirigent immédiatement vers lui, et son sourire me statufie. Je me crispe instantanément et attends que l'étau autour de mon cœur se serre, comme toujours. Mais rien ne se produit. Je baisse les yeux vers la nouvelle fleur.

— Est-ce que c'était toi ? murmuré-je.

Je sais que c'est impossible, mais je m'attends presque à une réponse cette fois. Cependant, comme toutes les autres fois, la seule chose que j'entends dans le silence qui m'entoure, c'est le bruit de mon propre cœur. Un rappel indéniable d'une vérité jadis insondable : je suis toujours ici alors que lui, non.

— Eh bien, regarde-toi, dit ma grand-mère en enlevant ses lunettes de soleil à la Jackie Kennedy quand j'arrive en haut de l'escalier.

— Regarde-toi, dis-je en souriant.

Elle tend les bras et tourne sur elle-même.

— Les gens le font constamment, chérie.

Ils ont raison de le faire, surtout aujourd'hui. Ma grand-mère porte son « costume » mauve et rouge, comme l'appellent les femmes de la Red Hat Society. Son groupe fougueux de « femmes d'un certain âge » porte fièrement des combinaisons de couleurs dissonantes comme symbole pour montrer qu'elles sont assez âgées pour ne pas s'en préoccuper. Plus les vêtements sont clinquants, mieux c'est. Et ma grand-mère est née pour être clinquante. Aujourd'hui elle a choisi des leggings mauves et un haut fluide assorti, un boa rouge en plumes, ainsi que son classique chapeau rouge à bord large surmonté d'un grand panache qui flotte et bouge dans les airs, même quand elle s'arrête.

Quand j'arrive en bas de l'escalier, elle ouvre les bras et m'enveloppe dans une étreinte remplie de plumes et de son odeur familière, un mélange d'Estée Lauder, de crème hydratante et de bonbons à la menthe poivrée. J'inspire ce mélange et lui rends son étreinte avant qu'elle ne s'éloigne et ne me regarde longuement.

— Comment vas-tu ? me demande-t-elle en me tournant le menton d'un côté puis de l'autre. Il y a quelque chose de différent...

Je pose la main sur les trois points de suture décorant ma lèvre, et ma grand-mère agite une main.

— Non, pas ça. Ça donne seulement une allure charnue à ta lèvre.

Elle bouge de nouveau mon menton, le tournant de tous les côtés, et je retiens mon souffle. Ma grand-mère possède un regard qui me donne l'impression qu'elle voit *en* moi, et aujourd'hui je suis nerveuse à l'idée de ce qu'elle pourrait découvrir.

— Je ne sais pas, dit-elle finalement en baissant la main.

J'expire.

— Tu as l'air en forme aujourd'hui. Tu aurais pu nous accompagner au brunch, les filles et moi.

Je souris en l'entendant. « Les filles » composant sa section de la Red Hat Society ont toutes plus de soixante-dix ans, mais personne ne le croirait à première vue. Elles sont pleines d'entrain.

— Je suis désolée, dis-je. J'étais assez fatiguée après la journée d'hier.

Ma grand-mère opine rapidement.

— Eh bien. Je suis contente que tu sois debout. Nous avons du travail devant nous. Des brownies. Vingt-cinq douzaines pour notre kiosque, à la foire.

— Ouah !

— Oui, ouah. Maintenant, viens m'aider à porter les sacs de provisions.

Nous déchargeons la voiture, ma grand-mère enfille son tablier rouge, et j'allume le four, puis nous nous attaquons à la pâtisserie. C'est un de mes passe-temps favoris à partager avec ma grand-mère. Elle dirige et j'obéis, et nous trouvons un rythme pour casser les œufs, mesurer, mélanger, parlant parfois tout au long du processus, restant parfois silencieuses, plongées dans nos pensées. Aujourd'hui nous sommes silencieuses pendant un moment, mais je sais que cela ne durera pas. Elle attend que je verse la première quantité de mélange dans le moule graissé pour entamer les questions.

— Alors, dit-elle en essayant de sembler nonchalante, ta mère dit que ton petit accident a eu lieu sur la côte, hier ? Que tu as conduit jusque-là sans en parler à qui que ce soit ?

Je me concentre sur la spatule, récupérant tout le mélange dans le bol, me sentant coupable d'être partie et d'avoir inquiété mes parents, sans parler du fait que j'ai eu un accident.

— Étais-tu à la chasse ? demande ma grand-mère en souriant malicieusement.

— *Quoi ?*

Je ris. Sa question m'a surprise, même si rien de ce qu'elle fait ne devrait plus m'étonner.

— À la *chasse* ?

— Ce n'est pas ce que les filles disent maintenant ? demande-t-elle.

Elle lève son saladier, ses mains tremblant seulement un peu plus que dans le passé.

— Comme une cougar ?

Je tiens un moule sous son bol, et elle y verse son mélange.

— Non. C'est...

Je ris. J'aurais voulu que Ryan soit là pour entendre sa remarque.

— C'est complètement différent, grand-mère. Et je crois que personne n'utilise cette expression.

— Eh bien. Peu importe le mot que tu préfères. C'est pour ça que j'allais à la plage quand j'avais ton âge. Dès que j'enfilais mon maillot, tous les garçons accouraient.

Elle ouvre le four, y glisse les deux moules et le referme.

— C'est comme ça que j'ai mis la main sur ton grand-père, tu sais.

Je souris en imaginant ma grand-mère jeune, pourchassant les garçons sur la plage.

— C'est la raison pour laquelle il m'a épousée aussi rapidement. Il m'a vue dans mon maillot et il ne pouvait pas attendre de me voir en dehors de ce maillot, si tu vois ce que je veux dire, et quand nous...

— COMBIEN DE TEMPS DE CUISSON POUR LES BROWNIES ? dis-je en l'interrompant.

Ma grand-mère me fait un clin d'œil.

— Exactement quarante-trois minutes.

Elle commence à mesurer la poudre de cacao pour la prochaine fournée, et je tends la main vers la farine.

— Je n'étais pas à la chasse, dis-je en évitant de la regarder. Je voulais simplement m'éloigner. Faire quelque chose, pour changer.

Même si mon explication est vague, je sais que ma grand-mère acceptera mon raisonnement.

— Eh bien, tant mieux, dit-elle. Il faut parfois partir seule. Sortir. Consacrer une journée à la plage.

Elle parle comme si elle était fière de moi, comme si c'était un signe que je progresse, ou que je tourne la page, et je me sens légèrement coupable, alors je continue à parler.

— Je ne me suis pas vraiment rendue à la plage... J'ai heurté la voiture en arrivant, alors je n'ai pas...

Ma grand-mère se tourne vers moi.

— Eh bien, c'est le fait d'y être allée, Quinn. C'est un début.

Elle emporte nos deux bols vers l'évier et ouvre le robinet.

— Tu devrais y retourner. Écoute-moi... si j'avais ton corps, je ne passerais certainement pas mon été seule à la maison. Je partirais à la chasse, dit-elle en faisant un clin d'œil. Ou j'irais au moins à la plage en portant un bikini sous le soleil radieux.

Elle n'ajoute rien d'autre, et je ne dis rien non plus. C'est une des choses que j'aime chez ma grand-mère. Elle sait quand s'arrêter. Et aujourd'hui, elle en a dit juste assez pour me faire réfléchir, et mes pensées se dirigent immédiatement vers Colton et ses propos : *Tu sais où me trouver.*

C'est vrai et je ne peux arrêter d'y penser.

— Je le ferai peut-être, dis-je après un moment. Je retournerai peut-être là-bas, un jour.

« Dans la vie, une foule de choses attireront votre regard, mais seulement quelques-unes atteindront votre cœur. Pourchassez-les. »

— Michael Nolan

CHAPITRE 9

Je me sers des brownies pour justifier un voyage à Shelter Cove le lendemain matin. J'ai frappé le Transporter de Colton, puis il m'a conduite à l'hôpital et il s'est montré assez inquiet pour venir me voir. Il a été assez gentil pour m'apporter une fleur. Assez intelligent pour ne pas trop insister. La moindre des choses, c'est de lui faire don d'un plat de brownies. Je sais, grâce à un billet écrit par sa sœur, que c'est la première chose qu'il a demandée quand il a reçu l'autorisation de recommencer à manger, et les brownies de ma grand-mère sont les meilleurs. Il mérite au moins ça. Ensuite, j'irai à la plage.

Je pose une tonne de brownies sur une assiette avant de l'entourer de film plastique et d'écrire un mot à mes parents, qui sont sortis ensemble ce matin. J'attrape ensuite mon sac de plage et sors, me préparant à suivre le même chemin que quelques jours plus tôt. Je suis aussi nerveuse, voire plus, qu'à ce moment-là.

Quand je tourne sur la rue principale et que je vois le véhicule de Colton garé pratiquement au même endroit que la première fois, mon cœur accélère et je passe à côté du véhicule sans me garer sur la place disponible derrière celui-ci. Je diminue le volume de ma musique pour mieux penser. Pour le moment, j'ai encore le choix. Si je continue à conduire, je n'aurai rien fait de mal en ce qui concerne Colton et Trent. Mais si je le fais... si je continue de conduire... je n'aurai peut-être pas d'autre chance de mieux connaître Colton. Il n'y aura plus d'« un jour », et il oubliera qu'il l'a mentionné, et il sera peut-être trop tard pour revenir.

Le feu de circulation suivant devient rouge, me donnant quelques instants pour réfléchir. Je mets mon clignotant. Je l'éteins. Je le rallume. Quand la flèche devient verte, j'hésite assez longtemps pour que la voiture derrière moi klaxonne, puis je fais demi-tour et reviens sur mes pas. Je retourne à l'endroit où je me suis garée la première fois. Quand je me faufile dans l'espace, la bosse dans le pare-chocs du Transporter Volkswagen est toujours visible et elle est plus grande que dans mes souvenirs, ce qui me pousse à grimacer. Je jette un coup d'œil au plat de brownies posé sur le siège du passager, et ils me semblent soudain ridicules.

Je ne sais pas ce que je suis en train de faire. Maintenant que je suis ici, je ne sais pas *vraiment* où le trouver. J'ouvre la fenêtre et regarde les alentours comme si j'allais le voir par hasard. L'air matinal est frais et il me calme un peu quand j'inspire profondément. Il est presque la même heure que lors de ma première visite, et si je me fie aux propos de Colton, il a probablement voulu me dire qu'il serait à la boutique de kayaks ou au café. J'ai pensé lui téléphoner avant de partir, mais ça m'a semblé exagéré. De plus, je ne savais pas si j'allais vraiment suivre mon plan jusqu'à maintenant, au moment où j'ai garé la voiture. En fait, je n'en suis pas encore sûre. La boutique de kayaks paraît fermée, et même le café est sombre. Je pourrais encore...

— La voiture est garée, n'est-ce pas ? Le moteur est éteint et tout ?

La voix m’interrompt dans mes tergiversations, et quand je lève les yeux, je vois Colton, tout droit sorti de l’eau, les cheveux mouillés et la combinaison dégoulinante, une planche de surf sous le bras.

— Tu es revenue.

Il semble heureux, mais pas étonné.

— Je... oui.

Je tends une main vers le plat de brownies avant de le sortir par la fenêtre en guise d’explication.

— Je t’ai apporté ça... pour te dire merci... ou désolée, je...

Je jette un coup d’œil à la bosse de son pare-chocs et je me sens stupide et gênée, ce qui me fait parler encore plus vite, mes mots semblant se fondre les uns dans les autres.

— Tu as été si gentil de m’amener à l’hôpital quand j’ai heurté ta voiture, et je me sens coupable parce que tu ne veux pas que je paie, et je sais que j’ai agi bizarrement hier... D’accord, j’ai aussi agi étrangement la première fois que tu m’as vue, et je... je suis désolée.

Je tends le plat un peu plus loin, comme si ce geste pouvait faire oublier le désastre que j’ai l’impression d’être. Je n’ai plus l’habitude de ceci... de parler aux gens en général. Mais la façon dont il reste simplement là, à arborer ce sourire et à écouter tous mes mots, me rend la tâche encore plus ardue.

Colton cligne des yeux une fois, deux fois, puis il sourit à pleines dents et prend le plat.

— Ne sois pas désolée. Surtout pas de m’avoir apporté ces brownies. C’est mon aliment préféré.

Je dois me retenir pour ne pas lui dire que je le sais.

— Merci, dit-il sincèrement. C’est toi qui les as faits ?

Il appuie sa planche de surf contre la voiture, prend le plat, repousse le film plastique et choisit un brownie. Il prend une bouchée. Il mâche lentement, comme s’il faisait un test gustatif ou un truc du genre, et pendant une fraction de seconde, j’ai peur d’avoir raté la recette pendant que ma grand-mère et moi cuisinions parce que je pensais à Colton au lieu de me concentrer sur la farine et la poudre de cacao.

Il finit par avaler.

— Ouah ! dit-il en haussant les sourcils. C’est... assurément le meilleur brownie que j’aie jamais mangé de ma vie. De toute ma vie.

Je me sens rougir.

— Je suis sérieux.

Il arrête de sourire pour le prouver.

— J’en ai mangé beaucoup.

Son expression est si sérieuse que je ris.

— Merci. Je... je suis contente que tu les aimes.

— Je suis content que tu sois revenue, répond-il en souriant. Et *aimer* est un euphémisme.

Il mange la deuxième partie de son brownie.

— Quels sont tes autres talents secrets et que fais-tu aujourd’hui, à part livrer les plus délicieuses excuses du monde ?

Je ris de nouveau avant de baisser les yeux vers mes genoux.

— Je ne sais pas. Je pensais aller à la plage étant donné que je n’y suis pas allée l’autre jour.

— Il va y avoir beaucoup de gens, là-bas.

Colton jette un coup d’œil par-dessus son épaule, regardant la boutique de kayaks sombre.

— Je pourrais te montrer une petite plage géniale... un peu hors des sentiers battus. Un endroit populaire chez les gens du coin.

— Euh...

Je me racle la gorge. J’y réfléchis pendant un instant.

— Non, ça va. Je ne veux pas prendre plus de ton temps. Je suis sûre que tu dois...

Je regarde la boutique.

— Je voulais simplement te remercier et te dire que je suis désolée pour ton Transporter.

Je bataille avec mes clés et elles tombent entre mon siège et la console centrale. Bien sûr.

— Ce n’est pas grave, m’assure Colton. Je n’ai rien de prévu. Laisse-moi juste me changer et nous pourrons...

— Je ne devrais pas. Je dois être à la maison à une heure précise et je ne veux pas atterrir à un endroit éloigné sans ma voiture et devoir te demander de me reconduire ou un truc du genre.

Il hausse les épaules.

— Tu peux simplement me suivre... enfin, pas de trop près parce que tu as tendance à appuyer lourdement sur l’accélérateur. Comme ça, tu auras ta voiture et tu pourras partir quand ce sera l’heure.

Il le dit si simplement, comme si ce n’était vraiment pas compliqué, puis il me regarde et attend ma réponse.

— C’est seulement une journée. Et j’ai besoin de quelqu’un avec qui partager ces brownies, sinon je vais les manger d’un seul coup. Donc, en réalité, tu me rendrais un service.

Colton sourit, et le soleil accentue le vert de ses yeux, ce qui semble arrêter mon choix.

— D’accord. Juste une journée.

— Bien, dit-il en souriant. Parfait.

Il prend sa planche de surf.

— Je vais juste... Je vais aller me changer. Je reviens bientôt.

Il pose une main hâlée sur ma portière, se penche et me redonne le plat de brownies.

— Tiens. Peux-tu les tenir ?

Je les prends, puis Colton se tourne et traverse la rue en courant, se dirigeant vers la boutique de kayaks. Avant de disparaître à l’intérieur, il jette un coup d’œil par-dessus son épaule.

— Ne pars pas, crie-t-il.

Ses propos me rendent à la fois nerveuse et joyeuse. Je me mets à la recherche de mes clés.

Même si je le voulais, je ne pourrais pas partir maintenant.

Chaque battement cardiaque commence par une simple impulsion électrique, ou « étincelle ». Le son distinctif que nous entendons dans un stéthoscope, ou lorsque nous plaçons notre tête contre la poitrine d’une personne que nous aimons, est celui des valves du cœur qui s’ouvrent et se ferment en

parfait synchronisme. C'est un rythme en deux parties, une délicate danse de la systole et de la diastole qui propulse les particules du cœur chargées électriquement à travers ses cavités pratiquement à chaque seconde de la journée, tout au long de notre vie.

CHAPITRE 10

Je me glisse le long du trottoir, derrière Colton, et avant que je n'aie le temps de garer la voiture, il descend de la sienne et se dirige vers moi. J'éteins le moteur et sors, sentant l'air salé. J'entends le bruit des vagues qui se fracassent contre les rochers sous le promontoire sur lequel nous nous trouvons.

— C'est une journée parfaite, affirme Colton en regardant l'eau. Tu veux aller voir ?

— D'accord.

Je ne sais pas vraiment ce que nous allons voir, mais je suis ravie de le découvrir. Nous traversons une aire gazonnée où un vieil homme est assis sur un banc et lit son journal pendant que son petit chien renifle le sol en dessous. Quand nous arrivons à une grosse corde sur le rebord du promontoire, j'aperçois vraiment l'eau et les rochers sous nos pieds.

Contrairement au premier jour, il n'y a aucun brouillard autour des falaises, pas un seul nuage visible dans le ciel couleur saphir qui s'étend à perte de vue. C'est le genre de journée qu'on ne peut pas gaspiller. Cette réflexion me donne un léger pincement au cœur, parce qu'elle me fait penser à Trent. Il ne perdait jamais une seconde. Pour lui, un chronomètre semblait démarrer tous les matins, dès qu'il mettait les pieds hors du lit. Je me rappelle être avec lui et espérer qu'il ralentisse, juste une fois. Qu'il s'arrête. Mais ce n'était pas dans sa nature et cela ne semble pas non plus être dans celle de Colton.

Ses doigts tambourinent sur le poteau devant nous, et je le sens à côté de moi, je sens l'énergie nerveuse que nous dégageons tous les deux. J'essaie de trouver quelque chose, n'importe quoi, pour meubler le silence, mais il continue de s'allonger. J'observe donc la surface transparente qui déferle autour des énormes rochers sortant de l'eau. Ils sont éparpillés en petits groupes, au large, et à mes yeux ils ont toujours ressemblé davantage à des îles minuscules qu'à des rochers. Un groupe de pélicans visiblement territoriaux occupe le sommet du rocher le plus proche de la rive, l'un d'eux décollant ou atterrissant régulièrement. Mes yeux partent du sommet du rocher et descendent le long de sa surface escarpée jusqu'à l'eau. À cet endroit, le rocher a été lissé par le mouvement constant des vagues, et je regarde l'eau monter de nouveau avant de se retirer.

Colton se racle la gorge, donne un coup de pied dans un galet.

— Donc... est-ce que je peux te poser une question ?

Je déglutis. Me racle la gorge à mon tour.

— D'accord, dis-je lentement.

Il prend une gorgée d'eau de la bouteille dans sa main et observe de nouveau l'endroit qui nous entoure, assez longtemps pour me rendre nerveuse. Je pense à une centaine d'excuses/raisons/explications pour ce qu'il va me demander.

— Tu n'aimes pas vraiment les questions, n'est-ce pas ? dit-il en se tournant vers moi.

Son regard me pousse à me tortiller les mains.

— Non, les questions ne me dérangent pas. Quel genre de question est-ce ?

Bon sang, j'ai l'air aussi nerveuse que je le suis.

— Oublie ça, dit Colton, ce n'est pas important.

Il me sourit rapidement.

— Ce n'est pas grave, c'est seulement une journée. Et si nous nous contentions de nous détendre et d'en profiter ? De passer vraiment une bonne journée ?

Je pense immédiatement à un billet de Shelby, une citation d'Emerson qu'elle a publiée et qui, selon ses dires, lui faisait penser à Colton et à son attitude, sa façon de voir la vie après son opération.

« Gravez dans votre cœur que chaque jour est le plus beau jour de l'année. L'homme n'a rien appris tant qu'il n'a pas compris que chaque jour est celui du Jugement dernier. »

Je me rappelle avoir lu cette citation et avoir pensé que Colton et moi avions tous deux découvert cette vérité, le fait que chaque jour pouvait être le dernier, mais que nous avons choisi de réagir différemment : il avait mis ce savoir en pratique aussi vite que possible, faisant ce qui lui plaisait, retournant à sa vie. J'avais fait le contraire. Pendant si longtemps. Mais maintenant que je suis ici à ses côtés, j'ai l'impression d'avoir l'occasion d'essayer sa façon de faire.

— D'accord, dis-je finalement. Vraiment une bonne journée.

— Super. Heureux que ce soit réglé.

Un grand sourire se dessine sur son visage. Il se tourne brusquement et retourne vers son Transporter. Je le regarde s'éloigner et remarque un détail que je n'avais pas vu auparavant : un double kayak jaune vif attaché au râtelier sur le toit du véhicule.

Une peur diffuse prend forme dans un coin de mon esprit lorsque Colton tend la main vers la courroie à l'avant du kayak. Il la détache rapidement, se rend vers l'attache arrière, puis il pose le kayak sur l'asphalte avec un bruit sourd de plastique. Je jette un coup d'œil derrière moi, vers les rochers et l'eau tourbillonnante, qui ne semblent plus aussi paisibles. Quand je regarde de nouveau Colton, il ouvre la porte arrière de sa voiture et en sort deux pagaies, qu'il pose doucement au-dessus du kayak. Je reste sur place, refusant d'accepter tous les éléments s'accumulant sous mes yeux. « Nous n'allons pas vraiment... il ne pense pas que nous allons... je n'ai jamais... »

— As-tu déjà fait du kayak dans le coin ? demande Colton.

L'homme assis sur le banc lève les yeux, quelque peu intéressé, puis il reporte son attention sur son journal quand il se rend compte que la question ne le concerne pas. Je traverse rapidement le gazon, essayant de trouver une issue. J'aime bien la plage et admirer les rochers, mais faire du kayak parmi eux dépasse largement ma zone de confort. Et cela ne semble pas être une activité que Colton devrait faire, compte tenu de tout... cela semble dangereux.

— Alors ? demande-t-il en souriant.

Sans attendre de réponse, il plonge une main à l'intérieur, en ressort un gilet de sauvetage et me le tend. Je secoue la tête.

— Non... et je ne... je n'ai jamais fait de kayak *où que ce soit*, alors je ne crois pas... Ça ne semble pas être un bon endroit où commencer. Tu sais, pour une débutante. Tous ces rochers...

Maintenant, dans mon esprit, ils ont tous des bords acérés, et les vagues se fracassant se multiplient.

— En fait, c'est un excellent endroit, affirme Colton. Il est assez protégé. Nous menons beaucoup de voyages organisés ici.

Il s'arrête et sourit.

— C'est ici que j'ai appris.

— Vraiment ?

On dirait que je ne le crois pas, mais c'est tout le contraire. Et je me rends compte que je veux d'autres informations... à son sujet, sur qui il est. Avec ses mots, pas ceux de Shelby. Je peux voir sur son visage que le kayak est une grande partie de lui.

— Oui, dit-il. Quand j'avais six ans, ma mère a finalement laissé mon père m'emmener.

« Huit ans avant que tu ne tombes malade, me dis-je dans la tête. Huit ans avant que tout ne commence et que tu n'aies vu un médecin parce que ta mère croyait que tu avais la grippe. » Je me sens coupable de connaître une partie de sa vie sans qu'il le sache, mais ce n'est pas à cela qu'il pense en ce moment. J'essaie de ne pas le faire non plus. J'essaie de vivre le moment présent, en compagnie de ce Colton, pas du Colton malade que j'ai l'impression de connaître par cœur.

Il secoue la tête, le souvenir le faisant rire.

— J'ai supplié ma mère si longtemps puis, quand elle a cédé, nous sommes arrivés ici, j'ai jeté un coup d'œil par-dessus la falaise et j'ai eu la même réaction que toi il y a quelques instants.

Il fait une pause.

— J'ai essayé toutes les excuses pour me défilier, mais mon père m'a enfilé un gilet de sauvetage, il m'a demandé de porter les pagaies et il a descendu l'escalier silencieusement en portant le kayak. Quand nous sommes arrivés en bas, il m'a installé sur le siège, puis il s'est agenouillé devant moi et m'a demandé : « Tu fais confiance à ton vieux père, n'est-ce pas ? » J'étais si effrayé que j'ai seulement pu opiner. Il a donc ajouté : « C'est bien. Fais ce que je te dis, quand je te le dis, et la pire chose qui risque d'arriver, c'est que tu tombes amoureux. »

Je ris nerveusement, essaie de regarder n'importe où sauf dans ses yeux, mais cela ne fonctionne pas.

Colton s'arrête, me sourit avec ses yeux expressifs, puis il regarde l'eau.

— De l'océan, voulait-il dire ; il pensait que j'allais suivre son exemple et que je voudrais passer tout mon temps dans l'eau, d'une façon ou d'une autre.

Il me regarde.

— Il avait raison. Après ce jour, il n'a plus réussi à me garder sur la terre ferme.

Je sais que c'est une version de la vérité, celle qu'il me laisse connaître. Mais je suis aussi au courant de toutes les années pendant lesquelles il était malade, les moments qui l'ont gardé sur la terre ferme, ses allers-retours chez les médecins et à l'hôpital. Une partie de moi voudrait que je puisse lui poser des questions à ce sujet, mais une autre partie ne veut pas l'imaginer dans cet état.

— Je n'ai rien du genre, dis-je.

« Plus maintenant », ajouté-je silencieusement. Je revois un chemin de terre, les chaussures de Trent, nous deux courant au même rythme, respirant en même temps, et la culpabilité se resserre autour de moi comme un étau.

— Ma sœur et moi avons l’habitude de courir ensemble, mais elle est partie étudier, alors je ne le fais pas vraiment sans elle.

C’est la version de la vérité que je peux lui avouer.

— C’est dommage, affirme Colton.

Il semble sur le point de poser une question, mais il se retient.

— Ça fait longtemps que je n’ai pas été ici, mais il y a un endroit super que mon père m’a montré et que j’aimerais revoir. C’est un peu difficile d’y aller, mais ça vaut la peine. Veux-tu essayer ?

Je ne réponds pas immédiatement. Être dans un kayak sur l’océan me terrorise, mais la facilité avec laquelle je fais confiance à Colton est encore plus effrayante. Je détourne rapidement les yeux et regarde au-delà de la falaise, observant l’eau tourbillonnant autour des rochers, comme mon estomac.

— D’accord. Essayons.

Je ne parais pas très convaincue.

Colton s’efforce de rester sérieux, mais je vois un sourire se dessiner lentement.

— Tu en es sûre ?

J’opine.

— Tu sembles effrayée. Ne le sois pas. Contente-toi de faire ce que je te dis, quand je te le dis, et tout ira bien.

Il s’arrête et laisse son sourire apparaître lentement. Même s’il n’ajoute rien, je peux sentir le reste du discours de son père flotter dans la brise qui souffle entre nous.

Colton sort les autres pièces de l’équipement de son véhicule, et, avant que je ne puisse répondre, changer d’avis ou vraiment réfléchir, j’ai enfilé le gilet de sauvetage par-dessus mon maillot, Colton a mis un t-shirt de plongée et un short, et nous portons le kayak pour descendre l’escalier en béton menant à la plage de galets. Nous sommes tous deux légèrement essoufflés quand il le tire jusqu’à l’eau et me fait signe de prendre place sur le premier siège. Je m’exécute, et Colton me tend une pagaie.

— Prête ?

— Tout de suite ? Je n’ai pas besoin d’un cours ou d’un truc du genre d’abord ?

Colton semble amusé.

— C’est le cours. C’est plus facile de t’apprendre une fois sur l’eau. Le kayak est assez petit, alors installe-toi et je vais pagayer pour nous éloigner de la rive. Ensuite je t’expliquerai. D’accord ?

Il me sourit, et je rassemble toute ma confiance pour répondre.

— Ouais.

Mon cœur bat la chamade dans ma poitrine, preuve de mon inquiétude, quand je vois une vague se briser contre les rochers devant nous, remontant vers la plage dans un doux son. « C’est vraiment en train d’arriver. »

— C'est parti ! annonce Colton derrière moi.

Le kayak avance brusquement avant de tanguer dangereusement quand Colton y prend place, ce qui me fait perdre momentanément l'équilibre. Une seconde plus tard, son poids nous stabilise, et je sens sa pagaie plonger dans l'eau d'un côté, puis de l'autre, nous propulsant. Je me crispe lorsqu'une vague avance vers nous, de plus en plus haute, comme si elle allait se briser avant que nous ne passions au-dessus d'elle ; mais Colton enfonce sa pagaie fermement et nous dépassons aisément la vague, le kayak grimpant jusqu'au sommet avant de glisser. Colton enfonce encore une fois sa pagaie de chaque côté et nous glissons doucement sur l'eau. Je recommence enfin à respirer.

— Ce n'était pas aussi effrayant que ce que tu avais imaginé, n'est-ce pas ? demande Colton derrière moi.

Je me retourne du mieux que je le peux dans le gros gilet de sauvetage, surprise et fière.

— Pas du tout.

— Les petites victoires.

Je le regarde encore pendant un moment quand il se penche en arrière sur son siège et inspire profondément, comme s'il absorbait le matin, comme si le simple fait de respirer était une petite victoire. Je suppose que c'est le cas, et à ce moment j'ai l'impression de le connaître. Comme si ces deux mots m'offraient un aperçu du genre de personne qu'est Colton.

— J'aime ça, dis-je. Les petites victoires.

— Ce sont les plus importantes. Comme être ici aujourd'hui, en ce moment.

Ses mots flottent entre nous, sous le soleil brillant, et je sais qu'il est sérieux. Quand Colton regarde le ciel, l'eau et les rochers avant de revenir vers moi et de m'observer de ses yeux verts et calmes, je veux lui avouer que je connais la vérité. Que je sais pourquoi il peut avoir une telle vision des choses. Je veux lui dire qui je suis et pourquoi j'étais au café l'autre jour. Les mots montent à la surface, comme les bulles dans un verre d'eau.

— Nous dérivons, dit Colton.

Les bulles éclatent et mes mots s'envolent, non dits, dans le courant.

Il sourit et lève la pagaie de sa jambe, me ramenant au moment présent.

— Le temps d'apprendre est venu. Prête ?

J'opine et me retourne vers l'avant.

— D'accord. Tiens la pagaie ici et ici sur ces prises, explique Colton en me montrant quoi faire.

— D'accord.

Heureuse d'avoir quelque chose à faire, je regarde en avant, prends ma pagaie, qui était posée sur mes genoux, puis je pose les mains sur les prises et tends la pagaie devant moi.

— Comme ça ?

Colton rit.

— Parfait. Maintenant, retourne-toi un moment pour que je te montre comment procéder.

Je m'exécute, et il enfonce sa pagaie dans l'eau en suivant un rythme fort et régulier qui nous fait glisser sur la surface parfaitement lisse, puis il sort la pagaie et fait le même mouvement de l'autre côté.

— C'est comme si tu décrivais des cercles avec tes mains, comme ce que tu fais avec tes pieds à vélo. Essaie.

Il pose la pagaie sur ses jambes. J'opine et me retourne pour essayer. Mon premier coup n'est pas assez profond, et la pagaie effleure seulement la surface de l'eau. Nous ne bougeons pas d'un iota. Je sens mes joues s'enflammer.

— Essaie encore. Enfonce plus la pagaie.

Je me concentre pour utiliser toute la force de mes bras pour enfonce la pagaie dans l'eau comme Colton l'a fait, et je suis étonnée quand nous avançons un peu.

— Voilà, dit Colton.

Encouragée par ses propos et par le fait que nous ayons bougé, je replonge la première extrémité profondément, sentant la résistance de l'eau quand la pagaie bouge. J'imagine des cercles, comme lorsque je pédale à vélo, et je continue. Après quelques coups vigoureux, nous avançons à une bonne vitesse sur la surface lisse. Je ris, heureuse et fière de propulser ce petit bateau.

— Tu l'as, dit Colton derrière moi, et je sens sa pagaie bouger dans l'eau.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Continue de pagayer, dit-il. Je vais me synchroniser avec toi.

J'opine et me retourne face à l'étendue bleue de l'océan et du ciel, puis je plonge ma pagaie, encore et encore, jusqu'à ce que j'établisse mon propre rythme constant. Au début, je sens Colton s'efforcer de pagayer au même rythme que moi, puis, après quelques coups, nous sommes synchronisés, formant un rythme à deux temps qui nous éloigne de la rive, nous fait dépasser les îles de rochers et nous entraîne vers l'eau profonde.

Alors que nous passons à côté d'un amas d'algues dérivant sous le soleil, je vois une nageoire de dauphin sortir de l'eau. Les seuls bruits aux alentours sont le rythme de nos pagaies et ma respiration, synchronisée avec les coups de pagaies, et j'ai l'impression que je pourrais continuer ainsi pour l'éternité, pagayer jusqu'à l'horizon et continuer à tout jamais. Il est enivrant de se perdre dans le rythme de sa respiration et de ses mouvements sans penser à quoi que ce soit d'autre. Comme lorsque je courais. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas compris que j'avais presque oublié cette sensation... ni qu'elle me manquait.

— Je suis impressionné, déclare Colton derrière moi. Tu es plus forte que tu en as l'air.

— Merci beaucoup, dis-je par-dessus mon épaule en souriant.

Mais je prends sa remarque comme un compliment. Je me sens forte en ce moment et je suis surprise de constater que mon corps se rappelle comment agir.

— Comptais-tu pagayer jusqu'à Hawaii ou veux-tu voir la grotte ?

Je peux entendre le sourire dans sa voix, puis je sens l'absence de ses coups. Je sors ma pagaie de l'eau et la pose sur mes jambes, remarquant alors la sensation de brûlure dans mes bras et mes épaules.

— Quelle grotte ? dis-je en me retournant.

— Celle que nous sommes venus voir, répond simplement Colton.

Je regarde prudemment autour de nous, ne voyant pas la moindre cave aux alentours.

— À la base du rocher que nous avons dépassé. Le grand rocher.

— Ah, dis-je en regardant les environs. Je ne l'ai pas vue quand nous l'avons dépassée.

— C'est parce qu'elle est quelque peu cachée.

— Comme une caverne ultra-secrète ? plaisanté-je.

— En quelque sorte, répond Colton en souriant. Elle ne fait pas partie de la visite habituelle. Trop dangereux. Viens. Je vais te la montrer.

Il enfonce sa pagaie dans l'eau d'un côté, et le kayak commence à tourner lentement.

— Tu m'aides ? demande Colton. Je ne peux pas diriger ce truc seul.

J'en doute. Ses épaules sont étonnamment larges et ses bras sont forts, mais je me retourne quand même pour enfoncer ma pagaie du même côté que lui. Quelques coups plus tard, nous faisons de nouveau face à la rive et nous nous dirigeons vers les rochers. À ce moment, je me rends compte que je n'ai encore jamais été aussi loin du rivage, ce qui est à la fois enivrant et effrayant.

Quand nous étions enfants et que nous venions sur la côte, Ryan nageait si loin que je craignais toujours que les sauveteurs ne doivent aller la chercher. Plus tard, Trent faisait la même chose, rivalisant avec ses amis et dépassant les bouées ou l'extrémité du quai. Je n'ai jamais dépassé l'endroit où les vagues se brisent. J'ai toujours eu l'impression que l'océan était trop grand, hors de tout contrôle, mais pas aujourd'hui. En ce moment, je me sens mieux que je ne me suis sentie depuis très, très longtemps et j'aimerais pouvoir embouteiller ce sentiment.

Ici, sous le ciel d'un bleu incroyable, je pense comprendre ce que le père de Colton voulait dire en parlant de tomber amoureux de l'océan. Il suffit peut-être d'avoir un guide en qui on a confiance.

— Ces rochers faisaient jadis partie du littoral, explique Colton derrière moi.

J'observe les rochers attentivement et, maintenant qu'il me l'a dit, je peux voir que leurs couches de couleurs correspondent à celles des falaises.

— Qu'est-il arrivé ?

— L'érosion, répond-il. Je me l'imagine comme une séquence en accéléré, des vagues se fracassant contre les falaises, des tempêtes les fouettant, l'eau et l'air trouvant les fissures et les agrandissant pour qu'elles deviennent des tunnels et des caves, jusqu'à ce que les parties fragiles s'effritent et qu'il ne reste que ces petits îlots de rochers.

La description de Colton me permet de m'imaginer la scène parfaitement, comme si elle se déroulait sous mes yeux. Et c'est le cas, même si cela se passe si lentement que c'est impossible à voir... un peu comme la tristesse agit sur une personne au fil du temps, l'épuisant jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de disparaître.

— C'est celui-là qui abrite la grotte, droit devant nous, ajoute Colton.

À environ trente mètres, le plus gros rocher du groupe s'élève loin au-dessus du niveau de l'eau. Le sommet est relativement plat et couvert d'une sorte de fleurs sauvages jaunes qui se balancent lentement sous la brise marine et le soleil, semblant s'étirer vers le ciel. Je suis une fissure des yeux. Elle est très étroite au sommet, jusqu'au milieu du rocher, puis elle commence à s'élargir pour former ce qui pourrait être une ouverture à la base. L'eau entre et sort constamment de cette ouverture, suivant le rythme régulier des vagues.

— C'est un jour assez calme. Nous pouvons y entrer, affirme Colton.

Je regarde de nouveau l'ouverture, qui est sombre et ne paraît pas assez haute, ce qui diminue mon courage.

— Si elle est comme dans mes souvenirs, c'est l'un des plus beaux endroits qu'il m'ait été donné de voir. Il y a une salle principale qui est ouverte au sommet, alors le soleil illumine l'eau, puis il y a quelques petites chambres qui sont toutes reliées, et la houle fait entrer et sortir l'eau comme...

— Comme un cœur, dis-je en l'interrompant.

Cette réponse sort de nulle part, mais de partout en même temps. Je me retourne.

Colton tressaille. C'est une réaction presque imperceptible, mais je le vois et j'aimerais immédiatement effacer les trois mots que je viens de prononcer. « Idiote. » Il y a une seconde, nous étions sur l'océan pour la journée, la raison nous liant abandonnée sur la rive, mais maintenant elle nous a retrouvés et elle me ramène vers la terre ferme comme la marée.

— Oui, dit simplement Colton. Je suppose que c'est comme un cœur.

Il esquisse un sourire et se tait pendant un long moment. Je m'inquiète qu'il parle soudain de son propre cœur... celui de Trent.

— Alors qu'en penses-tu ? demande-t-il. Veux-tu entrer ? C'est sûr. Je te le promets.

Il hausse les sourcils et sourit, visiblement rempli d'espoir.

Je sais que la grotte est probablement sûre et je lui fais confiance, c'est vrai, mais ce n'est pas sûr d'être ici avec lui, de ressentir ce que je ressens. La confiance qu'il semble avoir en moi n'est pas sûre. La culpabilité me tiraille, me rappelant tous les torts que j'ai déjà commis. À ce moment, quelque chose d'encore plus important me parcourt, un courant semblant me tirer vers Colton, ainsi que le sentiment que j'éprouve en ce moment.

J'inspire profondément et expire lentement, repoussant toutes les choses auxquelles je ne veux pas penser, puis je regarde Colton, je le regarde vraiment comme je ne l'ai pas encore fait.

— Oui, dis-je. Je veux y aller.

Il ne répond pas pendant un moment, se contentant de soutenir mon regard sous le soleil brillant, puis il sourit.

— C'est bien, dit-il comme si c'était une autre petite victoire. Parce que c'est là que tu vas tomber amoureuse.

« [Le rythme cardiaque est] un lien vers le mouvement universel qui nous entoure, les marées, les étoiles et les vents, ainsi que leurs rythmes étonnants et leurs sources invisibles. »

CHAPITRE 11

Nous nous trouvons légèrement à l'extérieur de la grotte, le kayak s'élevant lentement chaque fois qu'un remous passe sous lui, et nous regardons l'eau monter autour du rocher avant d'y entrer par l'ouverture. Je me penche en avant pour voir, comme je l'ai fait lors des dix dernières vagues, l'espace présent entre la surface de l'eau et le plafond du tunnel... il ne doit mesurer que trente à soixante centimètres de plus que le kayak.

— Ça va ? demande Colton.

Il utilise sa pagaie pour nous faire reculer légèrement.

— Nous ne sommes pas obligés d'y aller si tu ne le veux pas.

— Tout va bien, dis-je en mentant.

Mes prochains propos sont la vérité.

— Je veux vraiment y aller.

Je compte les secondes qui s'écoulent avant la sortie de l'eau.

— J'ai seulement besoin de regarder une dernière fois, puis nous pourrons entrer.

— D'accord, dit Colton en nous plaçant face à l'entrée.

Quelques secondes plus tard, je sens une autre vague arriver derrière nous et soulever légèrement le kayak. Je regarde ensuite l'eau entrer par l'ouverture. Rapidement.

— Rappelle-toi ce que j'ai dit, explique Colton en nous faisant reculer tout en nous maintenant face à l'ouverture. Tu dois simplement pagayer de toutes tes forces, puis tu sors ta pagaie et tu te penches en arrière quand je te le dis, d'accord ? Nous allons profiter de la prochaine vague pour y aller. Et nous réussirons, je te le promets.

— Compris, dis-je.

Je semble beaucoup plus confiante que je ne le suis en réalité, mais je suis allée trop loin pour reculer.

— D'accord, c'est parti maintenant, dit Colton quand la vague suivante s'élève derrière nous. Retourne-toi. Pagaie !

Je m'exécute et je sens immédiatement le pouvoir de ses coups qui se joignent aux miens. Notre vitesse augmente et nous décollons soudainement quand la vague rattrape le kayak. Je sens une vague de peur quand l'eau nous soulève et nous projette... directement vers le trou dans le rocher.

— Couche-toi ! crie Colton.

Je le fais, serrant la pagaie contre ma poitrine et criant en même temps. Il semble impossible que nous passions par l'ouverture, alors je ferme les yeux et je m'accroche aux côtés du kayak. Tout est à la fois assourdissant et étouffé. Le kayak cogne durement contre les murs rocheux du tunnel, me malmenant. Je serre la pagaie comme si ma vie en dépendait.

— Ça va, crie Colton par-dessus le bruit. Reste couchée !

Pour le moment, il n'y a aucun risque que je fasse quoi que ce soit d'autre. Même si j'ai les yeux fermés, je sais qu'il fait sombre. L'air est rempli d'humidité et de sel, et il semble trop lourd pour respirer. Je ferme les yeux encore plus fort, sûre que nous allons mourir parce que « je ne peux pas respirer, je ne peux pas respirer, je ne peux pas... »

À ce moment, un miracle se produit. Le tunnel nous recrache comme si nous étions arrivés au bout d'une glissade d'eau, et tout devient calme. Je reste couchée un instant, hésitant à ouvrir les yeux, écoutant. Je peux entendre ma respiration, celle de Colton, ainsi que l'eau léchant le rocher et quelque chose d'autre... *dégouliner* ?

— Ha ! Nous y sommes arrivés.

Colton laisse échapper un rire ravi. Le kayak bouge, et je sens une main sur mon épaule.

— Hé. Ça va ? Tu peux ouvrir les yeux, maintenant.

J'entrouvre un œil, puis l'autre, et la première chose que je vois, c'est son visage au-dessus de moi. Colton me regarde, et il m'est impossible de reprendre mon souffle quand il est aussi près de moi.

— Nous y sommes arrivés, répète-t-il. Lève les yeux !

J'inspire brusquement. Loin, très loin au-dessus de moi, je peux voir le ciel à travers le plafond de la caverne. C'est comme une fenêtre qui l'encadre parfaitement, mettant en contraste le bleu du ciel et les murs sombres du rocher.

— Mon Dieu, dis-je en murmurant. C'est...

Je ne sais pas quels mots utiliser. C'est plus beau que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

Je m'assois lentement, comme si j'avais peur que tout disparaisse si je bougeais trop rapidement.

Les rayons du soleil entrent en angle par l'ouverture, illuminant la brume qui flotte dans l'air, faisant briller toutes les minuscules gouttelettes. Autour de nous, l'eau absorbe les rayons du soleil et les renvoie contre les murs de la caverne, les faisant danser. Une autre vague entre par l'ouverture que nous avons utilisée avant de se disperser, redistribuant les petits reflets comme dans un kaléidoscope.

Je peux sentir les yeux de Colton posés sur moi pendant qu'il me regarde tout absorber. Il agite une main dans les airs, créant de petits tourbillons dans la brume.

— Quand j'étais petit, je croyais que c'était tous les ions négatifs qui flottaient dans les airs.

— Les quoi ? dis-je en les regardant tourbillonner et danser.

— Les ions négatifs, répond-il en riant. Désolé, j'oublie que tous les gens n'ont pas grandi dans ma famille et ses étranges faits aléatoires.

Maintenant, je suis vraiment curieuse.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ce qui est relâché dans l'air quand les molécules d'eau entrent en collision avec une surface solide.

Colton indique la grotte qui nous entoure.

— Comme ces rochers, ou la plage sur laquelle une vague se brise. Mais les ions négatifs ne viennent pas uniquement de l'océan. Ils peuvent venir de partout... une chute d'eau, la pluie...

Il s'arrête et rit un peu timidement.

— Peu importe. Ils sont bons à respirer. Selon mon père et mon grand-père, ils ont des propriétés médicinales.

Colton devient silencieux, et je suis son regard vers la brume illuminée qui flotte autour de nous. Nous inspirons profondément au même moment et je ne sais pas si c'est à cause de la beauté de ce lieu ou de ses mots, ou des ions négatifs, mais je peux sentir quelque chose que je n'ai pas senti depuis longtemps en moi. C'est l'attraction d'une autre personne, de Colton, subtile mais présente sous tout le reste.

— Merci, dis-je soudain. Merci de m'avoir amenée ici.

Un sourire se dessine lentement sur son visage et il hausse les épaules.

— Je me suis dit que si j'avais seulement une journée avec toi, je devais la rendre mémorable.

Je baisse les yeux vers mes mains, posées sur la pagaie sur mes genoux.

— Tu as réussi, dis-je avant de regarder Colton. C'est la meilleure journée que j'aie passée depuis longtemps, en fait.

Il opine, souriant toujours.

— Moi aussi... tu ne sais pas à quel point. Mais ne va pas trop vite, la journée n'est pas terminée.

Nous restons assis pendant Dieu sait combien de temps, respirant l'air et parlant, regardant la lumière et les vagues alors que la grotte se remplit et se vide, jusqu'à ce que la marée commence à monter et que nous soyons obligés de sortir.

Le sentiment irréel et euphorique de la cave nous accompagne même après que le courant nous a ramenés dans la clarté du jour. Il flotte dans l'air autour de nous lorsque nous pagayons jusqu'à la rive et étendons nos serviettes sur la plage de galets. Il se blottit entre nous quand Colton me parle de tous les autres endroits qu'il compte visiter cet été, des endroits qu'il n'a pas vus depuis longtemps. L'honnêteté dans sa voix me donne envie de l'accompagner.

Je ne lui demande pas pourquoi il n'est pas allé depuis longtemps dans ces endroits qu'il semble tant aimer. Je connais déjà la réponse. Je me laisse l'accompagner mentalement dans chaque endroit qu'il décrit : une grotte au bord d'une falaise vertigineuse, où nous pouvons nous asseoir et laisser pendre nos pieds par-dessus le bord, sentant le grondement des vagues résonner dans nos poitrines ; une plage où l'eau est si claire que nous pouvons pagayer et voir à six mètres jusqu'aux colonies d'oursins plats recouvrant le fond de l'eau ; sa crique préférée, où nous pouvons regarder une chute d'eau passant par-dessus une falaise pour éclabousser le sable, l'eau fraîche se mêlant à l'eau salée des vagues se fracassant sur la rive. Colton utilise le pronom *nous* si facilement, comme s'il était normal que je fasse partie de ses plans après aujourd'hui. Une partie de moi veut croire que c'est possible.

Couchée là sous le soleil, dont la chaleur s'imprègne dans tout mon corps à travers mon bikini, la vérité me remplit lentement, amenant avec elle une vague de culpabilité si forte qu'elle me brûle les yeux. Je les ouvre pour regarder Colton, allongé sur le dos, les yeux fermés, le visage tourné vers le ciel,

pendant qu'il décrit par cœur un autre lieu magnifique, et soudain tout ce dont il parle ne semble plus possible.

Il porte toujours son t-shirt de plongée, ce qui, en d'autres circonstances, serait peut-être anodin, mais je sais ce qui se trouve sous ce vêtement. Je le sais parce que je l'ai vu sur une photo de Colton que Shelby a publiée, où il est torse nu, après son opération. J'ai presque été incapable de regarder le cliché, même si à ce moment il était impossible de ne pas étudier la cicatrice rouge s'étendant au centre de son corps. La cicatrice indiquant l'endroit que les médecins avaient ouvert pour sortir son cœur malade et y placer un cœur assez fort pour lui sauver la vie. La cicatrice que, je viens d'y penser, Trent devait aussi avoir quand il a été enterré.

Je retiens mes larmes et l'horrible sensation que je l'ai trahi de mille façons en étant ici avec Colton, en me sentant aussi bien sur l'eau : forte, libre et... heureuse. M'être sentie heureuse pendant ce moment, heureuse avec une autre personne qui n'est pas simplement quelqu'un d'autre, semble maintenant mal, pour une foule de raisons.

— Alors qu'en penses-tu ? demande Colton.

Il ouvre les yeux pour me regarder et l'inquiétude remplace son sourire.

— Euh... ça va ?

Il s'assoit, tend une main comme s'il allait la poser sur mon épaule, puis la retire, les sourcils froncés pour montrer son inquiétude.

— Est-ce que j'ai... Qu'est-ce qui cloche ?

Je m'assois rapidement, essuyant les larmes sous mes cils.

— Je suis désolée. Je vais bien. Je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai juste...

Je ne peux pas trouver d'explication crédible, alors je n'essaie pas de le faire.

— Ce n'est rien.

Colton me regarde longuement, ses yeux explorant mon visage à la recherche de ce que je lui cache, et je suis sûre qu'il peut tout voir, mais il porte simplement une main silencieusement vers ma joue et cette fois il ne la retire pas. Il essuie une larme très doucement et son toucher me fait souhaiter qu'il laisse sa main là. Je détourne le regard vers l'océan brillant, parce que je ne sais pas comment gérer le tourbillon émotionnel qu'il vient d'éveiller en moi.

— Nous devrions aller nager, dit Colton.

Il prend ma main intentionnellement avant de me tirer doucement sur mes pieds.

— Qu'est-ce que...

— L'eau salée, dit-il en me menant vers le bord de l'eau. Ça guérit presque tout.

Je renifle et essuie mes yeux à l'aide de ma main libre pendant que mes pieds suivent ceux de Colton.

— Que veux-tu dire ?

Colton se retourne et me regarde de ses yeux uniques.

— C'est une expression que mon père nous disait toujours, à ma sœur et à moi... une des choses que nous avons constamment entendues en grandissant, alors nous n'y avons pas vraiment prêté attention.

Jusqu'au moment où elle est devenue importante.

— Tu y crois ?

Je me dis que l'eau salée n'a certainement pas guéri son cœur.

Il me regarde comme si je venais de poser une question absurde.

— Oui. C'est bon pour l'âme.

Une petite vague se brise contre les galets à nos pieds et la fraîcheur de l'eau me fait frissonner.

— Viens, dit Colton en souriant. C'est plus facile si on n'y pense pas. Plonge.

Il finit à peine sa phrase avant de me lâcher la main. Il fait deux pas en courant avant de plonger sous la vague suivante. Il remonte à la surface en criant, souriant et secouant l'eau de ses cheveux. Le voir ainsi, l'océan, le soleil et le ciel brillant derrière lui, je la sens de nouveau. Cette attraction des possibles. Et je la suis. Je plonge sans penser à quoi que ce soit.

Nous nageons pendant une éternité, plongeant sous les vagues et essayant de les rattraper. Être dans l'eau me sort de moi-même, me ramenant dans le moment présent, là où la culpabilité ne peut pas me rattraper. Pas même lorsqu'une vague me pousse contre Colton et qu'*il* m'attrape. Il me saisit d'abord à un bras, puis à deux, avant que nous ne comprenions ce qui se passe, puis nous nous trouvons face à face, si proches que je peux voir toutes les petites gouttes d'eau sur son visage. La pensée qui me traverse l'esprit à ce moment me coupe le souffle.

« Et si nous avions plus qu'une seule journée ? »

« Chaque cœur chante une chanson inachevée, jusqu'à ce qu'un autre cœur la chuchote en retour. »

— Platon

CHAPITRE 12

Quand nous montons l'escalier pour retourner à l'endroit où nous avons garé nos voitures, le soleil est bas dans le ciel, illuminant un sentier doré allant du sable mouillé jusqu'à l'horizon. Je peux sentir le picotement du sel et des coups de soleil sur ma peau quand je m'étire pour aider Colton à replacer le kayak sur la galerie de toit du Transporter. Il serre les courroies, range les pagaies à l'arrière du véhicule et ferme la porte, puis il ne bouge pas. Il s'appuie contre le côté du véhicule, et je l'imites. Nous restons là, regardant le soleil au-dessus de l'eau et laissant la chaleur du métal imprégner notre dos. Je me demande si Colton pense la même chose que moi... que malgré notre accord de ne pas compliquer les choses, nous venons de partager plus qu'une simple journée.

— Tu sais, techniquement, la journée n'est pas encore terminée, dit Colton en regardant le soleil descendre dans le ciel.

Il se tourne vers moi, les yeux pleins d'espoir.

— As-tu faim ? Je connais un super restaurant de tacos. Nous pourrions manger, puis...

Il s'arrête quand je secoue la tête.

— Je ne peux pas. C'est dimanche.

— Tu ne manges pas de tacos le dimanche ?

J'arrive difficilement à imiter son expression sérieuse.

— Non. Seulement le mardi.

Nous rions un peu, mais notre rire se dissipe rapidement parce que nous savons tous deux ce qui va se passer.

— J'aimerais vraiment pouvoir rester, dis-je doucement. Honnêtement.

— Mais tous les dimanches soirs, nous dînons en famille, et ma mère tient absolument à ce que je sois là.

— Je connais ça, affirme Colton en essayant vainement de ne pas montrer sa déception. On ne peut pas se soustraire à ce genre de truc. La famille, c'est important.

Quand je le regarde, il m'offre un sourire qui me donne envie, pendant une fraction de seconde, de l'inviter. Mais j'imagine ensuite tout ce qu'une telle invitation impliquerait : les présentations, les questions, Colton assis à l'endroit que Trent occupait, et...

« Je dois partir maintenant. »

— Merci mille fois pour aujourd'hui, dis-je en essayant d'adopter un ton léger, mais mes paroles semblent brusques. C'était vraiment magnifique. Tout.

Le sourire de Colton s'estompe légèrement.

— De rien.

Je pousse sur le Transporter et me redresse.

— Je devrais vraiment partir.

— Attends, dit soudainement Colton.

Comme je l'ai fait hier, comme s'il ne pouvait pas davantage s'en empêcher que je n'ai pu le faire. Son visage est sérieux.

— Écoute, dit-il. Je sais que plus tôt j'ai dit que c'était seulement une journée, mais c'était... je n'ai pas été complètement honnête. Et je sais que si je te laisse entrer dans ta voiture et t'éloigner sans t'avouer toute la vérité, je le regretterai sur le chemin du retour.

Je me fige en entendant les mots *honnête* et *vérité*.

Colton regarde momentanément le sol avant de relever les yeux vers moi.

— Bref. J'ai promis que je ne te surprendrais plus chez toi, mais si jamais tu décides que tu veux une autre journée... peu importe quand... j'en ai une tonne et je... j'ai aimé celle-ci.

— Moi aussi, dis-je.

Je ne vais pas plus loin parce que ses mots, ainsi que la façon dont il me regarde, m'emplissent de chaleur.

— Merci encore.

Colton opine, résigné, comme si c'était la réponse à laquelle il s'attendait.

— D'accord, Quinn Sullivan. Ça m'a fait plaisir de passer une journée en ta compagnie.

Son ton est plus poli, maintenant.

— Même chose.

Je souris et recule de quelques pas vers ma voiture, mon cœur battant la chamade.

— Sois prudente sur la route, dit Colton.

— Je le serai. Toi aussi.

— Je le serai.

Nous pourrions continuer ainsi éternellement, trouvant de petites choses inutiles à dire pour repousser l'inévitable, parce que nous ne voulons pas vraiment que la journée se termine. Mais nous sommes tous deux à côté de notre portière, une main sur la poignée, comme si le choix avait déjà été fait.

Je me lève sur la pointe des pieds pour le voir par-dessus le toit de ma voiture, voulant à tout prix un dernier moment.

— Bonne soirée, Colton, dis-je.

Il esquisse un sourire et opine rapidement.

— Bonne soirée.

Il entre ensuite dans son fourgon, ferme la porte et démarre le moteur.

Je m'installe aussi dans ma voiture, mets la clé dans le contact, mais je ne la tourne pas. J'observe Colton regarder une dernière fois dans son rétroviseur avant de s'éloigner du trottoir et de lever une main en signe d'au revoir à travers la fenêtre ouverte.

Je reste assise dans la tranquillité sombre du soir jusqu'à ce que je ne sois plus capable de voir ni d'entendre son véhicule, puis je pense au mot que je me suis répété mentalement si souvent.

« Reviens. »

Un mot qui était un appel vers Trent.

« Reviens. »

Un mot qui demandait l'impossible.

— Reviens.

Ce soir je le murmure... au soleil qui se couche au-dessus de l'océan, à la marée qui porte les moments que Colton et moi avons partagés sur l'eau. À Colton Thomas.

« Le cœur est une chair dure, difficile à blesser. En matière de solidité, de tension, de force générale et de résistance aux blessures, les fibres du cœur dépassent toutes les autres, car aucun autre instrument n'effectue un travail aussi continu et ardu que le cœur [...]. Il se gonfle quand il veut attirer ce qui est utile et serre son contenu quand il faut profiter de ce qui a été attiré, puis il se contracte pour expulser les résidus. »

— Galien, physicien du deuxième siècle, « De l'utilité des parties du corps »

CHAPITRE 13

Quand j'arrive à la maison, la première chose que je vois, c'est la voiture de Ryan dans l'entrée. Je crains momentanément qu'il ne soit arrivé quelque chose à mon père, mais à ce moment il apparaît sur le côté de la maison, le tuyau d'arrosage à la main. Je sors de la voiture, soulagée mais perplexe.

— Voilà ma fille, dit-il en enroulant le tuyau pendant que je m'approche du perron.

Il marque un temps d'arrêt.

— Tu lui... ou alors tu as pris un bon coup de soleil.

Je baisse les yeux vers mes bras rouges.

— J'ai perdu la notion du temps. Qu'est-ce que...

— As-tu passé une bonne journée à la plage ?

La culpabilité causée par la demi-vérité contenue dans le mot que j'ai laissé se promène dans ma poitrine et j'essaie de ne pas l'aggraver.

— Oui !

Ma voix est plus aiguë que je ne le voudrais, mais mon père ne semble pas le remarquer.

— C'est super.

Il sourit et tend un bras quand je m'approche.

— Ça fait plaisir de te voir sortir et t'amuser, dit-il en m'étreignant.

Il embrasse le sommet de ma tête avant de regarder ma lèvre.

— Tu as tout réglé avec le conducteur de l'autre voiture ?

Je regarde le sable qui recouvre toujours mes pieds.

— Oui. Il a été très gentil. Il a dit que sa voiture n'avait pas été endommagée et que nous n'avions pas besoin d'appeler les assureurs ou quoi que ce soit, alors tout est réglé.

Mon père me regarde avec méfiance.

— As-tu tout ça par écrit ? Parce que les gens disent ce genre de choses, puis ils changent d'avis et intentent des poursuites.

Je secoue la tête.

— Il n'est pas comme ça. C'est un garçon de la ville, et la fourgonnette était déjà un peu abîmée. Ce n'était vraiment rien.

Mon père hausse un sourcil sans cacher son sourire.

— Un garçon du coin, hein ? Mignon ?

— Non, dis-je immédiatement. Ce n'est pas ça.

— Ah. Il n'a aucun charme alors ?

Je lui donne un coup sur l'épaule.

— Non. Il n'est pas... Peu importe. Pourquoi Ryan est-elle à la maison ? Je croyais qu'elle était censée être à bord d'un avion vers l'Europe.

— Je vois ce que tu viens de faire. Nous n’avons pas besoin de parler de ce garçon non ordinaire, dit-il avant de me faire un clin d’œil. En ce qui concerne ta sœur, je ne sais pas ce qui se passe. Elle est arrivée il y a un certain temps, mais elle n’a pas dit grand-chose.

— Ils se sont séparés.

Mon père opine.

— Je suppose que oui.

— L’été pourrait être long, dis-je en jetant un coup d’œil vers la maison.

— Oui.

Toute personne connaissant vraiment ma sœur comprendrait, mais la plupart des gens ne sont pas dans cette situation... Ils connaissent la version d’elle qu’elle *veut* qu’ils connaissent. C’est la fille que tout le monde regarde quand elle entre dans une pièce, et celle qui entre dans un endroit comme si tout le monde *devait* la regarder. À son meilleur, elle est un boute-en-train, le genre de personne qui peut charmer n’importe qui grâce à son esprit et à son magnétisme naturel. Dans ses mauvais jours, ce qui est certainement le cas si une rupture l’a poussée à annuler le voyage en Europe qu’elle a pris deux ans à planifier et pour lequel elle a économisé, elle peut repousser tout le monde. Je l’ai vu. Des tonnes de fois.

J’inspire profondément et redresse mes épaules.

— Merci de l’avertissement.

Mon père rit.

— Va lui dire bonjour... elle sera contente de te voir.

Je tends une main vers la porte et je vois une expression espiègle apparaître sur le visage de mon père.

— Ne mentionne pas l’anneau dans son nez... ni ses cheveux.

— *Quoi ?*

— Tu verras.

— Mon Dieu, Ryan, tes cheveux...

Ma sœur arrête de couper des fines herbes et lève la main tenant le couteau.

— Ne commence pas, dit-elle.

Je reste là, la bouche ouverte en voyant que ses cheveux, qu’elle a toujours gardés longs et ondulés dans son dos, ont été coupés en un carré concave et asymétrique qui arrive au menton d’un côté et qui est rasé à l’arrière. Assurément une coupe post-rupture. Sa nouvelle coupe est accentuée par un petit clou en diamant dans sa narine droite.

Ryan essaie de rester sérieuse, mais un sourire s’esquisse lentement, jusqu’à ce qu’elle ne puisse plus le retenir.

— Je blague !

Elle sourit à pleines dents, de ce sourire qui peut convaincre les gens de faire tout ce qu’elle veut, puis elle pose le couteau, tapote l’arrière de sa tête et de son cou comme si elle n’était toujours pas habituée à la sensation.

— Est-ce que tu aimes ?

— *Oui*, dis-je en essayant d'imiter son enthousiasme, ce qui est impossible.

Je la fixe, je le sais, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— C'est juste tellement... différent, dis-je, mais ça te va très bien.

Je suis honnête : la coupe lui convient. Les cheveux laissent voir la ligne élégante de son cou, et le petit clou accentue parfaitement son petit nez. Elle semble magnifique et dure à la fois, ce qui doit probablement être l'effet recherché.

— Merci, dit Ryan.

Elle s'approche et m'étreint de ses bras minces. Elle sent le basilic frais qu'elle était en train de couper, ainsi que le parfum Body Shop qu'elle utilise et que je lui vole depuis une éternité, ce qui me rend heureuse. Au moins, son odeur n'a pas changé.

— Je sais, c'est une réaction typique, mais j'*adore* ça. Il était temps de changer.

— Alors Ethan et toi... Je suis désolée...

— Ne le sois pas, dit Ryan en me relâchant. J'en avais assez d'être sa « fée frénétique idéale » et il était hors de question que je le suive en Europe pour m'assurer qu'il était heureux de sa vie.

— Tu n'allais pas être sa quoi ? dis-je.

Il m'est difficile de l'imaginer suivre qui que ce soit ou être quelqu'un d'autre que la personne qu'elle veut être.

— Sa « fée frénétique idéale », répond Ryan en redressant ses petites épaules. C'est un trope féminin complètement sexiste que nous avons étudié dans mon cours d'études féminines ce semestre, et ça m'a ouvert les yeux sur le fait que c'est exactement ce que j'ai toujours été pour Ethan. En fait, je crois que c'est ce que j'ai été pour tous mes copains.

Elle retourne vers la planche à découper sur l'îlot et recommence à couper. Avec ardeur.

— Tu as été *quoi* ?

Je ne sais pas exactement ce qu'est un trope, mais Ryan semble furieuse.

Elle soupire, comme si je poussais légèrement sa patience. Ou comme si j'avais encore une foule de choses à apprendre.

— Juste l'idée d'une fille... tu sais, la fille mignonne et excentrique qui apparaît et montre au garçon sensible et un peu ringard comment vivre et profiter de la vie ? Cette fille-là.

Sa façon de parler me fait comprendre que c'est quelque chose de négatif, alors j'évite de lui mentionner l'ironie dans le fait qu'en ce moment, alors qu'elle émince frénétiquement du basilic, avec sa nouvelle coupe de cheveux et son nez percé, ses bottes militaires et son petit short en jean, elle paraît quelque peu frénétique *et* qu'elle ressemble à une petite fée.

— Pour lui, j'étais simplement une *idée*, continue Ryan en brandissant le couteau. Et maintenant je ne le suis plus.

Elle pose la planche à découper sur le bord d'un grand bol et utilise la lame du couteau pour verser le basilic dans la salade de tomates.

— C'est mieux ainsi.

Je tends une main au-dessus du bol et risque de perdre un doigt pour prendre une tomate cerise.

— Mais ton voyage ? As-tu perdu tout l'argent que tu t'es fait en tant que serveuse ?

— J'ai probablement perdu un billet d'avion, ce qui est nul, mais le reste devait être consacré à des auberges de jeunesse et à des endroits bon marché trouvés une fois sur place. Il me reste pas mal d'argent.

Elle fait une pause.

— Je trouverai un autre endroit où aller seule. Peut-être le Maroc. J'irai nager dans l'eau turquoise et je voyagerai d'une ville à l'autre en autobus, en compagnie des gens de la région, puis je m'achèterai des bijoux pas chers dans des marchés à ciel ouvert, je me soulerai en buvant d'étranges cocktails et j'embrasserai de beaux garçons qui parlent mal anglais et qui voudront *me* faire plaisir.

Ryan tourne le moulin à poivre au-dessus du bol.

— Sinon, je ferai une demande d'admission pour étudier un an à l'étranger, dans l'école d'art italienne où je voulais aller.

— Combien pour traîner une vieille femme avec toi ? Dans n'importe lequel de ces endroits ? demande ma grand-mère depuis l'embrasement de la porte de la cuisine.

Je me demande, surtout pour Ryan, depuis combien de temps elle se trouve là.

— Grand-mèèèère !!! crie ma sœur avant de se précipiter vers notre grand-mère et de la serrer dans ses bras, comme elle l'a fait avec moi quelques minutes plus tôt.

En les regardant, je comprends ce que tout le monde a toujours dit. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, si on ne tient pas compte des soixante ans qui les séparent. C'est une qualité que je ne peux pas définir, une confiance dans leur façon de se tenir, tout à fait naturellement. Mais cette caractéristique ne s'est pas transmise à tous les membres de la famille, parce que ma mère ne la possède pas, tout comme moi.

Ma grand-mère fait un pas en arrière et étudie la nouvelle incarnation de Ryan à bout de bras.

— Parle-moi honnêtement, grand-mère. Qu'en penses-tu ? demande Ryan.

Elle sort sa petite poitrine, complètement à l'aise, et même un peu fière d'être jugée.

Ma grand-mère la regarde de haut en bas une fois de plus.

— C'est insolent. J'aime ça. Sauf ce petit truc dans ton nez. On dirait que tu as besoin d'un mouchoir.

Si une autre personne avait fait une telle remarque à ma sœur, elle aurait dû affronter son courroux, mais il s'agit de notre grand-mère, alors Ryan éclate de rire. Celui-ci remplit la cuisine et m'oblige à me joindre à elle.

Ma grand-mère se retourne et contourne l'îlot pour venir me voir, posant une petite main rendue rugueuse par le jardinage sur ma joue.

— Et toi, chérie ? Je vois que tu as aussi une nouvelle allure.

Je baisse les yeux vers ma robe d'été et mes sandales, et je suis un peu fière de lui répondre.

— Je suis allée à la plage.

— À la chasse ? demande-t-elle.

Je secoue la tête.

— Eh bien, ça te va bien, juge-t-elle, sa main décrivant un cercle devant moi avant d'indiquer mes orteils couverts de sable. Ça. Le soleil, le sable, la mer.

— Merci, dis-je, un peu nerveuse.

Contrairement à Ryan, je n'aime *pas* être le centre de l'attention, probablement parce que j'ai l'impression que les gens m'étudient depuis la mort de Trent. Et parce que, pour le moment, je sens que ma grand-mère peut voir ce qui se cache sous mon coup de soleil.

— J'ai fait du kayak, dis-je. J'ai pris un cours.

« Qu'est-ce que je suis en train de raconter ? »

— *Vraiment ?*

Ryan hausse un sourcil et me tend un épi de maïs.

Je commence à l'éplucher tout en priant pour être capable de revenir sur ma confession involontaire.

— C'est *fantastique*, chérie, déclare ma grand-mère, utilisant un ton beaucoup plus doux avec moi qu'avec ma sœur.

Comme si j'étais plus délicate que ma sœur. Elle me tapote doucement la joue.

— Si tu t'es amusée, tu devrais adopter le kayak, aller sur l'océan et vivre sous le soleil, nager dans la mer et *respirer* cet air pur. C'est ce que je dis toujours.

— C'est Emerson, grand-mère. C'était écrit dans la carte d'anniversaire que je t'ai envoyée le mois dernier, dit Ryan en aspergeant la salade *caprese* d'huile d'olive.

Elle est bien la seule à pouvoir critiquer ma grand-mère.

— Nous sommes de grands esprits, Emerson et moi, réplique celle-ci.

Elle ouvre le réfrigérateur et en sort une bouteille de vin blanc avant de se retourner vers moi.

— De toute façon, chérie, je suis contente que tu fasses quelque chose comme du kayak. Je crois que ça mérite une petite célébration, en fait.

Elle place la bouteille sous le tire-bouchon et l'ouvre avec un bruit sec, à point nommé, puis elle prend un verre dans l'armoire et le remplit beaucoup plus que ce qui est considéré comme acceptable par la majorité des gens.

Ryan rit.

— Quoi ? Il est insensé de se relever pour le remplir toutes les cinq minutes, dit ma grand-mère en lui faisant un clin d'œil. Je suis vieille. Je mérite de m'asseoir et de déguster un verre de vin avec mes deux magnifiques petites-filles.

C'est la seule invitation dont Ryan a besoin. Elle prend deux autres verres et remplit le sien, finissant la bouteille. Je lui lance un regard noir, ce qui fait rire ma grand-mère.

— Quoi ? dit Ryan. C'est ce que je ferais en Europe en ce moment, de toute façon.

Notre grand-mère lève son verre et le cogne doucement contre celui de ma sœur. Je prends une bouteille d'eau minérale dans le réfrigérateur pour remplir mon verre.

— Aux nouveaux commencements ! dit ma sœur avant de lever son verre dans ma direction, ce qui me donne l'impression claire qu'elle ne parle pas seulement d'elle-même.

— Aux nouveaux commencements ! répète ma grand-mère.

Une petite vague de culpabilité monte en moi et je suis incapable de prononcer les mots, mais je parviens à lever mon verre et, entre le doux tintement qu'il émet en se cognant aux leurs et la lumière du soir entrant par la fenêtre de la cuisine, ces mots me semblent à la fois réconfortants et remplis d'espoir. Je prends une petite gorgée avant de poser mon verre.

Ma grand-mère me donne une claque sur les fesses.

— Maintenant, va te préparer pour le dîner. Je ne veux pas de problèmes avec ta mère. Elle me reproche déjà l'attitude de ta sœur.

Ryan se contente de sourire et de prendre une autre gorgée de vin comme si c'était tout à fait naturel pour elle.

— Très bien, dis-je.

J'essaie de paraître exaspérée, mais ces deux-là ensemble me rendent heureuse.

— Au fait, où est maman ?

— Elle m'a déposée, puis elle est allée au marché bio branché pour payer trois fois ce qu'elle paierait au supermarché pour de la viande nourrie au fourrage, massée, consacrée et bonne pour le cœur.

Ryan et moi nous regardons... Notre grand-mère vient d'utiliser le mot *branché*.

— Les marchés branchés à la mode, dit Ryan avec un sourire en coin avant de mettre la salade au réfrigérateur.

— C'est du vol, ajoute ma grand-mère.

Je finis d'éplucher le dernier épi de maïs, puis je le dépose sur un plateau et cherche une autre préparation pour le dîner qui allongerait mon temps dans la cuisine avec Ryan et ma grand-mère, parce que je viens de comprendre à quel point j'aime ma grand-mère et à quel point ma sœur m'a manqué. Le retour de Ryan me donne l'impression qu'une toute nouvelle énergie remplit la maison.

— Vas-y, dit ma grand-mère en me chassant. Je dois parler à ta sœur au sujet de sa libération du trope de la fée.

Elle me donne une autre claque sur les fesses, et je me tourne vers l'escalier, consciente qu'elle souhaite passer un moment seule avec Ryan.

Malgré toute la bravade que ces deux-là possèdent, je sais exactement ce qui se passe. Ma grand-mère va vouloir s'assurer que Ryan va vraiment bien et va l'obliger à lui raconter la vérité. Ryan laissera libre cours à sa colère si elle en a besoin, puis ma grand-mère et elle rebâtiront leur carapace ensemble. Elles fonctionnent ainsi depuis la mort de notre grand-père, quand j'avais sept ans et Ryan, neuf.

Avant ce jour, nous n'avions jamais vu notre grand-mère aussi désespérée, encore moins paralysée et silencieuse. Elle était — elle l'est toujours — constamment en mouvement, toujours occupée, elle faisait toujours *quelque chose*. Mais quand mon grand-père est mort, elle s'est simplement arrêtée. Je ne le comprenais pas à ce moment-là, mais maintenant ce sentiment m'accompagne depuis trop longtemps.

Quand c'est arrivé à ma grand-mère, j'ai longé les murs des pièces où elle se trouvait pendant que ma mère s'occupait de tous les détails quotidiens. Je ne savais pas quoi faire d'autre. Après quelques semaines, Ryan est allée voir grand-mère, un jour où elle était assise dans la chaise dont elle n'avait pas semblé bouger depuis les funérailles. Ryan a posé les mains sur ses hanches et a donné un ordre à notre grand-mère.

— Lève-toi.

Ces mots avaient étonnamment fait sortir notre grand-mère de sa torpeur causée par la tristesse et, depuis ce jour, elles partagent une compréhension et une force que j'aimerais partager aussi. Au lieu de cela, après la mort de Trent, tout le monde a commencé à marcher sur des œufs et à me dorloter, agissant comme si j'étais en verre. Mais personne n'aurait dû avoir peur de me casser. J'étais déjà en éclats sur le sol... le genre d'éclats qui ne peuvent être ramassés et qui semblent sortir de nulle part, des petits éléments invisibles qui nous surprennent quand nous nous y attendons le moins.

Je monte les premières marches en hésitant, espérant entendre certains des mots échangés par Ryan et ma grand-mère, mais leurs voix sont feutrées, alors j'abandonne et je me dirige vers la salle de bain pour me doucher. Une fois la porte fermée et le robinet ouvert, je retire ma robe d'été par-dessus ma tête et me retrouve en bikini, puis je me regarde dans le miroir, dont les bords sont déjà embués. Je cherche ce dont ma grand-mère a parlé et je crois presque le voir... quelque chose de différent, apporté par l'air frais, l'océan et... et peut-être Colton Thomas.

Mes cheveux sombres tombent, bouclés et ébouriffés, sur mes épaules et ma poitrine, qui sont rouge foncé. Je sais que demain je serai bronzée. Je me penche et j'aperçois, à peine, de nouvelles minuscules taches de rousseur sur mes joues et mon nez. Je souris à mon reflet avant qu'il ne disparaisse derrière la buée. J'ai passé une bonne journée. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis vraiment amusée, raison pour laquelle je n'ai pas vraiment envie de prendre une douche. J'aime la sensation du sel et du sable sur ma peau, comme un souvenir qu'il existe tout un monde vivant à l'extérieur.

Et qu'aujourd'hui j'en ai de nouveau fait partie.

« La main ne peut rien exécuter de plus grand que ce que le cœur peut imaginer. »

— Ralph Waldo Emerson

CHAPITRE 14

— Et cette leçon de kayak que tu as prise aujourd’hui ? demande joyeusement Ryan en me tendant le plat contenant la pile d’épis de maïs emballés dans du papier d’aluminium.

Je sens ma mère dresser l’oreille et je lance un regard noir à ma sœur.

— *Quoi ?* me demande-t-elle innocemment.

Mais une étincelle dans ses yeux m’indique de jouer le jeu.

— Je crois que c’est super que tu aies fait ça.

« Et tu ne veux pas parler d’Ethan, ni de ton voyage, ni de la raison pour laquelle tu es ici », me dis-je silencieusement.

— Qu’est-ce que tu as dit ? demande ma mère comme si elle n’avait pas bien entendu Ryan. Tu as pris un cours de *kayak* aujourd’hui ?

Elle me regarde, confuse. Elle a raison. *C’est* complètement hors de l’ordinaire pour moi.

— Est-ce que c’était avec toi ? demande-t-elle en regardant ma grand-mère. Un truc de la Red Hat Society ?

Ma grand-mère secoue la tête et ma mère me regarde, encore plus confuse.

— Qui as-tu accompagné ?

Je lui tends le plateau de maïs et prends le plat de viande venant du marché branché que Ryan me passe, essayant d’avoir l’air détendue.

— J’étais seule. Hier, grand-mère et moi avons parlé de faire un truc du genre, alors aujourd’hui, je... je l’ai juste fait. Sur un coup de tête, dis-je en essayant d’adopter le ton que Ryan utiliserait...

J’essaie d’employer suffisamment de détermination et de confiance pour que personne ne remette mon choix en question, même si le kayak est une activité à laquelle je ne me suis jamais intéressée. Jamais. Ma mère avait l’habitude d’enregistrer tous ces détails mais, depuis la crise de mon père, elle est un peu moins attentive en ce qui concerne ce genre de choses.

Soit mon attitude fonctionne, soit c’est une histoire qu’ils sont presque tous prêts à accepter, parce que j’ai droit à une série de questions, comme si je revenais après avoir navigué autour du globe, pas seulement après avoir pris un cours de kayak sur la côte. Ils parlent tous en même temps en se passant de la nourriture et en remplissant leurs assiettes. Tous sauf ma grand-mère, qui reste assise et observe l’interrogatoire avec un petit sourire ironique.

— T’es-tu amusée ? demande mon père.

— Tu n’as pas mouillé tes points de suture, n’est-ce pas ? ajoute ma mère.

— Est-ce que ton professeur était un gars ? s’enquiert Ryan.

— Où es-tu allée ? demande mon père.

— Tu pourrais développer une infection, affirme ma mère.

— Est-ce qu’il était beau ? Célibataire ? demande Ryan.

— Holà ! dis-je quand ils ont posé toutes leurs questions. C'était seulement un cours de kayak.

Je semble irritée et je sais que c'est parce que je suis furieuse contre moi-même d'avoir étiré la vérité et d'avoir omis un détail extrêmement important de l'histoire. Pourquoi ai-je dit *quoi que ce soit* ?

Ma mère lisse la serviette sur ses genoux.

— Désolée, chérie. Je crois que nous sommes heureux d'apprendre que tu t'es amusée aujourd'hui. C'est super, dit-elle en souriant et en haussant légèrement les épaules.

Je sais qu'elle a raison et je me sens coupable que le fait de m'habiller et de sortir de la maison soit une raison de célébrer.

— Ce n'est pas important, dis-je, m'adressant à mon assiette plus qu'à elle, comme si je ne savais pas qu'ils me regardent quotidiennement pour voir si ce sera enfin le jour où je recommence à vivre.

Ma grand-mère s'interpose.

— Ce que ta mère essaie de dire, de façon détournée, est que nous sommes contents que tu commences à...

— Tourner la page ? dis-je en utilisant ses trois mots préférés.

— Exactement, répond-elle en posant sa fourchette. Alors *ma* question pour toi, Quinn, maintenant que le poulailler a terminé, est la suivante : as-tu prévu d'y retourner ? Je crois que tu devrais le faire, si tu sais ce qui est bon pour toi. Je suis assez vieille pour le savoir. Il faut battre le fer tant qu'il est chaud.

— Ou le professeur de kayak, ajoute Ryan en murmurant.

— *Ryan !* s'exclame ma mère.

— Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Je n'ai pas de plans précis.

Je m'arrête et, pendant un moment, je me laisse imaginer conduire jusqu'au magasin de Colton, entrer et lui dire que j'aimerais une autre journée. Avec lui.

— Peut-être, dis-je.

L'avouer à voix haute me rend nerveuse.

— Pas de ces sottises de « peut-être », dit ma grand-mère.

Elle prend une petite gorgée de vin, le petit doigt levé, et opine en avalant.

— Fais-le demain ou tu n'agiras jamais.

Ma mère regarde mon père, et je sais qu'elle en a assez de sa propre mère, mais j'aime ce qui arrive. C'est comme si ma grand-mère pensait que je peux enfin endurer un peu de fermeté.

— Elle a raison, affirme Ryan. Pourquoi ne le ferais-tu pas ?

Pourquoi ne le ferais-tu pas ?

J'entends Colton prononcer ces mots au café et je peux imaginer une foule de raisons pour lesquelles je ne *devrais* pas le faire, mais elles deviennent de plus en plus dures à retenir, surtout compte tenu de la réaction de ma famille.

— Qu'en penses-tu ? demande ma mère. Pourquoi ne pas réessayer ? Nous sommes tous occupés demain, et ce serait mieux que de rester seule dans la maison vide et de passer des heures sur l'ordinateur à chercher...

« À chercher le greffé du cœur. »

Tout le monde se tait pendant un moment, et je me demande ce qu'ils penseraient s'ils savaient la vérité. S'ils savaient ce qu'ils m'encourageaient à faire.

— C'est moi qui paie, déclare mon père en levant sa bière comme s'il portait un toast.

Je regarde ma famille pendant un instant, l'espoir sur leurs visages, comme si c'était ce qui pouvait enfin me sortir de ma torpeur. Je ne peux pas refuser.

— D'accord, d'accord, je vais y retourner, dis-je.

Je semble plus confiante que je ne le suis. Je ne suis pas sûre de savoir si je compte vraiment retourner faire du kayak ou aller voir Colton pour le faire, mais je peux conduire jusqu'à Shelter Cove et passer la journée à la plage pour laisser croire à ma famille que j'ai pris un autre cours et ainsi les rendre heureux.

— Demain ? demande ma grand-mère.

Elle hausse un sourcil en me regardant, ce qui me laisse deviner la réponse qu'elle veut entendre.

— Demain.

— C'est réglé, alors, dit-elle avec une telle autorité que personne n'oserait la contredire.

Nous reprenons ensuite notre dîner pendant que le soir s'installe autour de nous sur la terrasse. Les grillons gazouillent au loin, et toutes les bougies de ma mère scintillent et dansent dans leurs bocaux. La conversation se tourne vers Ryan et ses plans pour l'été maintenant qu'elle est à la maison. Ils parlent d'essayer de faire rembourser ses billets d'avion, de la possibilité qu'elle passe un an à l'étranger dans l'école d'art italienne qu'elle semble adorer, de la sécurité de voyager seule au Maroc. Ils parlent du prochain bilan de santé de notre père. De la dernière information sur la santé de ma mère. De la prochaine rencontre de la Red Hat Society de ma grand-mère.

Je ne dis presque rien, mais ma famille n'a pas l'air de le remarquer, peut-être parce que je suis silencieuse depuis si longtemps, depuis Trent. Ce soir, c'est différent. Ici, avec les membres de ma famille et leurs bonnes intentions, je n'espère pas pouvoir retourner en arrière. Je ne revis pas le passé. Ce soir je me laisse dériver, vers l'océan et un kayak, et la possibilité d'une autre journée en compagnie de Colton. Je sais que ce que je fais est dangereux, mais je pense à ce que j'ai ressenti avec lui aujourd'hui, et la vérité est que je veux revivre la même chose.

Une fois la table débarrassée, la vaisselle faite, la nourriture rangée et ma grand-mère reconduite chez elle, j'annonce à mes parents que je suis fatiguée par mon aventure et je les laisse sur la terrasse, à côté de la piscine. Une bougie scintille doucement entre les deux verres de vin posés sur la table entre mes parents, et la nuit s'installe, douce et bleutée. Une fois dans la maison, je m'arrête et regarde leurs silhouettes à travers la fenêtre. Ils opinent et parlent, mon père tend une main au-dessus de la table et la pose sur le bras de ma mère. Elle se penche vers lui en riant, et les voir ainsi me plonge dans un moment de surprise.

Je ne me rappelle pas la dernière fois où Trent et moi nous sommes assis ainsi. Je ne me souviens pas de la dernière fois où il est venu dîner à la maison un dimanche. Il venait presque tous les dimanches, alors cela a probablement eu lieu moins d'une semaine avant sa mort, mais je ne m'en souviens pas. Tous

les soirs qu'il a passés assis à notre table se sont mélangés, devenant légèrement flous. Je me rappelle ses conversations faciles avec mes parents, ses compliments sur la cuisine de ma mère, ses propositions pour aider mon père avec ses grands projets de jardinage. La façon dont il blaguait avec ma grand-mère au sujet de ses amies de la Red Hat Society et de leurs bouffonneries, la façon dont il taquinait Ryan comme si elle était sa propre sœur. La manière dont nous restions sur la terrasse beaucoup plus longtemps que le reste de ma famille. Nous restions assis pour regarder les étoiles apparaître dans le ciel, le bras de Trent posé sur le dos de ma chaise, ma tête sur sa poitrine.

Je me rappelle toutes ces choses, mais je ne me rappelle pas le dernier dîner dominical auquel il a assisté.

En ce moment, je donnerais tout pour revenir en arrière, même pour quelques instants, pour être plus attentive. Pour graver chaque détail de Trent, de nous, dans mon cœur, afin de les garder en lieu sûr. Dans un endroit que le temps ne pourrait toucher.

Mon corps semble lourd quand je monte les escaliers vers ma chambre et je ne veux qu'une chose : me laisser tomber sur mon lit et sombrer dans le genre de sommeil où je peux rêver de Trent, mais j'hésite quand j'arrive en haut de l'escalier. Ryan est déjà dans sa chambre, et je peux entendre la musique étouffée qui s'en échappe, tout comme le filet de lumière visible sous sa porte. Tout à coup, ma chambre semble trop sombre. Trop silencieuse. Je veux être dans la lumière, l'énergie et la musique de la chambre de ma sœur, si différente de la mienne qui est silencieuse depuis neuf mois, alors qu'elle était partie étudier.

Je cogne avec hésitation parce que Ryan avait l'habitude de m'obliger à le faire. Je ne sais pas si les règles ont changé. Une grande partie d'elle est restée la même, mais elle a également beaucoup changé. Ryan a une nouvelle attitude, comme si elle était détachée de la vie ici, ce qui est probablement vrai après avoir passé du temps loin de la maison.

— Entre, dit-elle derrière la porte.

Je l'ouvre juste assez pour passer ma tête dans sa chambre.

— Hé, dis-je en me rendant compte que je n'ai aucune véritable raison d'être ici.

— Hé, répète-t-elle en me regardant étrangement. Entre. Que se passe-t-il ?

J'ouvre la porte, mais je reste dans l'embrasure, toujours incertaine.

— Je ne sais pas. Je...

Je souris et essaie de trouver quelque chose à dire.

— Je suis contente que tu sois à la maison.

— Moi aussi, répond Ryan en diminuant le volume de la musique.

Elle m'observe attentivement jusqu'à ce qu'elle arrive aux points de suture sur ma lèvre, puis elle fronce les sourcils.

— Comment vas-tu ? Je veux dire, honnêtement. Genre, pas la réponse que tu donnes à maman. La vraie réponse.

Elle tapote le lit à côté d'elle, et je comprends que c'est ce que j'espérais en frappant à sa porte. J'entre et tire la porte jusqu'à ce que j'entende le déclic qui m'enferme dans le cocon de la chambre de ma sœur.

Je veux lui parler d'aujourd'hui, de Colton, de la grotte et de la sensation que j'ai ressentie sur l'océan. Ce que j'ai ressenti avec lui. Mais je sais que si je le fais, Ryan me posera des questions... trop de questions, et je ne veux pas devoir lui mentir pour lui répondre.

Je ne dis rien.

Elle s'éloigne du milieu de son lit double pour s'installer à un bout, et repousse une pile de magazines pour me créer un espace.

— Assieds-toi. Parle-moi.

Je m'assois.

— Je vais bien, dis-je, mais je ne semble pas convaincante.

— Vraiment ? demande catégoriquement Ryan. Il y a toujours des photos de Trent et toi dans ta chambre.

La voilà. L'approche directe que j'aurais aimé qu'elle utilise plus tôt avec moi. Je le regrette maintenant. Je me lève pour partir.

— Que faisais-tu dans ma chambre ?

Je suis surprise de constater à quel point ce fait me gêne.

— Attends, dit-elle en posant une main ferme sur mon épaule. Ne te fâche pas... J'ai juste passé la tête à l'intérieur quand je suis arrivée, et je les ai vues, c'est tout.

Je me rassois sur le bord du lit, dos à Ryan. Le lit bouge sous son poids, et elle passe les bras autour de mes épaules.

— Ta chambre ressemble à une capsule temporelle. Une capsule très triste.

Je ne réponds pas.

— Peut-être... commence-t-elle doucement. Il est peut-être temps de...

Les larmes emplissent mes yeux, chaudes et furieuses, et je me retourne vers elle.

— De quoi ? D'enlever les photos et d'agir comme s'il n'avait jamais existé ?

— Non, répond ma sœur, maintenant plus ferme que douce.

Elle tend une main pour la poser sur la mienne, mais je recule.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Elle soupire.

— Seulement... ça ne te rend pas triste de les regarder constamment ?

Je m'essuie les yeux, furieuse que, même après tout ce temps, les larmes montent aussi rapidement.

— Ce ne sont pas les photos qui me rendent triste.

C'est le fait que, sans elles, tous ces petits détails au sujet de Trent commenceront à disparaître.

— Je le sais. Crois-le ou non, Quinn, nous l'aimions tous et il nous manque toujours. Je sais que c'est différent pour toi, mais je crois...

Elle s'arrête, et je vois qu'elle essaie de bien choisir ses mots.

— Je crois que tu t'empêches de tourner la page. Complètement. Maman m'a parlé des lettres, des rencontres avec les greffés et de ta recherche de celui qui a reçu le cœur. Elle a peur que tu sois obnubilée... par le fait de le trouver... et j'ai l'impression que... que tu devrais peut-être lâcher prise un peu.

Je me mords la joue et je sens mes épaules se crispier.

Ryan se place devant moi pour que je sois obligée de la regarder.

— Trouver le gars qui a reçu le cœur de Trent ne va pas le ramener. Agir comme si tu étais morte non plus.

La colère monte en moi, brûlante.

— Tu crois que je ne le *sais* pas ?

Elle ne répond pas, se contentant de serrer les lèvres comme si elle ne savait pas quoi dire. Comme si j'avais aussi changé.

— Je le sais, dis-je plus doucement, soudain incertaine parce que je vois Colton debout sur le perron, le tournesol à la main.

Je pense au fait qu'être avec lui semble si facile et familier, et soudain cela me pousse à questionner mes propres sentiments. Cela me pousse à me demander pourquoi il m'attire tant.

Je baisse les yeux vers mes mains que je tords sur mes genoux.

— Je n'essaie pas de le ramener. J'essayais juste de...

Je regarde les magazines étalés sur le lit de Ryan et je réfléchis à la manière d'expliquer ce que je veux dire, ce que j'essayais de faire en prenant contact avec les gens que Trent a aidés, même si je ne suis plus certaine de le savoir. Je croyais que c'était pour tourner la page, mais avec Colton, c'est différent.

Je repousse cette pensée et prends une photo d'une plage de sable blanc.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? dis-je en indiquant tout ce qui est étendu sur son lit pour changer de sujet.

Il y a des pages arrachées dans des magazines : des photos de plages, de villes exotiques, d'un jardin japonais, d'un musée d'art, d'un lac ressemblant à un miroir reflétant les montagnes et le ciel. Il y a aussi des mots découpés, dans différentes tailles et polices de caractère : *crée, sois audacieuse, vis librement...*

— C'est pour un tableau de visualisation que je suis en train de mettre au point, répond Ryan, peut-être aussi soulagée que moi par le changement de sujet.

— Qu'est-ce qu'un tableau de visualisation ? dis-je en m'essuyant les yeux. Est-ce qu'il y a un lien avec le truc de fée frénétique ?

Ryan rit.

— Non, pas vraiment, dit-elle avant de réfléchir. En fait, un peu. C'est un outil d'inspiration. Une manière de visualiser ce qu'on veut pour pouvoir se concentrer plus facilement.

Elle fouille dans la pile d'images qu'elle a déjà découpées.

— Tu choisis des photos ou des mots représentant ce que tu veux faire, être ou avoir, ou des choses qui t’inspirent, puis tu les affiches à un endroit où tu peux les voir tous les jours, pour te les rappeler et te pousser à avancer vers elles.

Elle se tait pendant un moment, et je suis sûre que c’est parce qu’elle pense aux clichés qui sont affichés dans ma chambre, les photos de Trent et moi que je regarde quotidiennement. Les photos de choses que je ne peux plus avoir parce qu’elles n’existent que dans le passé.

— As-tu aussi appris ça dans ton cours d’études féminines ? dis-je, refusant de retourner vers notre conversation précédente.

Elle sourit.

— Non. C’est ma colocataire hippie. Elle aime ce genre de truc. Tiens, dit Ryan en me tendant un magazine à la couverture ensoleillée. Tu devrais t’en faire un. Commence avec ça. Les voyages sont la partie la plus facile. Trouve un bel endroit que tu voudrais visiter et découpe-le.

Quand elle le dit, le premier endroit qui me vient à l’esprit, c’est l’intérieur de la grotte aujourd’hui, avec le reflet de l’eau dansant partout. Et Colton, assis devant moi. Je veux retourner là-bas. Je doute pouvoir trouver une photo se rapprochant de cette magnifique réalité, mais je prends quand même le magazine. Ryan s’installe avec le sien et nous les feuilletons sans parler.

Elle saisit un pot de crème glacée à la pâte à biscuits sur sa table de chevet, en prend une bouchée et me le tend.

— Mange. Tu es trop maigre pour le moment, et le truc de tarte sans gluten et sans sucre de maman ne constitue pas un dessert.

Je ris.

— Mon Dieu, tu ne peux pas imaginer les choses que nous mangeons depuis que tu es partie, dis-je en m’attaquant au milieu du contenant, là où se trouve toute la pâte à biscuits.

— Eh bien, mange, dit Ryan en souriant avant de tendre le bras vers un autre magazine. Puis redonne-le-moi.

Je ne me rappelle pas la dernière fois où nous avons passé du temps ainsi, mais il me semble naturel d’être dans sa chambre, de partager une cuiller et un pot de crème glacée en feuilletant des magazines. Cela me paraît normal.

Je jette un coup d’œil à Ryan, qui est occupée à découper des photos et des mots, toujours aussi sûre d’elle. Concentrée sur le futur et non sur le passé. À ce moment, j’aimerais pouvoir prendre une photo d’elle et l’accrocher pour qu’elle me serve d’inspiration.

Je feuillette distraitement le premier magazine, ne sachant pas par où commencer. En vérité, je n’ai pas beaucoup pensé au futur ces quatre cent deux derniers jours. Et les choses que je voulais avant me semblent maintenant si insignifiantes et lointaines. Si je m’étais trouvée dans la chambre de Ryan *avant*, j’aurais probablement arraché des clichés de ce que je voulais comme robe de bal, de l’université où Trent et moi allions étudier, de la bague que j’imaginais Trent me donner un jour, ou de la maison que

nous achèterions. J'aurais créé un collage de notre vie ensemble. C'est ce qu'on fait lorsque l'on croit avoir trouvé son âme sœur.

Je ne sais toujours pas ce qu'on fait lorsqu'on la perd. J'ai arrêté de courir, je ne suis pas allée au bal. J'ai repoussé tous mes amis jusqu'à ce qu'ils arrêtent d'appeler. Ma mère et mon père m'ont obligée à aller à la remise des diplômes, mais je suis sortie avant qu'ils ne commencent le diaporama en l'honneur de Trent. J'ai dépassé les dates limites pour les demandes universitaires et je n'ai rien ressenti. J'ai passé la majorité des treize derniers mois à stagner, seule ; une veuve de dix-huit ans qui n'a pas encore fait de plans ou qui refuse de regarder devant elle, peu importe à quel point les gens essaient de la convaincre.

Je feuillette d'autres magazines, l'un après l'autre, survolant des mots qui ne m'accrochent pas et des photos qui ne ressemblent pas à ce que je veux ou à ce que je pense être possible. Jusqu'à ce que j'en voie une qui m'interpelle. J'étudie le cliché, observant tous les détails : l'eau limpide et la lumière dorée comme au coucher du soleil, le sable semblant doux et la bouteille échouée sur la rive. C'est le contenu de la bouteille qui m'attire. À l'intérieur du verre transparent se trouve un cœur rouge foncé en verre soufflé. Le soleil brille à travers le cœur dans l'angle parfait pour envoyer une petite ombre rouge sur le sable. Je n'ai jamais rien vu de tel. Le cœur est magnifique, fragile et en sécurité dans la bouteille, comme les vieux mots qui voyagent apparemment dans le temps et l'espace, traversant des tempêtes et des accalmies, avant de trouver une rive. Et d'être trouvés.

« Le cœur moyen bat quatre-vingts fois par minute, ce qui signifie que, tous les jours, votre cœur battra environ cent mille fois. En un an, il battra quarante-deux millions de fois et dans une vie, presque trois milliards de fois. Pendant tout ce temps, il aspire du sang avant de le diriger vers les poumons et dans le corps [...]. Le cœur ne se repose pas. Il ne se fatigue pas. Il fait preuve de ténacité pour atteindre ses buts. »

— D^{re} Kathy Magliato, *Cœur au poing : mémoire d'une chirurgienne cardiaque*

CHAPITRE 15

— Lève-toi.

Je n'ai pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que Ryan est debout à côté du lit. Elle tire sur ma couverture, et je me précipite pour la récupérer.

— Es-tu folle ? Quelle heure est-il ?

— Six heures, répond-elle. La chaleur va s'installer tôt, alors lève-toi. Nous allons courir.

Je la regarde en plissant les yeux, et la lumière pâle du matin me permet de voir qu'elle porte déjà ses vêtements de course.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Je n'ai pas de chaussures de course, dis-je en tendant la main vers ma couverture.

— Vraiment ?

Ryan traverse ma chambre, ouvre la porte de la penderie et se rend au fond, où sont empilées toutes les chaussures Saucony que j'ai achetées. Les chaussures se mettent à voler, l'une après l'autre, atterrissant toutes sur la moquette sans faire de bruit.

— Je suis sûre que deux de celles-ci vont fonctionner, dit-elle.

Elle se rend ensuite vers ma commode et sort un short, un débardeur et un soutien-gorge de sport avant de les lancer sur le lit. Puis, ma sœur traverse la pièce, remonte les stores et ouvre grand la fenêtre pour laisser entrer l'air frais du matin. Elle s'arrête un moment pour inspirer avant de me sourire.

— Viens. Lève-toi... ça te fera du bien. Papa attend.

Elle sort ensuite de la pièce... sa façon préférée de mettre fin à une discussion.

« Papa attend ? » Il a arrêté de courir avant moi. Il y a plus de quatre cent trois jours. Le chiffre me vient automatiquement en tête, mais sans son poids habituel. Aujourd'hui, c'est une journée différente parce qu'hier a été un jour différent.

J'étire les bras au-dessus de ma tête, grimaçant un peu en sentant la douleur inattendue dans mes épaules. À ce moment, tout me revient : pagayer en compagnie de Colton, le soleil, l'eau, sa main me faisant signe à travers la fenêtre quand il s'éloignait. Le sentiment de vide laissé par cet au revoir. Et après, au dîner, la discussion familiale pour que j'y retourne aujourd'hui.

Mon téléphone vibre sur ma table de chevet, et je sursaute en entendant le son. Je tends la main vers l'appareil, espérant que ce soit lui tout en me disant que je ne dois pas espérer, que je suis ridicule. Mais quand je baisse les yeux vers l'écran, je vois un SMS d'un numéro que je reconnais maintenant. Je me fige. Je regarde jusqu'à ce que le téléphone vibre de nouveau dans ma main, puis je l'ouvre.

Alors j'ai réfléchi. Hier a été une journée super, mais je parie qu'aujourd'hui pourrait être encore mieux. Qu'en penses-tu ?

Je souris et je pense automatiquement que c'est déjà le cas.

Un autre SMS arrive.

Je travaille à la boutique ce matin, mais peut-être que nous pourrions nous voir plus tard ?

Je relis les mots, essayant de trouver quoi répondre.

— *Quinn.*

Ryan entre la tête dans ma chambre, et je sursaute encore, ne sachant pas quoi faire avec le téléphone dans ma main.

— Que fais-tu ? Allons-y.

Je dépose le téléphone sur ma table de chevet.

— Rien. J'éteignais juste mon réveil.

— Eh bien, viens. Nous t'attendons.

Je sais qu'elle ne repartira pas tant que je ne serai pas hors du lit, alors je me lève. Les messages de Colton devront attendre parce que ma sœur ne le fera pas.

Quand je descends, ma mère est dans la cuisine, habillée pour aller travailler.

— Bonjour, me dit-elle joyeusement avant de poser son jus vert et d'ouvrir les bras.

— Bonjour, dis-je.

J'avance lentement vers elle et l'étreins rapidement. Elle embrasse le dessus de ma tête.

— C'est agréable de te voir debout. Et habillée. Ton père va être si heureux. C'est sa première course depuis des *années*.

Je peux voir à quel point elle essaie de retenir sa joie. Elle n'a jamais couru, mais nous a toujours encouragés et elle rayonne de bonheur d'avoir retrouvé son ancien rôle.

— Ils t'attendent dehors, dit-elle. Je vais aller travailler tôt et je ne reviendrai pas avant dix-sept heures. Passe une bonne journée et amuse-toi avec ta course et ton kayak !

Elle m'embrasse encore une fois la tête et me serre le bras, et je sens l'espoir dans ce geste.

— Quinn ! crie Ryan dehors. Tu viens ?

Je ne réponds pas, me contentant de sortir sur le perron, où mon père et elle attendent. Elle a une jambe sur la rampe et elle s'étire, attrapant aisément ses orteils.

Mon père rit en me voyant.

— Eh bien, bonjour, chérie. On dirait que les pouvoirs de persuasion de ta sœur ont aussi fonctionné sur toi, hein ?

Il tire sur ma queue de cheval.

— Quelque chose du genre.

Je secoue mes jambes et m'étire un peu.

Mon père nous regarde alternativement avant de passer un bras autour de nous deux, nous tirant de nos étirements pour nous étreindre comme lorsque nous étions jeunes. Il nous serre tellement que nos joues sont presque écrasées l'une contre l'autre.

— Vous savez que c'est un cadeau pour votre vieux père ? Comme au bon vieux temps. Sauf que maintenant c'est *vous* qui allez devoir m'attendre. Je marche avec votre mère, mais je ne veux même pas penser à la dernière fois où j'ai couru.

Je sais exactement depuis quand je n'ai pas couru, mais *je* ne veux pas y penser. Je remonte donc plus loin, avant de connaître Trent, quand Ryan et moi avons commencé à courir avec notre père. Elle avait quinze ans et j'en avais treize, et ces moments avec lui étaient spéciaux. Ils étaient réservés à l'été et aux fins de semaine, à l'époque où mon père avait encore du temps. Il nous faisait sortir tôt, ne nous disant jamais où nous nous rendions ni pendant combien de temps nous allions courir, mais il s'assurait toujours d'inclure une destination intéressante. Quelque chose à nous montrer, comme le sommet d'une crête offrant une vue s'étendant jusqu'à l'océan, un tunnel constitué de chênes et de tillandsies pendantes, des vignobles qui s'étalaient sur des kilomètres et contenaient de petits raisins amers que nous ramassions, un chemin peu emprunté où nous voyions un cerf, des dindons sauvages et des lapins. Ryan et moi grognions toujours quand nous devions nous lever, mais nous adorions ces courses avec notre père et tout ce qu'il nous montrait.

— Je ne sais pas, Quinn manque un peu de pratique, dit Ryan en me regardant, un défi se cachant derrière son sourire. Je crois que nous allons tous les deux pouvoir la battre.

Je sens une ancienne flamme se rallumer. Une flamme compétitive. Ryan et moi faisons toutes deux du cross et de l'athlétisme, mais j'ai rejoint l'équipe de l'école au milieu du secondaire et j'ai toujours été un peu plus rapide qu'elle, ce qui la rendait folle. C'était une des choses que je préférais dans la course. C'était mon activité, celle dans laquelle je pouvais briller autant qu'elle dans tous les autres aspects de la vie.

Mon père secoue la tête.

— Nous n'avons pas besoin de faire la course. Nous allons aller doucement pour nous réhabituer.

Il me regarde.

— Quand il est question d'une telle activité, il faut reprendre tranquillement.

Son regard me fait comprendre qu'il ne parle pas seulement du côté physique de la course.

Depuis la mort de Trent, mon père m'a souvent demandé si je voulais aller courir avec lui, même s'il ne courait plus vraiment non plus. Avant, c'était notre moment privilégié, et je crois qu'il cherchait une manière de retrouver cela... de reprendre contact avec moi, parce que nous n'avons jamais reparlé de ce matin-là. C'est à lui que les ambulanciers m'ont confiée et c'est lui qui m'a conduite à l'hôpital, poursuivant l'ambulance et ses lumières tourbillonnantes. Mais après ce jour, j'étais si perdue que je ne pouvais pas lui parler ni passer en courant devant cet endroit.

— D'accord, nous allons y aller doucement, dit Ryan. Mais je choisis le trajet.

— Marché conclu, répond mon père.

— Parfait. Il y a un endroit où je veux aller, dit-elle en me souriant. C'est un peu difficile, mais tu devrais y arriver.

J'inspire profondément et prie pour être capable de relever son défi.

Ryan bondit en bas des marches, et mon père et moi la suivons. Je ne suis pas sûre qu'elle a raison de croire que je peux y arriver, mais je l'espère. Je prends une autre inspiration profonde quand mes chaussures de course touchent l'allée poussiéreuse. Ryan commence immédiatement à courir, tout comme mon père, alors je n'ai plus le choix. Nous descendons l'entrée lentement, à un rythme qui semble maladroit, comme si mon corps ne se rappelait plus comment faire.

Ryan s'arrête, et pendant une seconde je me fige en imaginant passer devant cet endroit, mais ma sœur n'est pas folle et elle tourne dans la direction opposée. Nous nous plaçons en file indienne sur l'étroite bretelle, Ryan en tête, mon père au milieu et moi en arrière. Je me concentre pour placer un pied devant l'autre, pas seulement parce qu'il le faut pour garder le rythme, mais aussi parce que la première chose à laquelle je pense une fois en route, c'est Trent. C'est moi qui l'ai persuadé de commencer à courir. Il nageait et jouait au water-polo, mais il n'était assurément pas un coureur et, au début, il pédalait parfois à côté de moi, me tenant compagnie et m'obligeant à accélérer. Ce n'est qu'en quatrième année du secondaire qu'il s'est mis à courir avec moi la fin de semaine, parce que son entraîneur lui avait dit qu'il avait besoin de s'entraîner... et parce que c'était une autre manière de passer du temps ensemble malgré nos horaires surchargés. Nous nous retrouvions tôt le matin, entre nos maisons, et nous courions jusqu'à la ville avant de prendre un gros petit déjeuner Chez Lucille et de revenir par le chemin le plus long, parlant et riant comme si nous avions tout le temps du monde devant nous.

Je m'arrête, une douleur à la poitrine, incapable de respirer.

— Je ne crois pas pouvoir...

Mon père se retourne.

— Ça va ?

— Non... je... je crois que je dois rentrer.

Ryan s'arrête et se retourne. Ses joues sont rouges et elle respire fort quand elle marche vers moi. Je m'attends à ce qu'elle m'ordonne de recommencer à courir, mais son regard s'adoucit quand elle me voit.

— Ça va, dit-elle. C'est seulement ta première fois. Tu n'as pas besoin de rentrer.

Mon père semble également comprendre.

— Viens. Faisons-le ensemble. Nous allons aller doucement.

— Concentre-toi sur ta respiration, dit Ryan. Laisse tes jambes s'occuper du reste.

Elle se retourne et recommence à courir, et cette fois mon père m'indique de me placer devant lui. Je fais un pas, puis un autre, puis encore un autre, jusqu'à ce que je trouve un semblant de rythme, même s'il me paraît lourd et maladroit. Après quelques minutes, nous trouvons une vitesse lente mais régulière. Ryan me tire vers l'avant, et le rythme de mes pas, l'un devant l'autre, devient un peu plus facile. Je respire fort, alternant inspirations et expirations, et mon cœur bat la chamade, peu habitué à travailler autant. Au début mes jambes me brûlent, puis elles commencent à me démanger quand le sang emplit les capillaires et les gonfle comme il ne l'a pas fait depuis longtemps. Mon corps commence à se souvenir, il commence à revenir, à se réveiller, comme hier.

Ryan tourne sur un chemin de terre étroit, et je sais immédiatement où nous allons. Je regarde mon père, et son sourire me fait savoir qu'il le sait aussi.

— La crête ? dis-je à Ryan. Pour la première course ?

— Oui, répond-elle par-dessus son épaule. Il faut se donner à fond !

— Tu veux me tuer, dis-je.

— J'essaie de faire le contraire, affirme-t-elle. Tu vas y arriver.

Nous nous frayons un chemin entre les chênes à la base de la colline, là où l'ombre rend la température un peu trop froide, et je fais tout ce que je peux pour maintenir le rythme. Même si je travaille fort, je commence à me détendre légèrement, j'arrête de trop penser. L'odeur matinale des plantes et de la terre refroidie par la nuit s'élève autour de nous, et je la respire.

Après un peu plus d'un kilomètre de collines verdoyantes, le sentier tourne brusquement et commence à monter abruptement en lacets, et la seule pensée dans mon esprit est que je dois atteindre le sommet sans marcher parce que, comme nous le disions dans l'équipe, la marche ne fait pas partie de la course. Ryan a toujours un virage d'avance sur moi, alors je ne fais que l'apercevoir quand elle affronte la colline. Derrière moi, la respiration de mon père devient laborieuse, comme la mienne, et je le regarde continuellement pour m'assurer qu'il va bien.

— Ça va ? lui dis-je par-dessus mon épaule.

— Je tiens le coup, souffle-t-il. Toi ?

— Même chose.

Nous ne disons rien d'autre et nous concentrons pour atteindre le sommet de la colline. Au moment où je pense devoir enfreindre la règle cardinale de la course, le sentier commence à s'aplanir et les arbres s'ouvrent pour dévoiler une vue du ciel sans nuage, puis du sommet d'autres collines et, enfin, de l'océan.

Ryan est déjà assise sur l'énorme bloc de roche qui constitue notre destination, les joues rouges, l'air triomphal. Elle se lève en nous voyant, place les mains autour de sa bouche et crie. Mon père me rattrape et lève les bras dans les airs comme s'il venait de franchir la ligne d'arrivée. Je l'imites parce que j'ai vraiment l'impression d'avoir accompli quelque chose.

— Bien joué, déclare Ryan en tendant une main pour m'aider à grimper sur le rocher. Je savais que vous arriveriez au sommet.

— Pas moi, dis-je en me hissant.

Mon père attrape le rocher et se hisse aussi au sommet, et nous restons là, en haut de la crête, pour admirer les kilomètres séparant nos collines dorées des différents bleus de l'océan et du ciel.

— Regardez, dit Ryan pendant que nous reprenons notre souffle. Ça semble si loin, mais en fait c'est tout près.

Elle me regarde.

— Tu dois seulement le voir... ce qui se trouve devant toi. La forêt qui cache les arbres, ou l'océan derrière les collines.

— Continue, ô sage Ryan, dit mon père, toujours à bout de souffle mais visiblement amusé. Quand es-tu devenue aussi philosophe ?

Ryan lève les yeux au ciel et lui donne un léger coup de coude.

— Au dernier semestre, dans le cours de philosophie, affirme-t-elle avant de se tourner vers nous. Ou...

Elle s'arrête et baisse les yeux vers ses pieds pendant un moment avant de regarder notre père.

— Sinon, c'est il y a quelques jours, quand Ethan a rompu avec moi à l'aéroport, dit-elle d'un ton égal.

— *Quoi ?*

Je ne peux cacher mon choc.

— Aïe ! dit mon père en grimaçant pour elle. Je suis désolé, chérie. Ça a dû faire mal.

— Oui, mais seulement pendant un jour ou deux.

Ryan donne un coup de pied dans un galet, et nous le regardons tomber de la crête.

— Je suis passée à autre chose.

— Ah oui ? demande mon père.

— J'y travaille...

J'essaie toujours de comprendre le fait qu'un garçon a rompu avec ma sœur. Ce n'est jamais arrivé.

— Bravo, dit mon père. Il n'y a rien d'autre à faire.

Il passe un bras autour de ses épaules.

— Je n'ai jamais aimé ce garçon, de toute façon. C'était un crétin.

Cette remarque la fait rire.

Mon père pose une main dans le dos de Ryan.

— Veux-tu que je le trouve ? Que je le remette à sa place ?

— Non, je crois que je m'en suis déjà chargée.

Un sourire se dessine lentement sur son visage.

Mon père hausse les sourcils.

— Ah oui ?

— Qu'as-tu fait ?

Je peux imaginer ma sœur, furieuse, au milieu de l'aéroport, et les possibilités sont infinies.

— Les détails ne sont pas vraiment importants. Disons seulement que j'ai été escortée hors de la zone d'embarquement par de gentils hommes munis d'émetteurs-récepteurs et qui voulaient savoir où se trouvait ma deuxième chaussure, mais pas au point de me laisser aller la chercher.

— Tu lui as lancé une *chaussure* ? dis-je même si je n'en doute pas.

— Entre autres choses... mon café Starbucks, mon téléphone...

Elle hausse les épaules et souffle.

— Je suis simplement heureuse de ne pas être allée jusqu'en Europe avant de découvrir à quel point c'est un idiot.

— Voilà, dit mon père. C'est en vivant qu'on apprend.

— Exactement, affirme Ryan.

Elle me regarde, et je sais, en entendant ses paroles suivantes, qu'elle ne parle plus seulement d'elle-même.

— Et ensuite on tourne la page.

« Gravez dans votre cœur que chaque jour est le plus beau jour de l'année. L'homme n'a rien appris tant qu'il n'a pas compris que chaque jour est celui du Jugement dernier. »

— Ralph Waldo Emerson

CHAPITRE 16

Je ne sais pas comment répondre aux SMS de Colton. J'arpeute ma chambre, remplie d'une énergie que je n'ai pas ressentie depuis longtemps, puis je prends mon téléphone et m'assois par terre pour relire les messages. Que dire ? M'invitait-il vraiment à aller le voir ? Quelle heure désigne « plus tard » ?

J'ai besoin d'aide, alors je me lève et traverse le couloir vers la chambre de Ryan. Quand je passe la tête à l'intérieur, je peux entendre la douche couler, alors j'entre sur la pointe des pieds. Je regarde ce qui était, quelques jours plus tôt, une chambre parfaitement rangée. Maintenant ses sacs, dans un coin, laissent apparaître des vêtements et du maquillage. Des livres et des magazines sont posés des deux côtés du lit, et elle a même sorti ses vieilles toiles de la penderie pour les appuyer contre le mur comme une galerie d'art miniature. Quand je les vois, je sais qu'elle est sérieuse lorsqu'elle parle de créer un portfolio pour son école d'art.

Mon regard se pose sur la commode, le seul endroit libre, où le tableau de visualisation de Ryan est appuyé contre le miroir, un collage coloré de ses désirs et de ses buts. De ses plans pour aller de l'avant. Elle a dû passer une nuit blanche pour le terminer. Ryan possède ce genre de concentration frénétique, comme si le fait d'être perpétuellement en mouvement empêchait ce qui la contrarie de la rattraper. Tout le contraire de moi. Cela me pousse à me demander si, eût-elle été présente l'an dernier, j'aurais vécu cette période différemment. Davantage comme aujourd'hui.

En haut du tableau de Ryan, je peux lire en grosses lettres les mots *Nouveaux Commencements* et, sous ceux-ci, éparpillés sur des photos d'endroits qu'elle veut voir, les mots *Italie incluse*. Toutes les images sont couvertes de mots qui ressemblent parfaitement à ma sœur : *se perdre glorieusement, se trouver, faire confiance, aimer, retenir son souffle et sauter...* Tout ce que je pense qu'elle fait naturellement.

Je me rappelle la photo que j'ai trouvée, celle du cœur dans la bouteille. J'ai glissé le magazine sous son lit, espérant qu'elle ne trouve pas la photo et qu'elle ne la découpe pas. Quand je m'accroupis pour regarder, le magazine est toujours là. J'entends la douche se fermer dans la salle de bain et je tourne rapidement les pages. Je trouve la page écornée à côté de celle contenant la photo du cœur dans la bouteille et je sors doucement de la chambre de Ryan en emportant le magazine. Cela ne la dérangerait pas. Elle serait probablement prête à me confier tous les magazines pour que j'élabore mon propre tableau, mais quelque chose dans ce cliché me donne envie de ne pas le partager.

Une fois dans ma chambre, je m'assois au cœur du carré ensoleillé sur la moquette. J'ouvre le magazine à la page précise et je découpe prudemment la photo avant de la regarder pendant un moment. Je ne sais pas ce qu'elle représente pour moi... Je sais seulement qu'elle ressemble à quelque chose dont j'ai besoin.

Je me dirige vers le miroir sur ma commode, là où j'ai accroché une foule de photos de Trent et moi, ainsi que le tournesol séché de cette première journée, placé dans le coin supérieur. Je n'enlève aucune

des photos, contrairement à ce que Ryan voudrait visiblement que je fasse. Je ne suis pas prête à le faire, pas encore.

Je glisse donc la photo entre le miroir et son cadre. En plein milieu. Je baisse ensuite les yeux vers le tournesol que Colton m'a donné deux jours plus tôt. Il est posé sur ma commode, les pétales toujours dorés, commençant seulement à flétrir sur les côtés, parce que je ne l'ai pas mis dans l'eau. Je prends la fleur et fais tourner la tige entre mon pouce et mon index, faisant tourbillonner le tournesol, qui devient flou, puis je me dirige vers ma bibliothèque pour trouver le bol en verre que j'ai gardé de la fête de remise des diplômes de Ryan, un des bols qui contenaient des pétales de fleur et des bougies flottantes.

J'amène le bol vers le lavabo de ma salle de bain pour le rincer et le remplir, puis je retourne vers ma commode et la fleur. La tige est épaisse, et je dois m'y reprendre quelques fois pour la couper à l'aide de ciseaux. J'y parviens finalement, tranchant la tige à la base de la fleur, que je pose dans le petit bol d'eau. Elle flotte, vive et vibrante, brave dans sa petite mer sous la photo. Comme lorsque j'étais sur l'océan.

Je veux retrouver cette sensation.

Avant de pouvoir me convaincre de ne pas le faire, je suis dans ma voiture. Sur le siège du passager se trouve mon sac, prêt pour une autre journée à la plage. Une fois de plus, c'est surtout une excuse. Dans ma poche se trouve de l'argent que mon père m'a donné pour déjeuner et pour mon cours de kayak. J'ai essayé de partir sans le prendre, parce que le faire semblait malhonnête, mais il a refusé de me laisser franchir la porte sans l'argent. Tout comme ma mère et Ryan, mon père paraît espérer que ce soit le déclic pour moi, et je me sens maintenant obligée de prétendre que c'est le cas.

Il est encore assez tôt lorsque je sors de l'entrée et commence à conduire. J'ouvre les fenêtres et respire l'air rempli de la chaleur déjà lourde provenant des collines. Quand j'arrive sur l'autoroute, l'air passe en sifflant, frais, et j'ai l'impression de plonger un orteil dans le flux de la vie qui a continué sans moi tout ce temps. Je n'ai pas de plan et je ne sais ce que je dirai une fois arrivée, mais je fais ce que Colton m'a conseillé hier et je plonge sans y penser.

L'élan suffit à me faire parcourir la route sinueuse jusqu'à Shelter Cove, qui passe devant le promontoire où Colton et moi étions hier. J'arrive dans la petite rue principale et j'aperçois immédiatement son Transporter turquoise garé devant la boutique de sa famille. Cette fois, il n'y a aucun espace libre à proximité ni même autre part dans la rue, alors je me rends jusqu'à l'aire de stationnement située à la base du quai. Ce n'est qu'après avoir éteint le moteur et être restée assise pendant un moment dans le silence que je réfléchis vraiment à ce que je fais ici.

L'énergie que j'ai sentie en quittant la maison se dissipe comme la fin d'une chanson, laissant derrière elle un sentiment tenaillant de culpabilité. Je sais ce que je suis en train de faire. J'utilise ma demi-vérité au sujet du cours de kayak ainsi que les SMS de Colton comme excuses... pour oublier mes propres règles, pour ignorer ma conscience. Pour le revoir. Toutes ces choses que je veux sont plus fortes que mes règles et mes raisons. Assez fortes pour me ramener à sa boutique, où je peux voir les kayaks alignés et des silhouettes se déplacer derrière la fenêtre.

Mon estomac palpite et je m'arrête soudain. Je me retourne presque, mais à ce moment j'aperçois son profil. Il porte une pile de gilets de sauvetage. Quand il regarde la rue à travers la fenêtre, il s'arrête. Je sais qu'il m'a vue parce qu'il sourit en me regardant. Maintenant, je ne peux plus me retourner. Je chasse les papillons qui semblent s'être installés dans mon ventre et force mes pieds à avancer.

Colton franchit la porte en une seconde, secouant la tête comme s'il arrivait *et* n'arrivait pas à croire que je sois là.

— Tu es là, dit-il en ne pouvant empêcher son sourire de s'étendre jusqu'à ses yeux verts.

Il tend les bras sur le côté.

— Voilà, c'est un nouveau jour et...

Il s'arrête.

— *Tu es là.*

La brise soulève quelques mèches de cheveux autour de mon visage, me faisant frissonner. Colton fait un pas vers moi et lève une main comme s'il allait repousser ces mèches, mais il s'arrête juste à temps et passe plutôt une main dans ses cheveux châtain.

— C'est inattendu, affirme-t-il.

— J'espère que ça te va. Je...

Avant que je ne puisse finir, une belle fille blonde qui me semble vaguement familière sort de la boutique.

— Hé, Colt, peux-tu...

Elle s'arrête net en me voyant et nous regarde tour à tour, Colton et moi.

— Ah, salut. Je suis désolée. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un d'autre dehors. Est-ce que je peux t'aider ?

Son ton est amical, comme si j'étais une cliente.

Mon estomac se noue et je reste debout sans rien dire pendant un moment. C'est Shelby. La Shelby dont j'ai lu les billets et les pensées. Celle dont j'ai vu les joies et les peurs. Celle que j'ai l'impression de connaître, peut-être même mieux que Colton.

Ma conscience me rattrape, propulsée par toutes mes règles et raisons que j'ai brisées.

— J'allais partir, dis-je rapidement.

Rencontrer Colton était une chose, mais je ne m'étais pas attendue à franchir cette ligne.

— Attends... et le kayak ? demande Colton comme si c'était ce dont nous parlions.

Il me regarde pendant une fraction de seconde et quelque chose semble étinceler dans ses yeux.

— Je, euh... J'ai changé d'idée.

Ma bouche est sèche et je recule.

— Peut-être un autre jour ? Je ne voulais pas te déranger au travail.

— Attends, répète Colton. Tu ne... il n'y a aucun problème. J'ai fini de travailler il y a une demi-heure.

Shelby rit en l'entendant.

— Attends... toutes ces allées et venues, c'était du travail ?

Colton lui lance un regard noir avant de se concentrer de nouveau sur moi.

— Quinn, voici ma petite grande sœur, Shelby. Shelby, voici mon amie Quinn. Elle a fait du kayak pour la première fois hier et elle revient pour continuer. Je crois que nous allons peut-être retourner dans le coin des grottes.

Shelby hausse un sourcil en regardant Colton, puis elle sourit et tend une main.

— C'est toujours un plaisir de rencontrer une amie de Colton.

Il y a une certaine note dans sa voix. C'est le même ton que celui utilisé au début par les infirmières, et je le mérite. Shelby me sourit rapidement avant de se retourner vers Colton.

— C'est fantastique, mais tu es déjà occupé, Colt.

Je l'entends dans sa voix. Elle ne veut pas qu'il parte avec moi.

— Occupé ? dit Colton en riant. Je ne suis pas *occupé*. Je ne peux même pas...

Shelby lui lance un regard noir.

— Exactement.

— Allez, dit-il en faisant un pas vers elle.

Ses yeux la supplient et quelque chose dans sa voix me fait penser qu'il n'est pas seulement question de moi.

Shelby lève une main.

— Ne commence pas. Maman et papa me tueraient... tu le sais.

Son regard, sérieux, soutient celui de son frère.

Colton soupire, exaspéré, puis il semble se rappeler que je suis là et il sourit, mais cette fois son sourire est crispé, moins vrai.

— Papa n'est pas là, Shel. De plus, ce n'est pas une cliente, c'est une amie.

— Colton, je ne peux pas *parce qu'ils ne sont pas là*. Et il m'a confié la boutique. Si quelque chose arrive...

— Il ne va rien arriver. Nous n'allons pas prendre un kayak de la boutique. Je vais prendre celui de papa... il est à l'arrière.

Shelby soupire profondément et se mordille la lèvre inférieure, visiblement en plein débat intérieur.

— Ce n'est pas la question.

— Alors quoi ? demande Colton.

Je ne l'ai encore jamais entendu parler aussi intensément.

— Tout va bien aller. *Je* vais bien.

Il pose momentanément une main sur sa poitrine, un geste qu'une personne normale ne remarquerait peut-être pas, mais que je comprends immédiatement, tout comme Shelby.

— Colton...

Sa voix tremble, comme si elle était déchirée.

— Dis oui, insiste-t-il en lui offrant un sourire qui montre ses fossettes. S'il te plaît. Quinn veut faire du kayak, c'est une débutante et il ne serait pas prudent de la laisser partir seule. Papa serait furieux si nous

le faisons et qu'il *le* découvrait.

Shelby regarde Colton un moment de plus, et je peux voir sa réticence se transformer en résignation, ce qui me fait penser au billet qu'elle a écrit à propos de la première fois où Colton est retourné à l'eau, expliquant qu'il était fier et heureux de refaire ce qu'il aimait, même si toute sa famille était inquiète.

— D'accord, finit-elle par dire. Mais tu dois revenir dans quelques heures. J'ai une visite guidée de quatre personnes à quinze heures, et tu as vraiment un rendez-vous.

Elle soutient son regard un peu plus longtemps.

— N'oublie pas ton...

— Non, l'interrompt Colton.

— Et assure-toi d'emporter ton téléphone. Si quelque chose arrive...

Colton passe un bras autour de ses épaules et la serre contre lui.

— Tout va bien se passer, c'est promis. N'est-ce pas ?

Il me regarde, et je sens soudain une grande responsabilité. Je parle à sa sœur, celle qui a toujours été à ses côtés, qui l'a toujours soutenu, qui a pris soin de lui. Celle qui s'inquiète pour lui davantage comme une mère que comme une sœur.

Je jette un coup d'œil à Shelby, cherchant une sorte d'approbation, mais le sourire qu'elle m'offre ne semble pas me la donner.

— Oui, dis-je finalement.

Le mot paraît lourd, chargé de responsabilité et de la prise de conscience que je viens de m'enfoncer un peu plus.

Colton frappe dans ses mains.

— Bien. Je vais mettre la voiture derrière pour installer le kayak et je te rejoins devant dans une minute.

— D'accord.

J'opine.

— Je vais... Je vais aller chercher mon sac.

Je me retourne pour me rendre à ma voiture, ne voulant pas rester seule avec Shelby, mais elle m'arrête en posant doucement une main sur mon bras.

Elle baisse les yeux vers les points de suture sur ma lèvre.

— Tu es la fille que Colton a amenée à l'hôpital l'autre jour ?

Mon cœur bat très fort dans ma poitrine sous son regard direct.

— Oui.

— Sois prudente, dit-elle en me regardant dans les yeux. Il ne faut pas les mouiller.

Je sais qu'elle parle des points de suture, mais je ne peux m'empêcher d'entendre l'infirmière m'intimant d'être prudente. J'opine comme si ma mère me parlait.

— Je le serai, dis-je en reculant d'un pas. Ça m'a fait plaisir de te rencontrer.

— Moi aussi.

Shelby sourit, mais ne retourne pas dans la boutique.

Je fais demi-tour et traverse la rue, essayant de ne pas avoir l'air de fuir et imaginant Shelby me suivre des yeux. Une fois arrivée à ma voiture, je jette un petit coup d'œil en arrière, et elle me fait un signe de la main. J'ai compris. Très clairement. J'ouvre la portière et passe en revue notre conversation... son inquiétude, Colton insistant pour dire qu'il va bien, ce qu'il n'a pas le droit de faire... tout cela me rend nerveuse. Est-ce que quelque chose cloche ? Shelby n'a rien publié depuis longtemps, alors je ne sais pas s'il y a une raison médicale de s'inquiéter...

« Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je... »

J'entends le ronronnement d'un moteur derrière moi et je sais que c'est Colton à bord de son Transporter, le kayak attaché sur le toit. L'inquiétude de sa sœur et ma promesse d'être prudente semblent le suivre.

— Tu as été rapide, dis-je.

— Nous devons partir avant qu'elle ne change d'idée, affirme Colton en souriant. Monte.

Une fois de plus, malgré les voix dans ma tête me disant *non*, me rappelant qu'il y a trop de choses en jeu, que ce n'est pas juste pour Colton et que je ne sais pas ce que je fais, j'écoute la petite voix douce qui vient de plus loin, celle qui affirme que je sais peut-être ce que je fais.

« Personne, pas même les poètes, n'a déjà mesuré tout ce qu'un cœur peut contenir. »

— Zelda Fitzgerald

CHAPITRE 17

Nous sommes au bord de la falaise, les yeux baissés vers les vagues qui se fracassent sur les rochers avec une force que je sens dans ma poitrine.

— Euh. Je...

Je secoue la tête, choisissant cette fois d'écouter la raison et mon instinct de survie.

— En fin de compte, nous ne pourrons peut-être pas faire de kayak, dit Colton.

Nous regardons une autre vague frapper les rochers et tourbillonner autour d'eux. L'endroit semblait si paisible hier. Je ne peux qu'être d'accord avec Colton.

— J'ai une meilleure idée, dit-il. Viens.

Nous sautons dans son Transporter et je m'installe sur le vinyle fissuré du siège, m'habituant à la sensation sous mes jambes. Quand Colton se retourne pour regarder par-dessus son épaule en reculant, il pose un bras derrière l'appuie-tête, effleurant mon épaule au passage. Un léger frisson me parcourt, et il le voit quand nos regards se croisent. Il se détourne et retire son bras.

Je sens mes joues rougir et je ris.

— Quoi ? demande Colton.

— Rien.

Je secoue la tête et regarde à travers le pare-brise, par-dessus le tableau de bord, avant de tourner mon attention derrière nous, où une planche de surf est posée dans le fourgon, puis je baisse les yeux vers le plancher sablonneux sous mes pieds... tout pour ne pas regarder Colton, parce que j'ai peur de ce qu'il pourrait voir sur mon visage. Quand je baisse les yeux, quelque chose attire mon regard. C'est une boîte de pilules transparente comme celle que ma mère prépare chaque matin pour mon père, y plaçant ses médicaments et une foule de vitamines. Celle-ci contient deux rangées, et chaque petite case a au moins une pilule. Au lieu de lettres indiquant les jours de la semaine, les cases comportent des heures inscrites au feutre indélébile.

Je suis sur le point de poser la question quand Colton voit ce que je regarde. Il se penche et ramasse la boîte avant de la glisser dans sa portière en m'offrant un sourire crispé.

— Des vitamines, dit-il. Ma sœur raffole de ça. Elle m'oblige à les emporter partout.

Quelque chose dans son ton et dans la manière dont il regarde immédiatement la route me pousse à ne poser aucune question, mais de toute façon ce n'est pas nécessaire. Je sais que ce ne sont pas des vitamines.

Nous filons le long de la côte, les fenêtres ouvertes, nos cheveux nous fouettant le visage, la musique trop forte pour parler, et je me sens bien. Nous laissons le moment tendu derrière nous.

— Alors, où allons-nous ? dis-je par-dessus la musique.

L'autoroute tourne vers l'intérieur des terres, et nous empruntons la sortie. Colton baisse le volume de quelques décibels.

— Un autre de mes endroits préférés, répond-il. Mais nous avons besoin de quelques provisions.

Nous entrons dans l'aire de stationnement poussiéreuse de la grange fruitière de la famille Riley, un endroit où ma famille et moi avons l'habitude de venir chaque automne pour cueillir des pommes et prendre des photos devant les montagnes de citrouilles de toutes les teintes orangées imaginables. Je ne suis jamais venue ici en été et j'ai visiblement manqué quelque chose. L'aire de stationnement est remplie de familles sortant de véhicules ou y entrant, dépliant des poussettes, plaçant des paniers débordant de produits dans le coffre. Un tracteur remorquant un plateau passe lentement, rempli d'enfants et de leurs parents, certains tenant de grosses pastèques et d'autres mordant à pleines dents dans les quartiers fraîchement coupés.

Je suis Colton, qui se faufile entre les gens jusqu'à ce qu'il arrive dans l'ombre du kiosque de produits. Il passe distraitement un doigt sur l'arc-en-ciel de fruits.

— C'est le meilleur endroit pour acheter un pique-nique, affirme-t-il par-dessus son épaule en me lançant une pêche que je réussis à peine à attraper.

Puis, s'arrêtant devant un étalage contenant plusieurs niveaux de fruits et de légumes parfaits, il me demande :

— Qu'est-ce que tu aimes ?

Je les passe en revue et remarque un panier de framboises si rouges qu'elles semblent fausses. Colton les prend.

— Quoi d'autre ? Sandwich ? Croustilles ? Tout ?

— Oui, dis-je en riant. Pourquoi pas tout ?

Il est si heureux de tout ce qu'il voit que c'est contagieux.

Nous remplissons un panier de victuailles — quelques sandwiches, des croustilles, des sodas à l'allure rétro dans des bouteilles en verre, des fruits — que nous complétons en ajoutant des bâtonnets de miel que nous trouvons dans les boîtes placées à côté de la caisse. Nous en prenons deux de chaque saveur.

Dehors, trois adorables chèvres miniatures nous suivent, l'air affamé, poussant de petits cris loufoques. À côté de Colton, sous le soleil et l'air de la côte, je peux sentir la légèreté de la journée. La facilité. Comme si nous avions laissé le monde réel loin derrière nous. Nous trouvons un banc à l'ombre et y prenons place, côte à côte, puis nous partageons les framboises, piquant directement dans le panier et en jetant quelques-unes aux chèvres, qui sont maintenant assises devant nous, telles des mendiante. Colton me raconte une histoire, affirmant qu'il a été traumatisé par les mêmes chèvres quand il était enfant. Je ris et me penche contre lui et, pendant une seconde, je m'oublie et pose naturellement une main sur sa jambe.

Il s'arrête au beau milieu d'une phrase et baisse les yeux au moment où je retire ma main. Le silence s'installe. J'essaie de trouver quelque chose à dire. Colton regarde sa montre et se racle la gorge.

— Alors, j'ai un endroit à te montrer, mais nous devons partir bientôt si je veux revenir avant que ma sœur ne se mette à paniquer, dit-il en se levant. Tu devrais peut-être aller aux toilettes avant de partir... il n'y en a pas vraiment là où nous allons.

— D'accord.

Je me lève rapidement, remerciant le ciel d'avoir une excuse qui me donne un moment pour me ressaisir. Colton indique une pancarte arborant la silhouette d'une fermière, et je me dirige vers celle-ci.

— Je reviens tout de suite.

— Je serai ici, répond-il.

Je traverse l'aire de stationnement et jette un regard derrière moi. Il ne dure qu'une seconde, mais c'est assez pour voir Colton ouvrir sa portière, sortir la boîte de pilules, en faire tomber quelques-unes et les avaler avec un peu d'eau.

À ce moment, je compatis... Je suis désolée qu'il soit obligé de prendre ces médicaments (peu importe ce qu'ils sont) et qu'il pense devoir le cacher. Mais je cache également certaines choses. À ce moment, je comprends pourquoi il est si facile d'être avec lui et pourquoi, peut-être, il ressent la même chose : nous ne devons pas reconnaître ce que nous voulons cacher. Les choses qui nous définissent aux yeux de notre entourage. Nous pouvons nous réinventer, oubliant toute maladie ou tristesse. Nous devenons une nouvelle personne, pour l'autre et pour nous-mêmes.

Quand je reviens des toilettes, Colton termine une conversation téléphonique. Il me sourit.

— Prête ?

Quand je réponds par l'affirmative, nous montons dans le Transporter. Colton sort de la grange fruitière et tourne sur la route, mais il ne se dirige pas vers l'autoroute, suivant plutôt la route sinueuse entre les chênes et les ormes qui s'élèvent et se penchent jusqu'à se toucher au-dessus de nos têtes, formant une voûte verte. Nous suivons la courbe des collines et, quand je peux sentir l'océan dans l'air, nous prenons un virage serré sur une route qui monte incroyablement raide.

— Où allons-nous ? dis-je de nouveau.

— Tu vas voir. Nous y sommes presque.

Quand nous arrivons enfin au sommet de la colline, je vois que nous sommes sur un promontoire, loin au-dessus du niveau de la mer qui nous entoure de trois côtés. L'eau est d'un bleu profond et brille comme si le soleil s'était répandu avant d'éclater en milliers de morceaux sur la surface. Nous nous garons sur un petit carré de terre sur le côté de la route, et Colton baisse les yeux vers mes pieds et mes tongs.

— Tu peux marcher avec ces trucs ? Ce n'est pas loin.

— Oui.

— Tant mieux, dit-il en souriant. Parce que je crois que tu vas aimer cet endroit.

Je regarde autour de moi et je comprends soudain où nous nous trouvons.

— Est-ce que c'est Pirate's Cove ? La plage de nudistes ?

J'en ai déjà entendu parler ; j'ai entendu dire que c'est une plage fréquentée par de vieux hommes nus et grassouillets, qui jouent parfois au volley-ball et passent leur temps allongés pour se faire bronzer... intégralement.

— Est-ce que nous... Nous n'allons pas là, n'est-ce pas ?

Colton rit si fort qu'il crache l'eau qu'il vient de boire. Quand il finit par se ressaisir, il me sourit.

— Non, nous n'allons pas pique-niquer à Pirate's Cove... à moins, bien entendu, que tu ne le veuilles vraiment. L'endroit où nous allons offre une bien meilleure vue. Suis-moi.

Il attrape le sac qui contient notre pique-nique, le hisse sur son épaule et se dirige vers un petit chemin de terre que je n'ai pas vu quand nous sommes arrivés. Je suis toujours au même endroit quand Colton se retourne.

— Tu viens ?

Je le suis sur le sentier étroit qui serpente entre des arbustes si hauts que j'ai l'impression de me trouver dans un tunnel. Je peux seulement voir Colton devant moi. Nous ne parlons pas et je ne peux m'empêcher de me demander ce que nous allons voir, mais je ne pose aucune question. J'aime l'idée d'être dans le noir et je sais que l'endroit où Colton m'entraîne m'offrira un autre aperçu de qui il est. Après quelques minutes il ralentit et je l'imite, jusqu'à ce qu'il s'arrête.

— D'accord. Tu es prête ?

— Pour quoi ?

— Pour mon endroit préféré où déjeuner.

— Prête.

Il fait un pas de côté, et devant nous apparaît une grotte qui s'ouvre sur l'océan comme une fenêtre. Je peux voir le bleu profond de l'eau et l'étendue de l'horizon, et je comprends que c'est un des endroits dont Colton m'a parlé quand nous étions allongés sur la plage. Nous y sommes maintenant, comme il l'avait prédit.

— Viens, dit-il en me prenant la main. Fais attention au verre dans la cave. Les gens en laissent beaucoup.

Quand nous arrivons sous l'arche en roche, la température baisse considérablement, mais ce que je sens le plus est la chaleur émanant de la main de Colton quand nous nous frayons un chemin entre les restes de fêtes secrètes et de feux cachés lors de soirées estivales. Quand nous arrivons de l'autre côté, à l'endroit où le soleil et les sons de l'océan entrent, Colton me lâche la main.

— Qu'en penses-tu ? La vue n'est pas mal, n'est-ce pas ?

— Pas mal du tout, dis-je.

Le rebord de la falaise sur laquelle nous nous trouvons ressemble au bord du monde, avec un vide vertigineux sous nos pieds. Colton se baisse et s'assoit, les pieds dans le vide, comme sur une chaise ou un banc normal. Je me baisse lentement vers le sol et l'imite, même si mon cœur bat fortement. Colton nettoie un petit espace entre nous et déballe notre pique-nique. Nous sommes bientôt appuyés sur la roche d'un côté de la cave, une brise soufflant pendant que nous admirons la vue. Colton prend son sandwich, mais, au lieu d'en croquer une bouchée, il regarde l'eau comme s'il réfléchissait.

— Tu sais ce qui est vraiment étrange ? demande-t-il quand une vague se fracasse avant de se retirer.

— Quoi ?

— C'est étrange que je ne te connaisse pas du tout, pas vraiment.

Il fait une pause.

— Mais je connais beaucoup de choses *sur* toi.

Je suis heureuse qu'il ne me regarde pas, parce que je sais que je blêmis probablement. Si seulement il savait à quel point la situation est étrange. Tout ce que je connais sur lui sans vraiment le connaître. Le nombre de photos que j'ai vues, tous les moments de sa vie que je connais, qu'ils soient importants, heureux, effrayants ou tristes. Des moments qui m'ont émue aux larmes, qui m'ont donné envie de le connaître, qui ont motivé ma recherche.

Ensuite, je pense à ce cœur que je connais si bien et qui bat dans sa poitrine en ce moment même. Au fait que le connaître me donne l'impression de connaître Colton à un autre niveau. Au fait qu'une partie de moi se demande si le cœur de Trent qui se trouve dans sa poitrine est la raison pour laquelle il est si facile pour moi d'être avec Colton. Si c'est ce qui nous donne l'impression que, même si nous ne nous connaissons pas vraiment, nos cœurs se connaissent.

— Hum...

C'est tout ce que je réponds... tout ce que je *peux* répondre. Je prends une petite bouchée de mon sandwich pour ne pas devoir ajouter quoi que ce soit, même si je n'ai pas faim pour le moment. Quelque chose dans son ton m'effraie et ne me donne pas envie de le suivre dans cette conversation, mais je ne peux m'en empêcher.

— Qu'est-ce que... tu sais ? dis-je malgré la peur que j'éprouve en pensant à sa réponse.

— Eh bien, pour commencer, je sais que tu n'es pas la meilleure conductrice au monde, dit-il en souriant.

— Très drôle.

— Voyons, ajoute Colton comme s'il réfléchissait. Je sais que tu vis à la campagne avec une famille dont tu es proche.

J'opine.

— Je sais que tu as une fossette quand tu souris et que tu devrais sourire plus souvent parce que j'aime ça.

Cette remarque me fait sourire.

— Tu vois ? dit-il. Comme ça.

Je sens la chaleur monter dans ma poitrine et mon cou.

— Je sais que tu es courageuse quand vient le moment de faire des choses qui t'effraient. Comme le kayak hier ou t'asseoir ici aujourd'hui.

Colton me regarde dans les yeux.

— J'aime ça aussi.

Il étudie mon visage pendant un moment qui semble trop long avant de me regarder de nouveau dans les yeux et de continuer, plus doucement.

— Tu fais facilement confiance, mais les questions ont l'air de te faire peur, ce qui veut dire...

Il fait une pause, semblant choisir tous ses mots.

— Il y a des choses dont tu ne veux pas parler.

Je détourne les yeux, de peur que, s'il voit mon visage, il comprenne encore plus de choses... et découvre tout.

— Ça va, assure-t-il en interprétant mal ma réaction. Nous avons tous des choses comme ça en nous, des choses que nous aimerions mieux oublier.

Il s'arrête et inspire profondément avant de soupirer.

— Le problème est que, la plupart du temps, c'est impossible. Peu importe à quel point on aimerait que le contraire soit vrai.

À ce moment, j'entends deux choses dans sa voix : de la douleur et, sous celle-ci, de la culpabilité. Je connais bien ces sentiments. Ils sont faciles à reconnaître, et je crois comprendre pourquoi Colton n'a jamais répondu à ma lettre. Elle devait représenter tout ce qu'il ne voulait pas : un lien avec son passé et la reconnaissance de la mort d'un étranger, ainsi que la douleur de ceux portant le deuil à la suite de ce décès. La culpabilité a dû accompagner cette lettre.

À ce moment, je ressens de l'empathie parce que les choses que nous portons en nous et dont nous ne parlons pas sont les mêmes.

Une vague se fracasse sur les rochers sous nos pieds et de l'eau blanche les recouvre, les cachant momentanément sous de la mousse tourbillonnante. Je regarde Colton, et il lève une main vers mon visage avant de passer doucement le pouce sur ma joue qui est, maintenant que j'y pense, mouillée par mes larmes.

— Je suis désolé, affirme-t-il. Pour ce que tu as traversé.

— Ne le sois pas, dis-je.

Ma réponse est plus forte et plus émotionnelle que je ne le voudrais. Je veux lui enlever le poids de la culpabilité.

— Ne sois jamais désolé.

Je veux lui faire comprendre ce que je veux dire. Je le regarde et je lui dis quelque chose que m'a affirmé la mère de Trent, même si je ne l'ai pas crue sur le moment. En ce moment, ce que je veux le plus au monde est que Colton le croie.

— Tu ne peux pas être désolé pour ce que tu ne peux pas contrôler.

Il baisse les yeux vers ses genoux avant de me regarder de nouveau, m'étudiant comme s'il savait que quelque chose se cache en moi, quelque chose entre nous qui va plus loin que cette conversation. Il ne semble rien trouver, et je ne lui montre rien. Nous sommes assis sur le bord d'une falaise, le vide sous nos pieds, sans filet de protection.

— Alors ne soyons pas désolés, dit-il en nous entraînant loin du précipice. Restons dans le moment présent.

— Est-ce que c'est, genre, ton mantra ?

— Si on veut.

Il hausse les épaules. Il semble sur le point de parler mais, à ce moment, son téléphone sonne dans sa poche. Il y enfonce une main et l'éteint.

— Dois-tu répondre ?

— Non, c'est seulement ma sœur.

— Tu devrais peut-être décrocher. Elle paraissait un peu inquiète, tout à l'heure.

— Elle agit toujours comme ça avec moi, répond-il. Elle est protectrice.

Il secoue une main comme si ce n'était pas important, mais son regard se dirige immédiatement vers l'eau, évitant mes yeux.

— Je sais qu'elle veut bien faire, mais c'est un peu étouffant. J'ai parfois l'impression qu'elle me voit toujours comme un incapable.

Nous nous taisons pendant un moment et je pense à la photo le montrant lors de son entrée à l'hôpital : pâle mais souriant, contractant ses bras maigres, Shelby à côté de lui, dans la même pose. Je lui jette un coup d'œil de côté, voyant les mêmes cheveux sombres et yeux verts mis en valeur par son visage hâlé.

— Ce n'est pas ce que je vois, dis-je.

— Non ? demande-t-il en souriant.

— Non.

Il se penche vers moi.

— Alors que vois-tu ?

Quand je le regarde, je sais que ma respiration est haletante, tout comme la sienne. Toutes les photos dans mon esprit... celles le montrant avant, celles de Trent... elles disparaissent et je suis ici, maintenant, avec Colton.

— Je vois...

Je m'arrête et me penche un peu en arrière, créant un plus grand espace entre nous.

— Je vois quelqu'un de fort. Qui en sait déjà beaucoup sur la vie. Quelqu'un qui est capable de prendre une journée et d'en faire la meilleure journée possible.

Je m'arrête, baissant momentanément les yeux vers l'eau avant de regarder Colton.

— Quelqu'un qui m'apprend à faire la même chose, dis-je en souriant. J'aime ça.

Cette affirmation le fait sourire.

— Alors nous pourrions peut-être continuer, dis-je en me surprenant moi-même. Faire en sorte que chaque jour soit mieux que le précédent et rester dans le moment présent, tout ça.

— Demain ?

— Ou le lendemain.

— Les deux.

Son téléphone sonne de nouveau.

— Merde, dit-il. Nous devons partir.

Une autre vague se brise sur les rochers, envoyant de la brume salée dans les airs, autour de nous, brouillant notre passé et tout ce à quoi nous refusons de penser. Nous restons dans le moment présent,

imaginant les possibilités qu'il renferme, puis nous ramassons toutes nos affaires pour retrouver nos mondes séparés.

« Vous devrez prendre des médicaments antirejet pendant toute la durée de votre greffon [cardiaque]. Il est primordial que vous n'arrêtiez jamais de prendre ces médicaments antirejet et que vous ne changiez pas les doses, sauf avis contraire de votre médecin ou de votre infirmière. L'arrêt de la médication pourrait permettre un jour à votre organisme de rejeter l'organe. »

— Guide de soins des patients de l'Université de Chicago, « La vie après votre greffe »

CHAPITRE 18

La voiture de Ryan est la seule dans l'entrée quand je rentre à la maison. Quand je monte les marches, je peux la voir, couchée sur une des chaises longues à côté de la piscine, un magazine de cuisine de notre mère sur le visage. Je m'approche, ne sachant pas si elle est réveillée, et elle soulève un coin du magazine quand elle m'entend.

— Hé, comment s'est passé le cours de kayak ?

C'est une question normale, mais je peux entendre le sourire dans sa voix, comme si elle blaguait. Comme si elle me mettait à l'épreuve.

Je m'assois sur la chaise longue à côté de la sienne.

— Les vagues étaient trop grosses pour aller sur l'eau aujourd'hui.

— Alors qu'as-tu fait ?

— Je suis revenue.

Ryan retire le magazine de son visage avant de tendre les bras derrière elle pour attacher son haut, puis elle s'assoit.

— D'accord, mais tu es partie toute la journée. Qu'as-tu fait *avant* de revenir ?

— Nous... je...

Je me reprends trop tard.

— Ha ! Je le savais.

Elle hausse un sourcil et sourit.

— Alors, qui est-ce ?

— Et si j'étais avec une de mes amies ?

Ryan baisse ses lunettes fumées et me regarde de manière insistante.

— Quand as-tu vu une de tes amies pour la dernière fois ?

Je hausse les épaules. Je ne m'en rappelle pas.

— Bon. Qui est le gars ?

— Comment sais-tu qu'il y en a un ?

— J'ai deviné, dit-elle. Et je sais quand tu ne me dis pas tout. Alors parle. Qui est-ce ?

Je ne réponds pas immédiatement. Je veux lui parler de Colton et de la journée. Je veux lui dire ce que j'ai ressenti, assise au sommet de la falaise à ses côtés. Je veux lui dire que je suis à la fois inquiète et attirée. Je veux que Ryan me donne son avis, comme elle l'a fait la première fois où je lui ai parlé d'embrasser Trent, et après notre première dispute, et quand je lui ai demandé si je devais dire « je t'aime » en premier, ou si j'étais prête à coucher avec lui. Ryan a toujours su me répondre.

Je veux savoir ce qu'elle penserait si elle savait la vérité, mais je suis aussi terrifiée.

— C'est... dis-je.

Je cherche les bons mots.

— C'est l'instructeur de kayak qui m'a donné un cours l'autre jour. Nous avons simplement déjeuné aujourd'hui... étant donné que nous ne pouvions pas faire de kayak.

Des demi-vérités, des omissions.

— Eeeeet...

Ryan se penche vers moi, impatiente.

— Et puis je suis revenue.

Le dernier numéro de *Eating Well*¹ vole vers moi, et je dois me pencher pour l'éviter.

— Ah, franchement. Dis-moi *quelque chose*.

— Je viens de le faire.

Elle me lance un regard noir.

— Il s'appelle Colton.

Ryan fait un signe, l'air de dire « allez ! », et je meurs d'envie de tout lui raconter.

Je me contente de hausser les épaules.

— Je ne sais pas, il est... il est vraiment gentil et nous avons simplement passé du temps ensemble.

— C'est super, répond ma sœur en tendant une main vers ma jambe avant de la tapoter. Je suis sincère.

C'est bien d'aller de l'avant.

Aller de l'avant semble plus encourageant que passer à autre chose, mais je me sens quand même coupable, ce qui doit se lire dans mon visage parce que Ryan change de sujet.

— De toute façon, c'est plus que je ne peux dire pour moi-même en ce moment.

Elle indique les magazines et les papiers de friandises autour d'elle.

— Aurait-il un sympathique grand frère ?

— Seulement une sœur, dis-je avant de pouvoir m'arrêter.

Je pose rapidement une question pour éviter que ma sœur ne le fasse :

— Est-ce que tu vas bien ? Tu sembles...

Ryan hausse les épaules.

— M'ennuyer ? C'est le cas. J'étais censée me trouver à l'autre bout du monde en ce moment, mais je suis ici. À la maison. Allongée à côté de la piscine, lisant les magazines de maman et tenant compagnie à grand-mère et à ses femmes de la Red Hat Society. Je les aime bien, mais en ce moment leurs vies sont plus excitantes que la mienne, ce qui est... triste.

— Et ton truc de tableau de visualisation, et ton portfolio ? Et notre course de ce matin ? Je croyais que tu étais prête à prendre un nouveau départ et à conquérir le monde.

Ryan lève les yeux au ciel.

— Je sais. Ça s'appelle faire semblant jusqu'à ce qu'on réussisse, dit-elle avant de pincer légèrement les lèvres. Je n'ai visiblement pas encore réussi.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'Ethan m'a quittée au beau milieu de l'aéroport et qu'il s'est ensuite envolé seul vers l'Europe, alors que je suis...

Elle se secoue la tête, et je sais qu'elle revoit ce qui s'est passé, et je suis sûre qu'elle est sur le point de se remettre en colère, mais ma sœur baisse les yeux vers le sol et ses épaules s'affaissent.

— Je suis si triste.

J'ai l'impression que ce sentiment apparaît dans son visage maintenant qu'elle l'a avoué, et je ne peux croire que je ne l'avais pas remarqué avant.

— Je l'aimais tellement.

Elle baisse les yeux.

— Je *l'aime* tellement, corrige-t-elle avant de secouer la tête. Et je *déteste* ça parce qu'il m'a arraché le cœur avant de le piétiner. Je ne devrais plus l'aimer. Et maintenant... c'est comme si j'étais paralysée. Comme si mon monde était en train de s'écrouler sous mes yeux, tu sais ?

J'opine. Je le sais, mieux que quiconque.

— Ah, Seigneur, je suis désolée. C'était stupide à dire.

— Non, pas du tout, dis-je. Ce n'est pas comme si... comme si ça venait d'arriver. Inutile de continuer à être si prudente avec moi. En fait, j'aime bien l'approche « faisons semblant jusqu'à ce qu'on réussisse ». La course m'a fait mal, mais ça m'a fait du bien de prendre l'air de nouveau.

— En effet, répond Ryan, même si elle semble toujours un peu perdue.

— Alors nous devrions peut-être continuer de faire semblant ensemble pendant un certain temps ? Continuer de courir ?

Ryan réfléchit pendant un moment, puis l'étincelle renaît dans ses yeux.

— Oui, j'aime ça. Mais nous devons commencer par sortir d'ici. Et nous acheter du chocolat. Et peut-être de nouveaux vêtements de course, si nous voulons bien faire semblant. Ton vieux short miteux ne peut duper personne.

Je lui lance le magazine.

— C'est mon short préféré. Je l'ai depuis une éternité.

— Eh bien, si tu veux aller de l'avant, il est temps que tu trouves un nouveau short préféré.

Ryan prend le volant et nous allons en ville. Elle conduit toujours de façon à la fois amusante et terrifiante. La musique qui joue à tue-tête et ma sœur à côté de moi, j'ai l'impression d'être revenue en arrière. C'est un sentiment familier... mais amélioré, comme si nous nous étions rapprochées, que nous étions dans la même situation. Nous allons chez Target, le seul grand magasin de la ville, comme nous en avons l'habitude avant le départ de Ryan pour l'université. Nous allons boire un café chez Starbucks avant de sillonner les allées à la recherche de ce dont nous avons besoin et de choses inutiles. Quand je rentre à la maison, j'ai une toute nouvelle garde-robe pour la course, gracieuseté de Ryan et de l'argent qui lui reste de son voyage planifié.

Une fois dans ma chambre, je sors tout des sacs et étends mes achats sur mon lit, me sentant motivée par mon nouvel équipement, comme l'avait prédit Ryan. Pour la quinzième fois, je regarde mon téléphone, mais je n'ai reçu aucun message de la part de Colton. Il n'est pas encore l'heure de dîner et

j'ai un peu de temps libre, alors je me dirige vers mon bureau, ouvre mon ordinateur portable et me rends sur le blogue de Shelby, espérant trouver un nouveau billet, une nouvelle photo de Colton, une citation ou une histoire à son sujet, mais je vois seulement le billet publié au moment de son bilan de santé d'un an.

À tous nos amis et à notre famille : merci de votre soutien. La dernière année a été longue, mais le bilan de santé de Colton s'est très bien passé et il s'adapte enfin à tous ses médicaments...

Je revois la boîte de pilules et Colton avalant les pilules alors qu'il pensait que je ne le regardais pas. Je reste assise un moment avant de cliquer sur la boîte de recherche et d'écrire « médicaments après une greffe de cœur ».

Des millions de résultats apparaissent en quelques secondes, dont de nombreux journaux médicaux et articles que je ne crois pas pouvoir comprendre ; mais un peu plus bas sur la page de résultats, mon regard est attiré par une citation venant d'un forum sur les greffes.

« Vous avez troqué la mort contre une vie passée à prendre des médicaments... »

Je clique sur le lien menant à la citation, qui provient d'un patient greffé âgé de quarante-deux ans. Il continue :

Ne vous méprenez pas, je referais cet échange sans la moindre hésitation. À mon âge, c'est quelque chose que je peux gérer. Il y a des limites. Des limites médicales, mais aussi physiques. Des risques que les gens prennent quand ils sont jeunes et qu'ils n'ont aucun problème médical. Même si on le veut, c'est quelque chose qu'on ne peut pas oublier. On ne peut pas se le permettre. Peu importe qu'on soit fatigué ou qu'on ne veuille pas prendre les médicaments parce qu'on déteste leurs effets sur nous. Peu importent les effets secondaires. Les médicaments font maintenant partie de notre vie, tout comme les bilans de santé, les biopsies, la gestion du poids, de la pression artérielle, de la fréquence cardiaque. C'est un cadeau, ainsi qu'une énorme responsabilité. Et si on ne peut pas trouver un moyen d'accepter cela, alors on met notre vie et notre greffe en danger. Il faut faire attention à soi et être conscient de ses limites.

Je pense à Colton. Au fait qu'il semble en pleine santé. Fort. Mais il a peut-être des limites que je ne peux voir ou que je ne connais pas. Cela me donne envie de faire attention à lui... comme me l'a demandé l'infirmière, comme me l'a dit Shelby sans prononcer ces mots précis. Je me sens responsable de son cœur, de plus d'une façon.

« Les rythmes qui comptent – les rythmes de la vie, les rythmes de l'esprit – sont ceux qui forment la vie. Le mouvement en gestation de la conception à la naissance ; la diastole et systole du cœur ; les inspirations successives ; le flux et reflux des marées en réponse à la lune et au soleil ; le passage des saisons d'un équinoxe ou solstice à un autre... Ce sont toutes ces choses qui définissent le temps, pas les secondes qui s'écoulent sur les horloges et les montres, pas les jours, mois et années du calendrier [...]. Nous y habitons jusqu'à la fin de notre existence. »

— Allen Lacy, *Le jardin accueillant : jardiner pour les sens et l'esprit*

CHAPITRE 19

Après cette première course matinale, Ryan et moi choisissons tour à tour l'itinéraire. Ils sont très occupés au bureau, trop pour que notre mère s'en occupe seule, alors notre père a repris sa routine habituelle, et nous sommes seules. Nous courons le long de rues bordées de vignobles vallonnés, sur des chemins à une voie menant à des ravins et à des petits ruisseaux cachés derrière des fougères et du sumac grimpant. Nous parlons parfois, mais souvent nous sommes seules avec le soleil, le rythme de nos pas, notre souffle, notre rythme cardiaque, et la sensation de brûlure dans mes muscles et poumons qui se rappellent comment vivre.

Après nos courses, Ryan va peindre chez notre grand-mère et travailler sur son portfolio, et je conduis jusqu'à la côte. Entre la route serpentine et les virages entre les arbres, je deviens celle que Colton connaît.

Nous commençons à nous retrouver tous les jours sur la falaise où nous sommes allés faire du kayak la première fois, et je me demande si c'est pour éviter Shelby. Si je suis le secret de Colton et qu'il est le mien... J'essaie de ne pas y penser, ce qui est facile lorsque nous sommes ensemble. Il me montre les lieux qu'il connaît, les anses cachées et les routes côtières, des endroits remplis de souvenirs de son enfance. C'est ainsi que je commence à le connaître. Je n'ai pas besoin de poser de questions, car Colton me montre son passé de cette façon... le passé qu'il veut que je connaisse, excluant les lits d'hôpitaux, les tubes d'oxygène et les bouteilles en plastique remplies de pilules.

Je commence à reconnaître le rythme de nos journées... la façon dont il semble y avoir des moments où nous pouvons aller sur l'eau, ou sous le soleil. J'essaie de faire attention, j'essaie de voir toutes les limites que Colton peut avoir. La seule limite que nous paraissions avoir est le moment où il doit prendre ses médicaments. J'essaie toujours de l'anticiper, me concentrant sur la moindre distraction aux environs : des fleurs sauvages qui poussent le long d'un sentier, une rangée de pélicans planant près de la surface de l'océan, la recherche de coquillages dans le sable. J'essaie de lui donner quelques moments seul pour faire ce qu'il ne veut pas me montrer.

J'apprends tout ce qu'il veut me faire découvrir dans les détails qu'il me montre et dans ses paroles. Je découvre qu'il admire son père, mais qu'il est très proche de son grand-père, qui lui a transmis son amour de l'océan et de toutes les légendes de marins. Colton connaît presque toutes les constellations et les histoires se cachant derrière elles. Il pense vraiment que chaque jour peut être meilleur que le précédent.

Je crois qu'il apprend aussi des choses sur moi. Je lui donne des informations sans qu'il me questionne. Je lui parle des courses matinales avec Ryan, de ma grand-mère, de ses dames de la Red Hat Society. Je lui avoue que je ne sais pas ce qui m'attend. Que j'aime ce que nous faisons présentement. Que je veux continuer à le faire.

Il y a une sorte de courant entre nous, un courant qui augmente lors de nos moments silencieux, mais aussi quand nous éclatons de rire. Je le vois quand nos regards se croisent et que Colton sourit, je le sens dans la manière dont il prononce mon nom. Je le sens aussi quand nos mains, nos épaules ou nos jambes s'effleurent. Je crois que Colton le sent aussi, mais quelque chose semble le retenir. Je ne sais pas si c'est pour moi ou pour lui, mais nous dansons l'un autour de l'autre, malgré les aimants qui nous attirent, ces aimants puissants qui nous rapprochent un peu plus chaque jour.

Un jour, après avoir fait du kayak et avoir déjeuné, je lui avoue que je veux apprendre à surfer ; alors nous entamons l'après-midi en apprenant les bases. Colton me pousse dans chaque vague, criant pour que je me lève, m'encourageant chaque fois que je réussis, même quand je retombe aussitôt. Nous le faisons encore et encore, jusqu'à ce que je comprenne. Je pagaie avec les bras vers une vague, aussi fort que possible, et je sens une petite poussée de la part de Colton, juste assez pour me permettre d'atteindre la vague en question. Cette fois, lorsqu'il me crie de me lever, je le fais, puis je trouve mon équilibre et surfe sur la vague jusqu'au rivage. C'est le sentiment le plus enivrant du monde, et j'aimerais ne jamais devoir arrêter et sortir de l'eau ; alors nous restons jusqu'au soir, nageant et surfant jusqu'à ce que mes bras tremblent et que je puisse à peine les lever.

Plus tard, nous nous assoyons un peu après l'endroit où les vagues se brisent, nos planches flottant côte à côte sur la surface réfléchissante de l'eau. Le vent de l'après-midi est tombé, et les gens ont commencé à quitter la plage, à l'exception de ceux qui restent pour admirer le coucher du soleil. Celui-ci est bas au-dessus de l'eau. Je peux sentir les yeux de Colton fixés sur moi et je me tourne vers lui.

— Quoi ? dis-je, gênée.

Il sourit et tourne son pied dans l'eau.

— Rien, je...

Il devient plus sérieux.

— Sais-tu combien de jours j'ai passés à espérer pouvoir faire une telle chose ? C'est...

Il dit quelque chose d'autre, mais je ne l'entends pas parce qu'une phrase flotte dans mon esprit : *combien de jours, combien de jours...*

Je me sens soudain à la dérive. J'ignore combien de jours se sont écoulés depuis la mort de Trent. Je ne sais pas quand j'ai cessé de compter. Je ne sais pas quand j'ai laissé partir ce qui me retenait dans le deuil, qui me rappelait ma perte quotidiennement. Comme une pénitence pour ne pas l'avoir accompagné ce matin-là, ne pas avoir été avec lui sur cette route, ne pas l'avoir sauvé ou lui avoir dit au revoir. Et maintenant, je ne sais même plus le nombre de jours qui se sont écoulés.

J'ai perdu le fil. Je l'ai encore laissé tomber.

— Pouvons-nous rentrer ? dis-je soudain. S'il te plaît ?

Mon cœur se serre. Je ressens la présence de l'étau familial et je ne peux plus respirer.

— Tu ne veux pas attendre et découvrir si nous pouvons le voir ? demande Colton.

— Voir quoi ?

J'ai perdu le fil de la conversation. Je ne peux pas inspirer assez d'air... Mes poumons sont en train d'oublier comment respirer.

— Le rayon vert, dit Colton en indiquant le soleil qui a à moitié disparu sous l'eau et qui baisse rapidement.

— Le quoi ?

— Le rayon vert. Regarde. À la dernière seconde, quand le soleil se glisse sous l'eau, si toutes les circonstances sont réunies, on peut le voir. Apparemment.

Il sourit.

— Mon grand-père nous faisait regarder et, chaque fois, il nous répétait la même phrase, affirmant que si on voit le rayon vert, on peut voir ce qui se trouve dans le cœur des gens.

Colton passe un doigt sur la surface de l'eau en riant.

— Il jurait qu'il l'avait déjà vu et qu'il pouvait donc savoir ce que les gens pensaient.

Voir dans le cœur des gens.

Mon cœur bat fort, rempli d'une multitude de vérités, de mensonges et d'omissions. De tout ce que je ne veux pas que Colton voie. Tout ce que je me cache à moi-même. Je ne sais même plus ce qui se trouve dans mon cœur.

— Regarde, fait Colton en indiquant l'horizon. C'est très rapide.

Nous nous retournons tous les deux vers le soleil, une boule orange vif qui plonge dans l'eau, lui donnant une teinte dorée. Le soleil semble accélérer, disparaissant de plus en plus vite. Je panique. Je veux détourner les yeux. Je veux que Colton détourne les yeux. Je sais que c'est seulement une histoire, mais je retiens mon souffle quand le soleil descend et, au dernier moment, je regarde Colton. Il reste immobile, les yeux fixés sur l'horizon.

Le soleil disparaît.

Il soupire.

— Pas de rayon vert ce soir.

Je le regarde brièvement avant de tourner les yeux vers le ciel vide où le soleil a failli dévoiler mes secrets, et je dois me retenir pour ne pas pleurer.

Dans ma chambre, derrière ma porte fermée, je ne peux me retenir plus longtemps. Mes mains tremblent quand je décroche le calendrier du mur et m'assois par terre. Comment ai-je pu oublier ? Quel matin me suis-je réveillée sans penser au nombre ? Quelle nuit me suis-je couchée sans penser à Trent avant de m'endormir ?

Je tourne les pages pour remonter le temps, jusqu'au jour 365, une date que je ne pourrais jamais oublier. Je pose un doigt sur la petite case suivante, mais un sanglot me parcourt, ouvrant la porte aux larmes que j'ai pu refouler sur le chemin du retour. La culpabilité me pèse sur l'estomac.

« Comment ai-je pu oublier ? »

Je m'essuie les yeux et essaie de me concentrer sur la grille de cases représentant les jours sans Trent, les jours que j'ai comptés parce que c'était une manière de m'accrocher à lui, de toujours savoir le temps écoulé, et maintenant je dois savoir de nouveau...

— Que fais-tu ? demande Ryan.

Je ne l'ai pas entendue entrer mais, dès qu'elle me voit, elle s'agenouille devant moi.

— Qu'est-ce qui cloche ?

Je laisse tomber le calendrier, pose la tête dans mes mains et sanglote.

— Quinn, hé, qu'est-ce qui se passe ?

Son ton est compatissant, ce qui empire la situation.

Je lève la tête pour la regarder.

— Je ne...

Une nouvelle vague de larmes déferle.

— Je ne sais pas depuis combien de jours il est mort, j'ai perdu le fil et maintenant je ne m'en souviens plus, et j'ai besoin de...

J'inspire de façon haletante avant qu'un autre sanglot ne me secoue et je plonge de nouveau la tête dans mes mains.

Ryan passe les bras autour de moi, et je sens son menton sur ma tête.

— Chut... tout va bien. Tout va bien, répète-t-elle.

Je veux la croire, mais elle ne peut pas imaginer.

— Tu n'as pas besoin de compter, ajoute-t-elle doucement.

Je pleure contre la poitrine de ma sœur. C'est la seule réponse dont je suis capable.

— Tu ne dois pas le faire, dit-elle en s'éloignant légèrement pour me regarder. Ça ne rend pas ce qui s'est passé moins important, et ça ne veut pas dire qu'il te manque moins qu'avant.

Je serre les lèvres et secoue la tête. Il y a tant de choses qu'elle ignore.

— Je te le promets, assure Ryan plus fermement. Ça va arriver et ça doit arriver de cette manière. Tu as le *droit* d'être moins triste et tu as le *droit* d'être de nouveau heureuse.

Elle fait une pause.

— Tu as le droit de recommencer à vivre... ce n'est pas trahir Trent. Il voudrait que tu le fasses.

Une nouvelle vague de larmes déferle quand j'entends son nom.

— De quoi est-il question ? demande ma sœur. Est-ce le fait d'oublier le nombre de jours, ou est-il question de Colton ? Parce que vous avez passé tous les jours des deux dernières semaines ensemble, et tu sais quoi ? Tu as été heureuse. Tu ne dois pas te sentir coupable pour ça.

— Mais c'est...

— C'est une *bonne* chose, affirme Ryan.

Je veux la croire... une partie de moi la croit. Une partie de moi sait qu'elle a raison, parce que je ne peux renier ce que je ressens en présence de Colton. Mais je ne peux pas non plus renier la culpabilité tapie sous la surface quand je suis avec lui. J'ai l'impression de trahir Trent en me sentant ainsi. Et je sais

que tout cacher à Colton est une trahison encore plus importante. Je regarde le calendrier devant moi, chaque case blanche représentant un jour tout aussi vide avant de rencontrer Colton.

— Hé, dit Ryan en me serrant l'épaule. Tu vas vivre des jours et des moments comme celui-ci, quand tout te revient, et c'est normal. Mais tu vas aussi connaître des journées, de nombreuses journées, où tu te sentiras bien, et c'est tout aussi normal.

Je sais qu'elle essaie de me regarder dans les yeux, mais je continue de fixer le calendrier posé sur mes jambes.

— Vous vous aimiez profondément, mais tu as encore toute une vie à vivre. Tu dois savoir que Trent voudrait que tu connaisses de nouveau un tel amour.

J'opine comme si elle avait raison et essuie les larmes sur mes joues avant de la regarder dans les yeux.

— Je le sais, dis-je, mais pas parce que je la crois.

Je le dis parce que j'ai besoin d'être seule. Parce que si Trent pouvait me voir, je ne sais pas s'il voudrait que je fasse ça.

« Votre vision ne deviendra claire que lorsque vous regarderez dans votre cœur [...]. La personne qui regarde en elle s'éveille. »

— Carl Jung

CHAPITRE 20

Je suis déjà réveillée quand mon téléphone vibre sur la table de nuit. Je sais que c'est Colton qui appelle pour me dire bonjour et planifier la journée, mais j'hésite au lieu de tendre le bras vers le téléphone. Je n'ai rien expliqué après avoir demandé de partir aussi brusquement hier, et il ne m'a rien demandé, mais je sais que je ne peux pas continuer ainsi très longtemps... Je ne peux pas continuer à avoir ces petites crises et espérer qu'il les ignore. Il va finir par demander une explication, et je ne sais pas ce que je ferai à ce moment. Le téléphone cesse de vibrer et sonne un moment plus tard pour indiquer la présence d'un message vocal.

— Quinn ?

Quelqu'un frappe à ma porte.

— Tu es réveillée ?

C'est la voix de mon père.

— Je suis debout, dis-je assez fort pour qu'il m'entende. Entre.

Je m'assois et mon père ouvre la porte, mais il n'entre pas. Il reste debout, dans ses vêtements de course, ce qui est étonnant. C'est un jour de semaine.

— Bonjour, chérie. Il est l'heure de courir.

— Où est Ryan ? dis-je.

Après l'épisode d'hier soir avec mon calendrier, j'ai un peu peur de la voir.

— Elle est allée peindre, répond mon père.

Je me sens soulagée.

— Elle n'a plus que quelques jours avant la date limite pour soumettre son portfolio. Elle semble sérieuse. Elle a pris toutes ses affaires et a annoncé qu'elle ne serait pas de retour avant ce soir.

Mon père hausse les épaules.

— De toute façon, elle m'a donné des ordres précis pour la remplacer en tant que partenaire de course.

— Et ton travail ?

— J'ai pris congé... C'est un des avantages de travailler à son compte.

Il tape dans ses mains.

— Allons-y.

J'opine, mais je ne bouge pas. Le calendrier est toujours par terre à côté de mon lit, et j'ignore toujours le nombre de jours qui se sont écoulés. Hier soir, après le départ de Ryan, je me suis effondrée sur mon lit, incapable de faire quoi que ce soit, encore moins de compter les jours.

— Ne bondis surtout pas hors du lit, dit mon père, l'air un peu déconfit.

Je me sens immédiatement coupable.

— Je suis désolée, je...

Je me sens encore exténuée après hier soir. À la fois lourde et vide.

— Je n'ai pas vraiment envie de courir aujourd'hui.

Mon père entre et s'assoit au bout du lit.

— Et si on courait chercher un *petit déjeuner* ? C'est l'occasion. Viens. Tu n'as pas souvent été ici, ces derniers temps. Je veux être mis à jour. En mangeant du bacon. Et des œufs. Et aussi du pain brioché et de la sauce.

— Tu n'as pas le droit.

— De la sauce légère. Du bacon à la dinde.

Il saisit mon pied à travers les couvertures.

— Viens. Fais plaisir à ton vieux père en lui tenant compagnie.

Je souris et cède. J'ai un peu faim. Et ça fait longtemps.

Nous nous assoyons sur la banquette que nous occupions toujours lorsque nous venions ici. Déjeuner avec mon père au resto Chez Lucille était un truc, comme la course, qui faisait partie de notre routine avant de devenir une occasion spéciale quand la compagnie a commencé à bien aller, puis de disparaître. Je ne me rappelle pas la dernière fois où nous sommes venus ici, mais rien n'a changé dans le petit café-restaurant rural. Mon père se penche au-dessus de son café, versé dans une tasse ébréchée, puis il ferme les yeux et inspire l'arôme comme si c'était l'odeur la plus agréable au monde.

— Quoi de neuf chez toi ? demande-t-il.

Il prend une gorgée. La savoure.

— Tu es devenue une véritable adepte de la plage, dernièrement.

J'opine.

— Je m'amuse bien, là-bas.

— Et Ryan dit que tu es redevenue rapide. Elle affirme que tu lui donnes du fil à retordre.

Il prend une autre gorgée de café.

— Ah oui ?

Cette idée me fait sourire, parce que Ryan aimerait mieux repousser ses limites jusqu'à l'évanouissement plutôt que d'admettre une telle chose devant moi.

— C'est drôle parce qu'elle me dit seulement que je pourrais faire mieux.

Mon père rit.

— Ça lui ressemble bien. Tu peux probablement t'améliorer. Ta sœur dit ce qu'elle pense. Elle l'a toujours fait.

Il s'arrête et pose son café pour regarder le menu.

Je pense à tout ce que Ryan m'a dit hier soir, au sujet des jours qu'il ne faut pas compter, du sentiment de culpabilité en passant du temps avec Colton. J'aimerais tellement la croire, mais c'est difficile quand je sais qu'elle n'a pas toutes les informations.

Mon père ferme le menu et pose ses mains croisées sur celui-ci. Je comprends alors que ce n'est pas un simple petit déjeuner. Je me crispe, attendant de voir ce qui se trame et espérant que Ryan ne lui a pas

parlé de Colton, d'hier soir ou de quoi que ce soit d'autre.

— J'ai réfléchi, annonce mon père en essayant maladroitement de sembler détendu. Tu devrais peut-être t'inscrire à quelques cours à l'université locale... pour pouvoir intégrer l'équipe de cross. L'entraîneur adorerait t'avoir dans son équipe. Il a dit qu'il serait heureux de t'accueillir comme athlète invitée.

— *Quoi ?*

La surprise cache mon soulagement.

— Tu as vérifié ?

— Ryan l'a fait.

— Holà, est-ce que je suis son projet spécial de l'été ?

— Non, répond mon père. Elle veut seulement que tu sois heureuse. Et courir semble te rendre heureuse.

Il s'arrête.

— Tu sais, avec la plage, et la personne qui s'y trouve. Peut-être le garçon non ordinaire ?

Je baisse les yeux vers le menu, de nouveau nerveuse.

— Ryan t'en a parlé aussi ?

— Ce n'est pas nécessaire, ta mère et moi pouvons le voir. Et c'est bien, Quinn, c'est...

— Ah mon Dieu.

Je vois un profil familier se lever deux banquettes derrière mon père.

— Chérie, c'est vraiment bien...

Je secoue la tête et pointe du doigt derrière lui, parce que je ne peux rien dire.

Il se retourne et la voit aussi, mais il n'est pas paralysé comme je le suis en ce moment. Il pose sa serviette sur la table, se lève et va saluer la mère de Trent. Ils s'étreignent, et je ne peux pas entendre ce qu'ils disent, mais je vois mon père me pointer du doigt avant qu'ils ne viennent vers moi. Je me lève, me sentant soudain extrêmement coupable de ne pas avoir été voir la mère de Trent récemment.

— Quinn, chérie, dit-elle en ouvrant les bras. Ça fait vraiment plaisir de te voir !

— Vous aussi, dis-je.

C'est la vérité, malgré le choc initial.

Elle me serre si longtemps et si fort que c'est un peu gênant. Elle finit par s'éloigner en me tenant les épaules.

— Regarde-toi ! Tu es superbe !

— Merci, dis-je. Vous aussi.

C'est la vérité. Les cernes qui semblaient permanents ont disparu sous ses yeux, et ses cheveux sont de nouveau colorés, et elle s'est même maquillée. Elle ressemble presque à la personne qu'elle était lorsqu'elle nous taquinait en nous voyant nous embrasser, celle qui s'occupait de ma vitesse de course autant que de celle de Trent. Elle ressemble à celle qu'elle était avant. Presque.

— Merci, répond-elle. J’essaie de sortir un peu plus, ces derniers temps. Je fais du bénévolat ici et là... je m’occupe. Tu sais, dit-elle d’une voix légèrement triste.

Mon père travaille pour que la conversation reste légère.

— Quinn aussi est occupée, affirme-t-il. Elle a recommencé à courir, elle a commencé à faire du kayak...

Il me laisse l’occasion d’entrer dans la conversation. Je ne le fais pas. « S’occuper » semble être une autre façon de dire « passer à autre chose », ce qui me paraît insensible à admettre devant la mère de Trent, même si c’est elle qui en a parlé en premier.

Elle penche la tête sur le côté, tend un bras et pose la main sur ma joue.

— C’est fantastique à entendre, chérie, vraiment. Et les études ?

Mon père se racle la gorge, et je me surprends en répondant, mais je ne veux pas qu’il doive de nouveau répondre à ma place.

— J’y réfléchis encore, mais je vais peut-être suivre quelques cours à l’université locale cet automne, suffisamment pour intégrer leur équipe.

Je peux sentir mon père sourire à côté de moi.

La mère de Trent me prend de nouveau dans ses bras.

— Ah, Quinn, c’est merveilleux.

Elle me serre et baisse la voix, parlant dans mon oreille.

— Trent serait si heureux de savoir que tu vas bien. Si heureux.

Je pense à la manière dont j’ai passé les premiers quatre cents jours après sa mort... Pour la première fois, j’essaie vraiment d’imaginer ce qu’il aurait pensé s’il avait pu me voir. Je ne sais pas si c’est le changement dans la voix de sa mère ou sa sincérité, mais je la crois. Je crois que si Trent pouvait me voir, il voudrait que je « m’occupe », que je planifie des choses, que je... passe à autre chose.

— Bon, dit-elle. J’ai un rendez-vous, alors je dois partir, mais je suis vraiment heureuse de vous avoir vus, tous les deux.

Elle m’étreint une fois de plus avant d’étreindre mon père. Avant de partir, elle nous dit au revoir, mais j’entends quelque chose d’autre dans cette salutation. Elle semble plus définitive que les autres salutations que nous avons échangées. Comme si elle lâchait prise. Cela me rend un peu triste, mais je comprends. Nous serons toujours liées par Trent, par notre passé, mais le temps a affaibli cette connexion, ce qui semble inévitable.

Mon père me regarde quand la mère de Trent sort du café-restaurant.

— Ça va ? C’était... inattendu.

— Je vais bien, dis-je honnêtement.

— Tant mieux, répond-il en posant un bras sur mon épaule. Allons terminer notre petit déjeuner, d’accord ?

Nous nous rassoyons à notre table et quelque chose en moi se détend, assez pour que je parle un peu à mon père de Colton. Je lui raconte que sa famille a une boutique de location de kayaks, je lui parle de la

grotte et de ma peur de payer pour y entrer, de la falaise où nous avons fait un pique-nique. Cela me fait du bien de parler de Colton à voix haute, de ne pas le garder secret et séparé de cette partie de ma vie. Lancée sur les petits détails concernant tous ces éléments, je me rends compte que mon père se contente de sourire et d'écouter.

— Quoi ? dis-je, soudain gênée.

— Rien, répond-il en secouant la tête. Il semble seulement être une bonne personne à fréquenter. Une bonne personne pour *toi*.

Je souris.

— C'est le cas.

À ce moment, Colton me manque et je me rends compte que c'est la première journée depuis longtemps que je ne l'ai pas vu. Je n'ai même pas eu l'occasion d'écouter son message.

En rentrant à la maison, je ferme la porte de ma chambre et appuie sur le bouton menant à la messagerie vocale de mon téléphone, attendant d'entendre la voix de Colton, son ton habituel, comme s'il souriait en parlant.

— Hé, bonjour. Tu es probablement déjà debout et tu dois courir dans les collines avec ta sœur. Je sais que nous devons aller sur la côte, mais j'ai, euh, oublié que je devais aller dans le nord aujourd'hui. C'est pour la boutique, alors nous allons devoir remettre à une autre fois. La bonne nouvelle, c'est que je serai de retour demain soir, alors tu devrais vraiment venir voir les feux d'artifice si tu peux... ou si tu veux.

Il fait une pause.

— J'aimerais que tu viennes.

Il s'arrête de nouveau avant de rire un peu.

— Bref. Appelle-moi quand tu peux et passe une bonne journée, d'accord ? À demain soir. J'espère.

Je rejoue le message pour entendre sa voix une deuxième fois, puis une troisième et, quand je pense à le revoir, j'espère aussi... J'espère que ce que nous avons peut grandir. Que nous pouvons devenir quelque chose de mieux.

« Il n'y a pas d'instinct tel que celui du cœur. »

— Lord Byron

CHAPITRE 21

Malgré toutes les journées que nous avons passées ensemble, je n'ai jamais vu la maison de Colton, mais il m'a demandé de le rejoindre ici ce soir. Je n'ai pas besoin de regarder l'adresse pour savoir quelle est sa maison, parce que je vois son Transporter garé dans le garage ouvert dès que je tourne dans la rue. Sur la portion de route montagneuse bordée de maisons modernes recouvertes de chaux, celle de Colton se démarque, et la première pensée qui me traverse l'esprit est : « Bien entendu, c'est sa maison. » Elle est plus loin de la route que les autres, sa façade de bardeaux lui donnant un air plus chaleureux et habité que les maisons alentour, qui ont des lignes pures et une allure froide. De vives fleurs tropicales sont plantées sur le bord du gazon, et une rangée de serviettes et de combinaisons de plongée est installée sur la rampe de la terrasse située au deuxième étage.

Je ralentis et me gare le long du trottoir de l'autre côté de la rue. Une vague de nervosité me parcourt quand je vois Colton sortir de la maison et arriver dans le garage, où il jette quelques serviettes dans son fourgon. Il est sur le point de se retourner et de rentrer quand il me voit et se dirige vers moi. J'inspire profondément avant de sortir, soudain un peu plus nerveuse qu'avant parce que nous ne nous sommes pas vus depuis un jour et que je ne suis jamais venue chez lui. Ou alors c'est parce que Ryan a insisté pour que je porte sa robe. Ou parce que c'est généralement l'heure à laquelle je rentre chez moi. C'est une sensation différente, arriver pour la soirée.

— Ouah ! dit Colton en me rejoignant au milieu de la rue. Tu es... Ouah !

— Merci ? Je crois ? dis-je en remerciant silencieusement Ryan.

— Je suis désolé, oui. C'était assurément un compliment.

Colton baisse le regard, et je vois un peu de gêne dans ses yeux, ce qui me fait sourire.

— Tu as aussi l'air « ouah », dis-je en indiquant son uniforme : un t-shirt de surf et un bermuda.

Il rit, mais c'est vrai. Son t-shirt moule parfaitement ses épaules, et le vert foncé fait ressortir son bronzage et ses yeux.

— Merci, dit-il. J'essaie.

Nous restons debout au milieu de la rue, profitant de l'air du soir et de notre proximité dans le crépuscule, jusqu'à ce qu'une voiture tourne sur la rue et ralentisse, mettant fin à notre petit moment.

Colton fait un signe de tête vers le garage.

— Je dois seulement attacher le kayak et nous pourrons partir.

Il me regarde quand nous remontons l'allée.

— Tu as apporté un maillot, n'est-ce pas ?

— Oui, il est dans la voiture. Est-ce que je devrais aller le chercher ?

— Oui. En fait, tu devrais peut-être le mettre ici pour ne pas devoir le faire dans l'aire de stationnement.

Même si j'ai l'habitude de me changer sous une serviette placée stratégiquement, c'est plus agréable de ne pas devoir le faire, alors je retourne à ma voiture pour prendre mon maillot. Quand je reviens dans le garage, Colton est en train de placer le kayak sur le toit du Transporter.

— Où devrais-je...

— Tu peux utiliser ma salle de bain, répond-il par-dessus son épaule en poussant le kayak sur le râtelier situé au-dessus de sa tête. Elle est au fond du couloir, dernière porte sur la gauche.

— D'accord, dis-je distraitement, mais je ne bouge pas.

Mon regard s'est posé sur la peau dévoilée entre la taille du bermuda de Colton et son t-shirt à cause de ses bras levés pour attacher le kayak. Ce bout de peau est vraiment plus pâle que son visage et ses bras, et je sais pourquoi. Il n'enlève jamais son t-shirt. Je ne l'ai jamais vu sans celui-ci, j'ai seulement pu imaginer ses cicatrices et ce à quoi elles doivent ressembler aujourd'hui, toujours cachées sous une combinaison ou un t-shirt de plongée, ou un t-shirt de coton.

Colton me voit le regarder et sourit avant de baisser les bras, cachant les parties de lui-même qu'il n'est pas encore prêt à me montrer.

— As-tu besoin que je t'accompagne ?

« Oui », me dis-je.

— Non. Je peux trouver.

Je passe la porte menant au couloir, puis j'expire.

Je tourne vers la gauche et me dirige dans le couloir, qui n'est éclairé que par une lumière sortant d'une porte située au fond, sur la droite. Je suis sur le point de passer devant celle-ci pour atteindre la salle de bain mais, quand j'arrive devant la lumière sortant de la pièce, un objet posé sur une tablette attire mon regard.

Je m'arrête devant la porte entrouverte, ne voulant pas être indiscrete, puis je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer que Colton ne me suit pas, ce qui me donne l'impression d'être encore plus coupable. Quand je ne vois rien d'autre que la porte fermée menant au garage, la curiosité l'emporte et je pousse doucement la porte.

J'inspire brusquement.

Sur tous les murs de la pièce se trouvent des étagères remplies de bouteilles de multiples formes et tailles, contenant toutes un bateau flottant dans du verre. Celle que j'ai aperçue depuis le couloir est la plus grande. On dirait un gros vase posé sur le côté, contenant un bateau au grand mât, chaque voile gonflée par un vent invisible. Les autres bouteilles renferment des bateaux plus petits, des voiliers et d'autres vaisseaux dont j'ignore le nom. Certaines bouteilles sont rondes et parfaitement transparentes, d'autres sont carrées ou en verre épais, rempli de bulles, donnant aux bateaux une allure douce, presque onirique.

Je ne peux pas me retenir. J'entre dans la pièce et prends une des petites bouteilles. Celle-ci contient un bateau de pirate, ses voiles déchirées semblant fouettées par le vent. Je retourne la bouteille dans mes

mais avant de la lever au-dessus de ma tête, regardant le fond pour voir si je peux découvrir comment le bateau a été mis dans la bouteille.

— C'est l'*Essex*, annonce Colton derrière moi.

Sa voix me fait l'effet d'un courant électrique. J'ouvre la bouche pour répondre, essayant de ne pas lâcher la bouteille que je tiens, puis je la pose rapidement sur la tablette. Coupable, coupable, coupable. Colton prend doucement la bouteille et la tient entre nous.

— Je suis désolée, dis-je. Je ne voulais pas être indiscrete. J'étais en route vers la salle de bain, mais j'ai vu les bateaux par l'embrasure de la porte et je n'ai pas pu... Est-ce que c'est ta chambre ?

Colton rit avant de poser la bouteille et d'inspecter les murs remplis de bouteilles et de bateaux.

— Oui, répond-il.

Je regarde autour de moi, pas seulement les murs, mais aussi le bureau, sur lequel sont installées quelques photos encadrées de sa famille et une lampe sur pied télescopique. À côté du bureau, son lit est fait, recouvert d'un édredon bleu. Au-dessus de la tête de lit se trouve une citation qui me semble vaguement familière, peinte dans une écriture ancienne : *Un bateau à quai est sûr, mais ce n'est pas le but des bateaux.*

Mon regard se dirige vers la table de chevet, sur laquelle se trouvent une bouteille d'eau, une pile de livres et deux rangées de flacons de médicaments orange. Je détourne les yeux, consciente que Colton ne voudrait pas que je les voie. Je regarde de nouveau les murs de bateaux.

— Tu les collectionnes ?

Colton se racle la gorge, nerveux ou peut-être gêné, je ne peux le dire.

— Dans un sens. Je veux dire... je les ai fabriqués.

— Tu les as *fabriqués* ?

Il doit y en avoir des centaines, empilés sur quatre étages le long des quatre murs de la chambre.

— Tu les as *tous* faits ? Ouah !

— Oui, je ne l'avoue pas aux gens, en général.

Colton sourit mais ne me regarde pas. Ses yeux sont fixés sur les bouteilles.

— C'est un passe-temps de vieillard.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Ce n'est pas un loisir de vieillard, dis-je.

Je ne suis pas convaincante, probablement parce que cela semble bien être un loisir de vieil homme.

Colton se tourne vers moi.

— Non, c'est vraiment le cas. Mon grand-père m'a appris à les fabriquer il y a quelques années.

Il s'arrête, parcourant les murs de bateaux des yeux.

— Il les appelait des « bouteilles de patience ». Les vieux marins avaient l'habitude de les fabriquer en utilisant tout ce qu'ils trouvaient sur leurs bateaux quand ils prenaient la mer pendant des mois. C'était une manière de passer le temps.

Je l'observe les regarder, je vois son sourire s'effacer quelque peu, et ses propos commencent à avoir du sens pour moi : « il y a quelques années », des « bouteilles de patience »...

— J'avais beaucoup de temps libre, continue Colton. Je suppose que mon grand-père s'est dit que ce serait une bonne manière de passer le temps. Il a apporté tout ce qu'il fallait un jour et nous avons travaillé ensemble jusqu'à ce que nous ayons terminé.

Il regarde le bateau qu'il tient en main et se remet à sourire.

— Tu as pris le premier que j'ai fait.

— Est-ce que je peux ? dis-je en tendant la main vers la bouteille.

Il me la donne, et j'inspecte de près le bateau et ses petites voiles.

— Comment les places-tu à l'intérieur ?

— C'est de la magie, affirme Colton.

Je lui donne un coup d'épaule et le contact me fait frissonner.

— Non, vraiment, dis-je en tentant de sembler sérieuse. Comment le fais-tu ?

Colton se tourne vers moi et pose doucement les mains sur les miennes. Nous tenons maintenant la bouteille ensemble, dans le petit espace entre nos corps. Il me regarde par-dessus le verre bombé, ses mains chaudes sur les miennes.

— On construit le bateau à l'extérieur de la bouteille pour qu'il puisse se mettre à plat. Ensuite, on le place à l'intérieur et on prie pour tout avoir fait correctement, puis on tire sur la corde qui fait lever le mât et les voiles et, si on a de la chance, c'est magique et le bateau se lève et prend vie.

Il s'arrête et regarde le bateau à travers le verre épais, mais je ne peux détacher mes yeux de lui. Je peux l'imaginer, assis dans cette pièce avec son grand-père, blême et maigre comme sur ses photos, construisant patiemment chaque petit bateau tout en attendant sa propre forme de magie. En attendant ce qui *lui* permettrait de se lever et de reprendre vie.

— Ce n'est pas compliqué, affirme Colton après un moment. Seulement fragile.

Fragile.

Le mot me frappe, me ramenant à ce que l'infirmière des urgences m'a dit sur le cœur de Colton.

— Ils sont magnifiques, dis-je. En fabriques-tu encore ?

Il détourne les yeux pendant un moment avant de me regarder et de sourire.

— Pas vraiment. C'était...

Il s'arrête, semblant s'interrompre à temps.

— Ça ne sert à rien de construire des bateaux minuscules qui ne verront jamais l'océan quand on peut partir sur un véritable bateau tous les jours.

Colton sourit, quelque chose paraît changer, et je comprends que la conversation est terminée. Que nous avons terminé dans cette pièce.

— En parlant d'aller sur l'océan, nous devrions partir si nous ne voulons pas rater les feux d'artifice, dit-il.

— D'accord, dis-je, même si je ne suis pas prête à partir d'ici. J'ai juste besoin d'un moment pour me changer.

Au lieu de partir, je m'arrête... Je tends un bras vers lui, vers sa poitrine. Doucement. Prudemment.

« Fragile », me dis-je.

Mais ce n'est pas ce que je sens sous ma main. Pas du tout. À travers toutes les épaisseurs entre nous – sa chemise, la cicatrice qu'elle cache, les courbes solides de sa poitrine –, je peux presque sentir les battements réguliers et caractéristiques de son cœur.

Mon propre cœur tressaille, et une attirance soudaine et gravitationnelle semble me pousser à faire un pas vers lui. Nous restons là, dans l'embrasement de la porte, pendant un long moment qui paraît lui-même fragile. Colton baisse les yeux vers ma main posée sur sa poitrine et, même si je veux la garder en place, prolonger ce sentiment, je la fais tomber et me dirige dans le couloir, laissant les bateaux, notre proximité et le rythme de nos cœurs tourbillonner derrière moi.

« La lumière point là où nul soleil ne luit ;

Là où nulle mer ne coule, les eaux du cœur

Déversent leurs marées »

— Dylan Thomas

CHAPITRE 22

Au début, je crois que la couleur rougeâtre de l'eau est un jeu de lumière. Nous poussons le kayak dans l'océan au moment où le soleil se glisse derrière l'horizon, laissant derrière lui un ciel orange foncé qui devient rapidement bleu sur les bords. L'air est toujours calme et chaud, et la surface de l'eau est si paisible qu'elle ressemble plus à un lac qu'à un océan.

— Ouah ! dis-je en aidant Colton à pousser le kayak dans l'eau qui nous arrive aux genoux. C'est magnifique ici, ce soir.

Il fixe l'horizon.

— Je pourrais regarder cette vue tous les jours sans m'en lasser.

— Moi aussi, dis-je.

« Comme ça », pensé-je. Ici, avec mes orteils qui s'enfoncent dans le sable, l'eau froide tournoyant doucement autour de mes jambes... « Avec toi. »

— Prête ? demande Colton tout en stabilisant le kayak pour que j'y prenne place.

J'entre et il me suit une seconde plus tard. Une fois installés, nous enfonçons les pagaies dans l'eau sombre, puis nous partons, passant facilement au-dessus des vagues. Je baisse les yeux vers ma pagaie quand elle brise la surface de l'eau, laissant derrière elle de petits tourbillons de couleur rouille.

— Pourquoi l'eau a-t-elle cette couleur ?

— C'est une marée rouge, explique Colton.

— Une *marée rouge* ?

Je baisse de nouveau les yeux, n'aimant pas ce nom, surtout après l'avoir laissé me convaincre de payer de notre petite anse jusqu'au quai, dans l'obscurité, pour contempler les feux d'artifice depuis l'eau. Je le regarde par-dessus mon épaule.

— J'ai peur de demander de quoi il s'agit.

— Ce n'est rien d'effrayant, affirme Colton. C'est à cause d'une sorte d'algues qui pousse soudainement tout le long de la côte. C'est assez fantastique quand ça arrive.

— Vraiment ?

Je garde les yeux baissés vers l'eau pendant que nous glissons doucement. Elle semble plus sale que fantastique.

— Oui. C'est un truc aléatoire... Personne ne peut vraiment le prédire ou le contrôler, probablement parce que personne n'en connaît la cause, mais le soir...

Il s'arrête et, quand je me retourne, son visage est illuminé d'une manière que je connais maintenant bien. Cela me fait sourire.

— Le soir, quoi ? dis-je.

Colton regarde l'eau comme s'il se demandait s'il devrait répondre, puis il m'offre un sourire qui montre ses fossettes.

— Attends. Tu verras.

— Maintenant, j'ai *vraiment* peur de demander.

Colton rit.

— Ce n'est rien d'effrayant, promis.

À l'aide de sa pagaie, il indique la silhouette du quai au loin.

— Allez. Nous allons devoir accélérer si nous voulons arriver là-bas à temps pour voir le début du feu d'artifice.

Je regarde le quai avançant dans l'eau, découpé contre le ciel qui s'obscurcit.

— Il semble plutôt loin... Es-tu sûr que nous allons pouvoir revenir ? Nous n'allons pas nous perdre en mer ? Ou être mangés par la marée rouge du soir ou un truc du genre ?

— Je ne peux rien promettre, répond Colton en haussant les épaules. Ce sont des risques que je suis prêt à courir.

Il sourit, calme et confiant, complètement à l'aise sur l'eau, et à cet instant, je peux de nouveau sentir le courant entre nous.

— Des risques que tu es prêt à courir, hein ?

Il opine lentement et tente d'avoir l'air sérieux.

— Pour ton bénéfice, bien sûr.

— Eh bien... dis-je, incapable de ne pas sourire. Dans ce cas, je suppose que je suis aussi prête.

— Tant mieux, dit Colton.

Cette fois, je suis sûre que c'est la réponse qu'il espérait *et* qu'il attendait. Il ne cesse pas de me regarder et son sourire réapparaît.

— Tu ne le regretteras pas.

Pendant que nous glissons sur l'eau, le ciel devient indigo et les premières étoiles apparaissent, minuscules et brillantes au-dessus de l'océan. Mes coups sont puissants, d'abord remplis d'une énergie nerveuse, à tel point que j'ai l'impression que je pourrais pagayer jusqu'à l'horizon et en revenir sans être fatiguée. Après quelques moments de silence, nous retrouvons notre rythme familier, muet, et je me détends, réintégrant l'endroit magique où tout disparaît à part l'océan, le ciel et nous... glissant ensemble dans cet endroit invisible où l'un de nous se termine et l'autre débute.

Mes yeux s'ajustent graduellement à l'obscurité, au fur et à mesure que celle-ci s'installe autour de nous. Je les ferme pendant un moment pour laisser l'air, l'eau et la nuit m'imprégner. Tout semble électrique. Vibrant, vivant, rempli de possibilités. Végant sur l'eau, dans la pénombre, mon âme prend aussi le large. Cette sensation commence dans ma poitrine et s'étend, prenant toute la place. C'est presque trop grand à contenir. Je revois la photo sur la commode, celle du cœur en verre enfermé dans sa bouteille, puis je revois les bateaux de Colton dans leurs bouteilles, et à ce moment je comprends la vérité des mots écrits sur le mur au-dessus de ces navires : *Un bateau à quai est sûr, mais ce n'est pas le but des bateaux.*

Leur but, c'est ce sentiment. Et peut-être... peut-être que c'est aussi le rôle du cœur.

Mes yeux sont toujours fermés quand je sens le rythme de Colton changer, et je sais qu'il a retiré sa pagaie de l'eau.

— Voilà, dit-il derrière moi, la voix remplie d'excitation. Quinn... est-ce que tu la vois ?

J'ouvre les yeux, et Colton se penche le plus possible en avant, traînant sa pagaie dans l'eau à côté de moi. Pendant un moment, je suis sûre que mes yeux me jouent des tours. La nuit est tombée, les lumières du quai brillent au loin et les étoiles illuminent le ciel au-dessus de nous, mais à l'endroit où la pagaie de Colton brise la surface de l'eau, une lueur bleu pâle apparaît. Quand je cligne des yeux, elle disparaît.

— L'as-tu vue ? demande Colton.

Avant que je n'aie le temps de répondre, il passe de nouveau sa pagaie dans l'eau. Une fois de plus, une lueur bleu pâle apparaît, avant de disparaître tout aussi rapidement.

— *Qu'est-ce que c'est ?* dis-je.

Je regarde l'eau, attendant de revoir le phénomène.

— C'est l'eau, répond Colton.

Il rit doucement en enfonçant une extrémité de la pagaie dans l'eau, la tournant vivement et créant une nouvelle lueur bleue, plus vive que la précédente.

— Mais...

Je ne finis pas ma phrase. Je choisis plutôt de faire la même chose avec ma pagaie et je suis stupéfaite quand la même lueur apparaît autour d'elle. J'éclate de rire. Je n'ai aucune explication logique pour ce... ce... Je ne sais même pas comment appeler ce phénomène.

Je peux sentir Colton me regarder.

— J'espérais que nous puissions le voir, dit-il.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

Je tourne toujours ma pagaie dans l'eau, incrédule.

— Ça s'appelle la bioluminescence, explique-t-il. Ce sont toutes les algues dont je t'ai parlé.

Il utilise sa pagaie pour prendre un peu d'eau avant de la laisser couler. Quand les gouttelettes touchent la surface, elles créent une lueur bleue à peine visible. Je ne peux pas voir les traits de Colton dans la pénombre, mais je sais, en l'entendant, qu'il sourit à pleines dents.

— Comment est-ce que...

Je passe de nouveau ma pagaie dans l'eau, essayant toujours de comprendre comment un tel phénomène est possible.

— C'est leur mécanisme de défense, explique Colton. Comme un réflexe. Quand quelque chose touche les algues, elles répondent en émettant de la lumière.

Il décrit un grand arc dans l'eau à l'aide de sa pagaie, et la douce lueur bleutée apparaît de nouveau, un peu plus spéciale maintenant que je sais pourquoi elle existe. Ces petites choses ont peur, alors elles brillent.

— C'est... C'est magique.

Je tourne doucement ma pagaie dans l'eau. Je ne tiens plus en place... à cause de la nuit, de l'eau et de la lueur. Et à cause de Colton, qui m'a tout fait découvrir. Qui m'a tout offert, en réalité.

— Comment peux-tu connaître tant de choses sur tant de sujets ? dis-je.

Colton rit.

— Est-ce une question piège ?

— Non, je veux dire...

Je me mords la lèvre. Je voudrais reprendre ma question, parce que ce que je veux dire m'effraie. Ce que je *veux* dire, c'est : comment fait-il pour me montrer les choses que j'avais besoin de voir sans le savoir, ou m'emmener dans des endroits que je n'aurais jamais imaginé devoir connaître. Quand Trent est mort, je me suis retirée de la vie parce que j'ai compris à quel point celle-ci est fragile. Mais Colton... il me ramène vers la vie depuis notre rencontre, me montre le bon côté de la même vérité.

— Oublie ça, dis-je après un moment. Je ne sais pas ce que je veux dire.

J'entends un grondement sourd au loin et je suis soulagée quand celui-ci détourne l'attention de Colton.

— Le premier du soir, annonce-t-il en levant le menton vers le ciel.

Je me retourne à temps pour voir une traînée blanche monter dans le ciel avant d'exploser en de multiples morceaux lumineux qui décrivent un arc au-dessus de l'eau comme un gigantesque chandelier. Colton prend la pagaie posée sur ses genoux.

— Allons-y.

— Je n'ai même pas besoin d'un feu d'artifice avec ce qu'il y a dans l'eau, dis-je en continuant de remuer ma pagaie.

L'effet de la lueur bleutée ne s'est pas encore estompé.

— C'est le 4 juillet : tout le monde a besoin de feux d'artifice, affirme Colton. Viens.

Il enfonce sa pagaie dans l'eau et nous fait bouger. Je me joins à lui, mais maintenant je garde les yeux ouverts, absorbant tout ce que je peux pendant que nous nous dirigeons vers le quai tout en créant un sentier bleuté dans la nuit et la pénombre.

Nous pagayons vers les explosions et les lumières, et après quelques minutes, nous sommes assez proches pour que je sente l'odeur de la poudre et que je ressente chaque explosion dans ma poitrine. Partout sur la plage, des gens s'exclament quand une fusée rouge, blanche et bleue illumine la nuit avant de retomber tout autour d'eux. Nous nous approchons encore du quai et, dans les explosions de couleurs et de lumière au-dessus de nous, je peux voir l'eau monter doucement contre les pilotis recouverts de moules. Colton sort sa pagaie de l'eau et la place dans le kayak, et je l'imité avant de me retourner.

— D'accord, dit-il. Veux-tu voir les feux d'artifice depuis le meilleur endroit possible ?

— Ce n'est pas celui où nous sommes présentement ? dis-je en continuant de regarder le ciel.

— Presque. Attends.

Une autre explosion résonne dans ma poitrine et je frissonne dans l'air froid. Le kayak tangue, et Colton jette quelque chose qui atterrit lourdement dans l'eau en nous éclaboussant.

— Une ancre, dit-il. Pour ne pas dériver.

J'opine quand il se penche vers mon siège et détache le coussin. Je ne vois pas grand-chose, mais ses mains savent où tout se trouve.

— Pose ça à l'endroit où tes pieds étaient, comme un coussin. Je vais nous garder en équilibre.

Je me lève juste assez pour tirer le coussin qui se trouve sous moi et le placer dans le puits pour les pieds, puis Colton me tend trois serviettes pliées.

— Tiens, dit-il. Utilise-les comme rembourrage. Après, tu pourras t'allonger et poser tes jambes au milieu, ici.

Il tapote la partie plate qui sépare nos deux sièges.

— Et toi ?

— Je ferai la même chose dans une seconde.

— D'accord.

Nous passons un moment à nous démener, bougeant légèrement pour faire de la place à l'autre, ne sachant trop comment positionner nos membres quand nous sommes si proches l'un de l'autre. Je place tant bien que mal les serviettes sur le coussin, puis je me baisse comme Colton me l'a expliqué.

Une fois que je suis assise, il n'a besoin que d'une seconde pour se tourner vers son siège et se baisser tranquillement, étirant ses jambes à côté des miennes, sur la section surélevée entre nous. Le kayak danse doucement pendant que nous nous installons, nos jambes se touchant légèrement. Je sens la chaleur parcourir les miennes malgré la fraîcheur de l'air nocturne.

— *Maintenant* nous avons les meilleurs sièges, affirme Colton.

Une lumière rouge explose au-dessus de nous, lui donnant l'air aussi rouge que j'ai l'impression d'être.

Je dois faire un effort pour détacher mes yeux de lui, mais je m'allonge complètement et dirige mon regard vers le ciel. Le feu d'artifice suivant monte haut, laissant derrière lui une traînée blanche. Après un infime délai, alors que je me demande s'il va exploser, une lumière bleue se déploie au-dessus de nos têtes avant de retomber doucement et de disparaître dans l'air.

Nous restons allongés, regardant les feux d'artifice exploser et retomber autour de nous, et je peux sentir les grondements dans ma poitrine, ainsi que la chaleur des jambes de Colton contre les miennes. Chaque moment qui passe fait grandir une autre sensation, une sensation que je n'aurais pu prévoir et que je ne peux ni contrôler ni expliquer. C'est une attraction que je ne veux plus combattre... que je ne *peux* plus combattre.

Le bateau bouge doucement quand je m'assois, et je ne suis pas surprise de voir que Colton est déjà assis. Je sais qu'il ressent la même chose que moi. Nous restons là, face à face dans la lueur au-dessus et en dessous de nous. Tant de lumière après tant d'obscurité.

Il tend une main vers ma joue, plonge les doigts dans mes cheveux, puis passe tout doucement le pouce sur la minuscule cicatrice de ma lèvre inférieure.

Le moment où je l'ai vu pour la première fois et où nos mondes se sont rencontrés me revient à l'esprit, me faisant frissonner. Je me perds dans son toucher et expire en tremblant et en tendant les doigts vers sa poitrine.

— Quinn, je...

Il murmure ces mots contre ma bouche, ne finissant pas sa phrase quand l'espace entre nous disparaît et que nos lèvres se touchent enfin. Un millier de feux d'artifice explosent en moi et je les sens aussi chez Colton, dans ses lèvres contre les miennes, dans ses mains plongées dans mes cheveux, dans la manière dont nous nous rapprochons l'un de l'autre.

Tout le reste disparaît, et à ce moment, quand nous nous touchons, nous semblons faits de lumière.

« Une des choses les plus ardues de la vie est d'avoir des mots dans notre cœur que nous ne pouvons prononcer. »

— James Earl Jones

CHAPITRE 23

Pendant que nous pagayons dans l'obscurité, je ne vois qu'une chose devant moi : la ligne que je viens de franchir, et elle est aveuglante. Je peux toujours sentir les lèvres de Colton contre les miennes, le désir dans son toucher, à la fois fort et doux. Et je peux entendre mon nom, murmuré par ses lèvres. Mais ce que je vois quand je ferme les yeux, c'est son visage au moment qui précède le baiser. Ouvert. Confiant. Inconscient des vérités que j'ai contournées, les vérités qui semblent s'être transformées en mensonges, parce que je les ai cachées si longtemps.

Nous pagayons dans un silence qui me paraît plus tendu que confortable et, pendant que nous avançons, je me demande si Colton peut le sentir. Quand nous atteignons le rivage, je suis sûre que c'est le cas. Il ne dit rien, mais il m'offre un sourire rapide quand nous soulevons le kayak et que nous le portons au-dessus de nos têtes, dégoulinant et froid, jusqu'à son fourgon. Après l'avoir attaché, Colton plonge la main dans son sac à dos et me tend une serviette sèche.

— Tiens, dit-il. Je vais... Je vais te laisser te changer.

— Merci, dis-je.

Il disparaît du côté du conducteur pour me donner de l'intimité.

Maintenant que je suis seule, l'air semble plus froid que sur l'eau. Malgré la serviette enroulée autour de moi, je frissonne en retirant mon maillot et en me battant, les mains tremblantes, avec ma robe. À travers les fenêtres, je peux voir la silhouette de Colton, qui enlève son t-shirt de plongée et tend un bras vers son siège pour prendre son t-shirt de coton. Je baisse les yeux, essayant de me concentrer pour boutonner la robe de Ryan, mais la portière de Colton s'ouvre, et je l'aperçois sous la lueur de l'habitacle, ses cheveux ébouriffés par l'air salé, ses joues rougies par le froid du soir, ses lèvres qui avaient le goût de ces deux éléments quand je l'ai embrassé. Un sentiment léger et agité se forme dans ma poitrine, envoyant de la chaleur dans tous mes membres au moment où sa portière se referme et que la lumière disparaît. J'inspire profondément avant d'expirer lentement. Je n'ai d'autre choix que de tout lui raconter... surtout quand je ressens ce que je ressens en ce moment.

Je termine de m'habiller lentement, posément. Je roule encore et encore mon maillot mouillé dans la serviette. Je prends une autre inspiration, ferme les yeux et rejoue encore une fois le baiser dans mon esprit avant de tendre la main vers la poignée de la portière du passager. Quand je l'ouvre, Colton me regarde, puis il tourne la clé et tend la main vers la molette du chauffage placée sur le tableau de bord.

— Je suis désolé... J'aurais dû allumer le chauffage. Tu sembles avoir froid.

J'opine en montant à bord, plaçant les mains autour de ma bouche comme si le froid était à blâmer pour mon allure, non ce que je vais lui dire. Je ferme ensuite la portière et déglutis. « Dis-le. Dis-lui. »

— Colton, il y a quelque chose...

— Est-ce que tu veux aller faire le tour des spas ?

Nous parlons en même temps, nos mots se mélangeant et s'entrecoupant.

Il rit.

— Désolé. Vas-y en premier.

— Je...

J'hésite et le peu de courage que j'avais trouvé disparaît quand je vois un sourire se dessiner sur son visage.

— Aller *quoi* ? dis-je.

— Faire le tour des spas, répète-t-il, les yeux brillants dans la lumière du tableau de bord. L'auberge Sandcastle a un bon spa sur le toit, et je connais le code. Nous pourrions y aller un moment. Nous réchauffer.

Il semble si excité que je me laisse imaginer, pendant une seconde, être assise dans un spa sur un toit en sa compagnie, la vapeur s'élevant dans la nuit, l'eau chaude tourbillonnant autour de nous et...

— Je ne peux pas, dis-je trop rapidement. Je... Je dois rentrer à la maison.

Je tends le bras vers ma ceinture de sécurité, que j'attache comme pour montrer ma détermination.

— Je ne comprends pas, dit Colton.

Le sourire a disparu de sa voix.

Dans la pénombre, ses yeux semblent chercher une raison expliquant pourquoi je suis passée de chaleureuse à distante aussi rapidement. Je baisse les yeux vers mes mains et je ne réponds pas. Je ne *peux* pas répondre.

Une alarme retentit sur son téléphone, qui est posé sur le tableau de bord, et Colton tend la main pour la faire taire sans même regarder.

Je jette un coup d'œil au téléphone. J'aimerais qu'il ne l'ignore pas, parce que je sais que c'est un rappel pour prendre ses médicaments.

Colton se racle la gorge et se redresse sur son siège.

— Sur l'eau, c'était...

Mes yeux se dirigent vers lui et je voudrais tant entendre le reste de cette phrase. J'aimerais savoir ce qu'il pense. Mais à ce moment, il baisse les yeux et tambourine sur le volant, regardant longuement ses doigts.

— Je suis désolé, dit-il. Je croyais que tu...

Il secoue la tête avant de mettre le Transporter en marche.

— Oublie ça. Je vais te ramener à ta voiture.

Il tourne le volant et nous avançons lentement, nous dirigeant sur le chemin qui mène chez lui, vers une réalité où il ignore la vérité... où il ignore tout de Trent, de son cœur, de ce que j'ai ressenti sur l'eau.

— Arrête, dis-je doucement.

Colton freine et me regarde, et ses yeux sont remplis d'espoir pur.

— Oui, dis-je. J'ai ressenti la même chose.

Le soulagement est clairement lisible sur son visage, et j'essaie de me montrer aussi courageuse et honnête que lui quelques instants plus tôt.

— Sur l'eau, c'était...

Je m'arrête pour rassembler mon courage.

— C'était la première fois depuis longtemps que je ressentais une telle chose. Depuis...

La vérité monte vers la surface. Elle est tellement proche.

— Depuis que j'ai perdu une personne très proche de moi, dis-je en retrouvant ma voix. Une personne que j'aimais.

Cette simple vérité me procure un certain soulagement, mais il est furtif.

— Je sais, dit Colton en baissant les yeux vers le volant.

Tout en moi s'arrête : ma respiration, mon pouls, mes pensées.

— Tu *sais* ?

Il me regarde, mais je ne vois rien de ce que j'attendais, pas de douleur, pas de colère, rien. La seule chose que je ressens chez lui en ce moment est de la compassion.

— Je le pensais, dit-il doucement. Tu te retiens... Ce que les gens font parfois lorsqu'ils ont perdu quelqu'un.

Il s'arrête.

— Ou quand ils pensent qu'ils vont être dans cette situation. Il y a quelques années, ma copine est devenue comme ça quand les choses...

Il se racle la gorge.

— Elle se retenait de la même manière avec moi. Comme tu le fais.

Mon cœur recommence à battre, martelant mes côtes en alternant entre la culpabilité, l'inquiétude et le soulagement. Colton ne sait pas qu'il parle de Trent, mais il comprend plus de choses que je ne le pensais.

— Je suis vraiment désolée, dis-je. J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais j'ai été...

« Je ne me retiens pas seulement parce que je me sens coupable à cause de Trent. Je le fais parce que j'ai peur de ce qui arrivera si tu découvres la vérité. J'ai peur de ce que je perdrais. »

Un nœud se forme dans ma gorge et les larmes montent, prêtes à couler quand je pense à ce que je dois maintenant dire.

— Ne sois pas désolée, dit Colton en se penchant vers moi.

Il pose doucement ses lèvres sur mon front, un baiser qui ne demande rien en retour. Je ferme les yeux et laisse cette sensation m'imprégner. J'aimerais que ce soit aussi simple.

Ses lèvres bougent vers ma tempe avant d'atteindre ma joue et d'y rester, infiniment proches des miennes.

— Tu m'as dit qu'on ne doit pas s'excuser pour les choses qu'on ne peut pas contrôler, murmure Colton.

Nos lèvres se frôlent et j'ai l'impression que je ne veux plus rien retenir. Je me laisse presque aller, plonger vers un autre baiser, mais il s'éloigne légèrement, juste assez pour que nous soyons face à face dans la pénombre.

— S'il te plaît, murmure-t-il, ne sois pas désolée pour quoi que ce soit. Surtout ça.

« Rien n'est moins en notre contrôle que le cœur et, loin de le commander, nous devons lui obéir. »

— Jean-Jacques Rousseau

CHAPITRE 24

Je rentre chez moi en silence. C'est un silence sombre, lourd, interrompu uniquement par la lumière des phares provenant des quelques voitures que je croise. Je revois des images de la soirée : le coucher du soleil, la lueur de l'eau, les feux d'artifice, le baiser. Je vois aussi des images d'un autre soir et d'un autre baiser.

La première fois que Trent m'a embrassée, nous nagions dans ma piscine. Tard, alors que tout le monde dormait. Je suis passée sous lui dans l'eau, sentant mes cheveux flotter derrière moi dans la lumière et espérant que ma silhouette soit aussi jolie que je le pensais. Quand je suis remontée à la surface, Trent se trouvait devant moi. Ses mains ont effleuré ma taille, et nous sommes restés en équilibre dans ce moment, nous demandant tous deux ce qui allait arriver. Notre premier baiser a été doux. Une sorte de question sur mes lèvres. Trent avait le goût de la gomme à la pastèque qu'il mâchait toujours, et de la nuit d'été volée. Ce souvenir provoque une légère douleur dans mon cœur, une sorte de désir à la fois lointain et nostalgique.

La sensation de ses lèvres sur les miennes n'est qu'un souvenir flou. Mais celui de Colton est vivant. Alors que le premier baiser de Trent était timide, comme une question, celui de Colton m'a donné l'impression de déjà connaître la réponse : nous deux.

Mais tant de choses sont enchevêtrées en nous, autour de nous. Des pertes et de la culpabilité. Des secrets et des mensonges. Tant de choses qu'il ignore, des choses pour lesquelles je suis désolée parce que je *peux* les contrôler. Du moins, c'est ce que je pensais jusqu'à ce soir. Je croyais les contrôler avant de reconnaître cette sensation de chute, depuis longtemps oubliée, que je ne croyais jamais revivre. Que je ne pensais pas *pouvoir* revivre.

Quand j'arrive chez moi, la maison est sombre, et je reste assise pendant un moment dans la voiture, regardant le ciel rempli de tant d'étoiles qu'il semble irréel, comme si une chose aussi belle et fragile ne pouvait exister. À ce moment, je vois une lumière s'allumer dans la chambre de Ryan et je ne désire qu'une chose : qu'elle m'affirme le contraire.

Elle sursaute légèrement quand j'entre dans sa chambre sans frapper.

— Hé, comment était ta...

Son sourire s'estompe en me voyant.

— Qu'est-ce qui cloche ?

C'est tout ce dont j'ai besoin. Je franchis l'espace jusqu'à son lit, où elle est assise, et je m'effondre sur elle, laissant sortir tout ce que je retenais.

— Hé, hé, hé, dit-elle en m'étreignant. Que se passe-t-il, qu'est-il arrivé ?

Je ferme les yeux et me roule en boule, mes épaules tremblant entre les bras de ma sœur.

— Quinn, dit-elle en m'éloignant suffisamment pour me regarder. Qu'est-il arrivé ?

Je vois encore notre baiser.

— Je... il...

À ce moment j'entends de nouveau ses paroles. *S'il te plaît, ne sois pas désolée pour quoi que ce soit.*

Je me mords la lèvre inférieure et passe une main sur mon visage, qui est brûlant et mouillé par mes larmes.

— Il *quoi* ?

Ryan se redresse, l'inquiétude s'installant sur son visage.

Je secoue la tête.

— Nous nous sommes embrassés, sur l'eau, et c'était si... et je...

Ma gorge se noue et un autre sanglot me force à baisser la tête.

Ryan recommence à parler doucement.

— Nous en avons déjà discuté, tu sais que c'est bien de te sentir...

— Non, ce n'est pas bien, dis-je en levant les yeux vers elle.

— Quinn, ça l'est. Tu dois me faire confiance sur ce point. Trent et toi...

— Ce n'est pas *ça* !

Mon ton acéré nous surprend toutes les deux, et Ryan se tait pour me regarder, observant mes yeux gonflés et mon menton tremblant.

— Alors... qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle lentement, comme si elle avait peur de connaître la réponse.

Je déglutis malgré les larmes qui remplissent ma gorge et ma peur de ce qu'elle va penser.

— J'ai fait quelque chose d'atroce, dis-je en murmurant.

Je baisse les yeux, évitant le regard de ma sœur, et j'observe mes mains se tordre sur mes genoux.

— Quelque chose que je n'aurais jamais dû faire, et maintenant...

Je pose une main sur ma bouche pour retenir un sanglot et les mots que je sais devoir prononcer.

Je peux sentir le regard de ma sœur posé sur moi, mais je ne lève pas les yeux.

— Quoi ? Dis-le-moi. Peu importe ce que c'est.

J'hésite pendant une fraction de seconde avant de m'exécuter.

Je lui raconte tout, en commençant par la lettre que j'ai écrite. Je lui parle des journées passées à attendre une réponse, et des nuits passées à le chercher. Je lui parle du blogue de Shelby et de la manière dont je l'ai enfin trouvé. Du fait que je ne comptais pas le rencontrer, mais que, après coup, j'ai voulu le connaître. Je lui dis que maintenant que je le connais, la dernière chose que je veux est de le blesser. Ensuite, je lui parle de notre baiser de ce soir. De ce que j'ai ressenti, de ce que Colton a dit ensuite sur le fait que je me retenais et que je ne devais pas être désolée. Enfin, après lui avoir tout raconté et avoir épuisé tous les mots pour décrire ce que j'ai fait, je regarde ma sœur.

Elle reste longtemps silencieuse. Je suis assise sur son lit, entourée de mouchoirs, les yeux gonflés, attendant qu'elle me dise que tout va bien aller, ou qu'il comprendra, ou que ce n'est pas aussi grave que

ça en a l'air, mais elle n'en fait rien. Elle inspire profondément avant de me regarder comme si elle était désolée de ce qu'elle allait dire.

— Tu dois lui raconter.

— Je sais, dis-je.

Cet aveu entraîne une nouvelle vague de larmes, mais Ryan continue.

— Pas seulement parce qu'il mérite de connaître la vérité. Tu dois tout lui raconter parce que c'est ta seule chance de vivre quelque chose de vrai avec lui, si c'est ce que tu veux.

Elle me regarde, sérieuse.

— Mais d'abord tu dois décider ce que tu veux. Je crois que tu as parcouru la moitié du chemin, mais...

Ryan s'arrête et compresse ses lèvres avant de dire quelque chose que je sais au plus profond de moi.

— Si tu veux t'ouvrir à Colton, tu dois commencer par laisser aller Trent. Laisse-le faire partie de qui tu es : ton premier amour, une partie intégrante de tes souvenirs, de ton passé. Mais lâche prise. Tu dois le faire pour pouvoir vivre dans le présent, affirme-t-elle.

« Et vous accepteriez les saisons de votre cœur comme vous avez toujours accepté le fait que les saisons passent sur vos champs.

Et vous veilleriez sereinement durant l'hiver de votre tristesse. »

— Khalil Gibran

CHAPITRE 25

Je finis d'attacher mes lacets avant de me lever, puis je me regarde dans le miroir. Je respire, puis je laisse mon regard parcourir les photos de Trent et moi. Je les suis, collées sur le côté du miroir, avant d'arriver au tournesol qu'il m'a donné et qui pend, pâle et sec, à côté des clichés. J'inspire profondément une autre fois, puis je tends la main et prends la fleur, aussi doucement que possible.

Je baisse ensuite les yeux vers la photo que j'ai découpée dans le magazine de Ryan, celle du cœur en verre, échoué sur une plage vide dans sa bouteille en verre. Je la regarde et je pense à ce que Colton a dit au sujet de ses bateaux dans leurs bouteilles, au fait qu'il ne voulait plus les construire s'ils n'allaient pas voir l'océan, et je comprends.

Je ressens la même chose.

Je me glisse hors de la maison aussi doucement que possible, parce que j'ai besoin d'être seule pour ce qui suit. Je descends les marches et traverse la terre battue avant de recommencer à respirer. Mon cœur recommence à fonctionner.

Je sens mes pieds se poser au sol, un après l'autre, jusqu'à ce que j'arrive au bout de l'allée, puis je m'arrête. Je respire. Je reprends mon chemin, suivant la route que j'évite depuis si longtemps. La route qui a été notre début. Je la suis vers l'endroit qui représentait ma fin.

Je n'ai pas couru dans cette direction depuis si longtemps qu'au début les environs me semblent étrangers. Les arbres ont plus de feuilles, les vignes sont plus épaisses. Mais je connais cette route. Je connais ses collines ondoyantes et je connais ses virages. Je connais la partie de la route le long de laquelle les tournesols sauvages poussaient dans le champ.

L'endroit où ils poussent toujours.

Ils brillent dans le ciel de l'été, penchant doucement sous la brise. Je m'arrête pour écouter et j'entends presque sa voix.

— Hé ! Attends !

Je ferme les yeux et je peux le voir, souriant, tenant un tournesol dans une main. Mais un autre souvenir s'immisce dans mes pensées. La clôture fracassée, les gyrophares, les pétales et le sang jonchant le sol.

J'ouvre les yeux et je suis de retour dans le présent. Le sol ne garde pas la moindre trace de l'accident, la clôture a été réparée et les tournesols poussent, hauts et magnifiques, autour d'elle.

Je dirige mon regard vers le champ doré, puis je lève la main tenant la fleur séchée au-dessus de ma tête. Je regarde les grandes tiges se pencher et onduler quand je roule les pétales parcheminés entre mes doigts avant de laisser chaque petit morceau partir au vent. Toutes nos premières fois, toutes nos dernières fois, tout ce qu'il y a eu entre ces moments. Les pétales tourbillonnent et dansent dans le courant invisible avant de disparaître, l'un après l'autre, dans un endroit auquel ils appartiendront toujours.

« La peur peut paralyser les gens. Une des raisons pour lesquelles les personnes greffées n'écrivent pas est qu'elles ont peur de blesser la famille en "évoquant un fait auquel elle ne veut pas penser",

c'est-à-dire la perte d'un être cher. Bien entendu, les greffés ne comprennent pas que c'est une perte avec laquelle les membres de la famille vivent quotidiennement [...]. Un autre frein à la correspondance est le temps nécessaire au greffé pour guérir, physiquement et psychologiquement, après la transplantation. Une personne greffée doit prendre une myriade de médicaments pour éviter un rejet. Ce processus pour équilibrer les quantités de médicaments peut prendre des mois, voire plus longtemps. Le traumatisme sur le corps et l'esprit est immense. »

— Karen Hannahs, Services de dons Intermountain : « Pourquoi n'écrivent-ils pas ? »

CHAPITRE 26

Quand j'arrive devant la boutique de kayaks, la peur me noue l'estomac. Je dois m'obliger à sortir de la voiture. La porte du magasin est maintenue ouverte par une bouteille de plongée, et la pancarte indique *OUVERT*, mais quand j'entre la tête à l'intérieur, je ne vois personne derrière le comptoir. Je reste là, à moitié à l'intérieur et à moitié dehors, rejouant les paroles de ma sœur dans mon esprit.

Tu dois lui dire. Il mérite de connaître la vérité.

Je savais tout cela avant qu'elle ne me le dise ; la peur de le perdre m'empêchait de parler. Mais maintenant que je suis ici, je me rends compte que j'ai encore plus peur de le blesser. J'imagine son visage en m'écoutant et ma détermination à tout lui raconter commence à disparaître. Je dois rassembler toutes mes forces pour la garder. Après un long moment, j'inspire profondément et je franchis le seuil de la porte. Les râteliers remplis d'équipement sont propres et clairs dans la lumière du début d'après-midi, et un ventilateur tourne lentement, me faisant parvenir une odeur familière de plastique et de néoprène. Je regarde autour de moi, m'attendant presque à voir Colton sortir de l'arrière-boutique en portant une bouteille de plongée remplie ou des gilets de sauvetage, un grand sourire éclairant son visage, mais cela n'arrive pas. Je ne vois personne.

Je fais quelques pas hésitants vers l'arrière-boutique. À ce moment, j'entends une voix, à peine plus forte que le doux ronronnement du ventilateur.

— Veux-tu bien *arrêter* ?

Je reconnais à peine la voix de Colton tellement celle-ci est tranchante.

— C'était une erreur, dit-il. Tu dois passer à autre chose.

Je me fige sur place.

— Je t'en prie, ne sois pas fâché contre moi, Colton.

L'autre voix appartient à Shelby, qui semble aussi tendue.

— Je veux juste m'assurer que tu comprends que tu ne peux pas *faire* cette erreur. Tu n'en as pas le droit. Dès que tu ne prends pas tes médicaments, tu risques le rejet. Est-ce que tu comprends ? Tu pourrais *mourir*.

Je n'ose pas bouger. J'essaie de ne pas respirer.

Shelby continue.

— Alors tu ne peux pas faire cette erreur, Colton, même si tu es fatigué, si les médicaments te rendent malade, ou si tu es... distrait.

Elle soupire.

Le nœud dans mon estomac semble se resserrer.

— *Distrain* ?

Colton a l'air de cracher le mot.

— Par quoi ? Une fille ? La *vie* ? Ça fait plus d'un an. Est-ce que je suis censé rester assis à prendre mes signes vitaux et à regarder l'horloge en attendant de prendre la dose suivante, tout en pensant que je suis en sursis ? Est-ce que je devrais me concentrer sur ça ?

Le ton de Shelby devient courroucé.

— Comprends-tu à quel point tu sembles égoïste en ce moment ? Ingrat ?

« Non, non, non. »

Si ses mots me font perdre le souffle, je ne peux imaginer leur effet sur Colton. Le silence qui suit est atrocement long, et j'ai besoin de toute ma retenue pour ne pas m'approcher et m'interposer entre eux.

— Ouah ! dit finalement Colton.

Sa voix est neutre. Froide.

— Tu as vraiment été jusque-là.

Il se racle la gorge et rit d'un ton sinistre. Furieux.

— J'en ai assez.

J'entends des bruits de pas. Le frottement rapide de ses tongs sur le plancher, se dirigeant vers la porte. Ma peur se transforme en panique à l'idée d'être vue, et je regarde autour de moi à la recherche d'une cachette... pas juste pour me cacher de Colton et de Shelby, mais de toutes les choses que je suis venue lui raconter.

— Vraiment ? Tu en as assez ? réplique Shelby.

Les pas s'arrêtent.

— Et la lettre ? Elle date aussi d'il y a plus d'un an, Colton.

Son ton est redevenu calme, mais c'est un calme feint, comme lorsqu'on sait qu'on vient de lancer une flèche qui nous donne la victoire.

Elle ignore à quel point sa flèche a une longue portée.

La panique naissante dans ma poitrine se transforme en quelque chose de lourd qui s'étend dans tout mon corps, mon cœur le transmettant dans toutes mes cellules, comme du sang. Ce sentiment ne part pas, semblant me clouer au plancher en ciment de la pièce, qui paraît soudain tourner.

Je m'assois contre le mur derrière moi. *La lettre*.

— Je suis désolée, dit Shelby.

Sa voix est douce, légèrement empreinte de regret, mais elle continue quand même.

— Je comprends que c'est difficile. Et je sais que tu écriras à ses parents quand tu seras prêt. Mais tu devrais au moins répondre à la lettre que *tu* as reçue. Cette pauvre fille a perdu son copain et elle a essayé de prendre contact avec toi, et tu ne peux pas laisser une telle lettre sans réponse. Comprends-tu ce qu'elle doit ressentir ?

Cette pauvre fille.

Il n'y a pas d'air dans la pièce. Pas là où je suis assise, les yeux fermés pour retenir les larmes qui veulent couler sur mes joues. « Cette pauvre fille qui a essayé de communiquer avec toi. Qui t'a trouvé quand tu n'as pas répondu. Qui te ment depuis le jour de votre rencontre. »

Le silence semble durer une éternité, et la tension est si grande entre les murs de la boutique que je sais qu'elle va bientôt éclater.

Shelby continue, alors que je prie pour qu'elle arrête.

— Si tu réponds à la lettre, tu te sentiras peut-être mieux. Ça te rappellera peut-être que c'est un cadeau, Colton, pas un fardeau.

Je peux sentir Colton exploser avant qu'il ne réponde.

— Penses-tu que j'ai *besoin* d'un rappel ?

Sa voix est tranchante, blessée.

— Tu ne crois pas que l'horaire des médicaments, la thérapie cardiaque ou les biopsies suffisent ? Ou la cicatrice sur ma poitrine ? Tu ne crois pas que ça suffit ?

— Colton, je...

— J'ai des rappels tous les jours, encore et encore. Des rappels sur la *chance* que j'ai. Le fait que je devrais être reconnaissant. Que je devrais simplement être heureux d'*être* ici.

Il s'arrête et se racle la gorge.

— Des rappels que la seule raison pour laquelle je suis vivant, c'est que ce garçon — le copain, le fils, le frère, l'ami de quelqu'un — est mort.

Ses mots, la manière dont il dit « ce garçon », comme si Trent était un étranger, me coupent le souffle même si je suis déjà au sol, accroupie contre le mur. Une étincelle de colère apparaît en moi, contre lui et contre moi-même. J'ai bafoué une foule de règles pour trouver Colton, mais j'en ai respecté une en ne mentionnant pas le nom de Trent dans la lettre. Maintenant, je le regrette. J'aurais aimé mettre sur papier tous les détails de la personnalité de Trent pour que Colton sache qui était « ce garçon ». Il aurait peut-être répondu.

Mes mains tremblent et une partie de moi veut sortir de l'ombre, lui poser les questions dont je veux connaître les réponses, même si je l'avais oublié.

L'air est rempli d'une tension silencieuse, puis Colton reprend la parole.

— Connais-tu *ce* sentiment, Shelby ? Comment suis-je censé répondre à une telle lettre ? Est-ce que je dois lui dire que je suis désolé pour son copain ? Lui promettre de prendre soin de son cœur ? Lui dire que j'y penserai chaque jour et que je n'oublierai jamais que je suis ici parce qu'il n'y est plus ?

Sa voix se brise.

— Ne comprends-tu pas ? C'est ce que je veux. Je veux oublier, tout oublier. Pourquoi est-ce si atroce ? de vouloir une vie normale ?

— Colton, ce n'est pas ce que je...

J'entends un léger frottement, comme si elle faisait un pas vers lui.

— Oublie ça, dit-il. Laisse-moi tranquille.

Il fait une pause et, dans le silence, mon cœur me semble assourdissant.

— Je n'ai besoin d'aucun rappel.

Je me pousse pour me lever, puis je me concentre pour mettre un pied devant l'autre, rapidement, désespérément, silencieusement. Je dois partir.

Je suis presque à la porte quand je sens le poids chaud et familier de sa main sur mon épaule.

— *Quinn* ? demande Colton. Qu'est-ce que tu...

La colère est toujours présente dans sa voix, mais je sais qu'il essaie de la cacher devant moi.

Je me mords la joue. Je sais que je devrais me retourner et le regarder, pour son bien, mais je ne le fais pas. Je ne peux pas le faire.

— Hé, dit-il doucement en me tournant pour que nous soyons face à face.

Nos regards se croisent et je peux voir la tempête dans ses yeux, leur vert brillant si familier troublé par ses sourcils froncés. Il semble vouloir s'échapper autant que moi.

Je jette un coup d'œil par-dessus son épaule, vers l'arrière-boutique, priant pour que Shelby ne sorte pas et ne me voie pas.

— Je suis désolée, j'aurais dû appeler, je...

Colton tourne les yeux vers sa sœur et tout ce à quoi il refuse de penser, et je ressens un pincement de culpabilité quand il me regarde, ignorant que ce qu'il veut oublier se trouve là. Juste devant lui.

— Non, je suis heureux que tu sois là. C'est juste...

Il pose une main sur mon épaule, et j'essaie d'ignorer les sensations complexes que ce geste provoque. J'essaie de ne pas le regarder dans les yeux.

— Attends, dit-il. Viens avec moi.

— Où ? dis-je automatiquement, le regardant sans y penser.

— N'importe où, répond-il. Ça n'a aucune importance. S'il te plaît... viens avec moi.

Le besoin dans sa voix me submerge comme une vague, s'infiltrant dans les moindres fissures, atteignant les recoins les plus secrets. Cela me donne envie de le prendre dans mes bras, mais aussi de me sauver en courant. Je ne fais rien de tout cela.

Je ne l'ai jamais vu aussi blessé. Perdu. Je le regarde, debout devant moi, et je peux sentir, en ce moment, à quel point il a besoin de moi.

À quel point j'ai besoin de lui.

Je cherche un signe me montrant qu'il connaît la vérité sur la fille qui a écrit cette lettre, mais je n'en vois aucun.

J'opine donc sans dire un mot, et Colton prend ma main, puis nous partons. N'importe où sauf ici.

« Nous ne sommes réellement vivants que lorsque nos cœurs connaissent nos trésors. »

— Thornton Wilder

CHAPITRE 27

Nous roulons. Les fenêtres ouvertes, le vent tourbillonnant autour de nous, remplissant le silence d'air salé et frais. Je peux sentir la tension quitter Colton quand il passe les vitesses et tourne le volant. J'ignore où nous allons, mais cela n'a aucune importance. Nous roulons, essayant de bloquer nos pensées grâce au bruit du vent. C'est seulement lorsque nous sommes hors de la ville, sur l'autoroute côtière à deux voies, en direction du nord et des collines, que les épaules de Colton, ainsi que sa prise sur le volant, se détendent légèrement.

— As-tu déjà été à Big Sur ? demande-t-il d'un ton plus lourd que d'habitude.

Sa question me fait clairement comprendre qu'il n'a nullement l'intention de parler de la dispute qu'il a eue avec Shelby au magasin, mais je ne peux pas l'ignorer, plus maintenant.

— Colton... dis-je d'une voix hésitante.

Il me jette un coup d'œil en coin.

— Il y a un endroit là-bas, les chutes McWay. C'est probablement mon endroit préféré, mais je n'y ai pas été depuis longtemps. Il possède l'eau la plus claire et la plus bleue qui existe. Certains jours, il est possible de voir jusqu'à six mètres de profondeur. De plus, il y a une chute d'eau qui plonge par-dessus la falaise et atterrit sur le sable. Je voulais t'emmener là-bas, explique Colton en souriant.

Son optimisme habituel est revenu dans sa voix et il semble un peu plus normal. Il ressemble davantage au Colton qu'il me laisse voir.

— Nous pourrions acheter de la nourriture en route, manger aux chutes, prendre le kayak, passer une journée parfaite...

— Colton.

Mon ton est plus ferme et j'espère que cela suffira pour qu'il comprenne que nous ne pouvons pas ignorer ce qui est arrivé. Que, même si nous le voulons tous les deux, nous ne pouvons pas continuer en laissant tant de choses non dites entre nous.

Il soupire. Regarde à travers sa fenêtre pendant un court instant avant de ramener ses yeux vers la route.

— Je veux seulement partir loin pendant un moment.

Il bouge sur son siège, tambourinant sur le volant.

— Ce qui s'est passé, là-bas, avec ma sœur...

— Ça va, dis-je rapidement.

Je peux voir à quel point il est mal à l'aise et cela affaiblit ma détermination à en parler.

— Tu n'as pas besoin d'expliquer. Ma sœur peut être comme ça quand elle s'inquiète, et c'est entre vous et...

Et voilà, je contourne la question. Encore.

— Alors tu as tout entendu, dit Colton.

Je regarde par la fenêtre, essayant d'échapper aux mots que je me répète constamment. Les mots de Shelby et les siens. Après je lui avouerai la vérité.

— Oui. Mais ça ne me regarde pas, je...

— Ça va, dit Colton. Je n'essayais pas de te le cacher.

Il me jette un coup d'œil.

— Pas vraiment.

Le mot *cache* semble se nouer dans mon estomac et, même si je sens le regard de Colton posé sur moi, je ne peux pas le regarder. J'ouvre davantage la fenêtre. J'aimerais que le vent entre dans la voiture et emporte tous nos secrets.

— De toute façon, dit-il en bougeant de nouveau sur son siège, il n'y a pas grand-chose à dire.

Il recommence à regarder la route.

— Je suis tombé très malade il y a quelques années, une infection virale qui a atteint mon cœur et l'a affecté au point où j'en avais besoin d'un nouveau. J'ai été placé sur la liste d'attente pour une greffe, j'ai attendu longtemps, j'ai fait beaucoup de séjours à l'hôpital, puis l'an dernier j'ai reçu un nouveau cœur.

J'inspire brusquement. Je connais déjà tous ces faits, mais les entendre de sa bouche m'atteint d'une toute nouvelle façon.

Colton s'arrête et cette pause me permet d'entendre tout ce qu'il ne dit pas. Tout ce qu'il a dit à Shelby au sujet de Trent et de la lettre. Ce qui concerne sa vie pendant l'attente et sa vie maintenant. J'attends en silence, me préparant à ce qu'il me raconte toutes ces choses, mais il n'en fait rien. Il continue de regarder la route et opine légèrement, comme si c'était terminé, comme s'il n'y avait rien d'autre à dire.

J'opine légèrement, comme si j'entendais tout cela pour la première fois, comme si c'était aussi simple que ce qu'il dit, mais j'ai besoin de toutes mes forces pour garder ma respiration égale et maintenir une expression neutre. La manière dont Colton a parlé, comme si son histoire était aussi simple que cela, ressemble à une porte fermée pour m'empêcher d'entrer. C'est peut-être pour me protéger, mais il est trop tard. Je connais trop de choses.

Je sais que derrière toutes les photos où il sourit malgré la douleur, derrière les billets de Shelby sur l'attitude positive de son frère, se cachent de la douleur, de la souffrance, de la culpabilité. Il y a eu la maladie, la faiblesse, l'hospitalisation. La perte de poids, l'enflure, les opérations successives. Les machines, les tubes, les multiples médicaments. Des espoirs fous, des déceptions écrasantes. Des levées de fonds, des veilles familiales. Des peurs énormes et des petites victoires.

Il y a eu une vie vécue derrière le verre de l'hôpital et dans les confins de sa maison, pendant que ses amis et sa famille pouvaient sentir l'air marin dans leurs poumons, le soleil et l'eau sur leur peau. Il y a eu une pièce remplie de bateaux qui ne quitteraient jamais leur port en verre. Mais il a continué de sourire à l'appareil photo. Il n'a pas seulement échangé la mort contre une vie remplie de soins médicaux. Il l'a échangée contre une ancre formée par la culpabilité.

Je ne peux supporter la pensée d'aggraver la situation. Pas maintenant. Pas quand je sais à quel point il souffre toujours. Je me tourne vers la fenêtre pour que l'air qui entre puisse justifier les larmes qui me

brûlent les yeux.

— Ça va, dit Colton. Je vais bien, maintenant.

Il sourit, essayant d'alléger le moment, et pose un poing sur sa poitrine.

— Je suis fort. Et tu l'aurais découvert un jour ou l'autre.

Il hausse les épaules.

— Je suppose que j'aimais le fait que tu me connaisses sans toute cette situation.

— Pourquoi ? dis-je, murmurant à peine.

Il penche la tête sur le côté, semblant réfléchir, puis il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais il se retient. Je garde les yeux fixés devant moi, essayant de lui donner l'espace dont il a besoin pour trouver sa réponse pendant que nous prenons un autre virage serré. La route longe la montagne, loin au-dessus de l'océan, et dans le siège du passager, je ne peux pas voir le gouffre, ce dont je suis reconnaissante.

Je peux voir le ciel et l'océan s'étendant depuis les falaises, énorme et brillant sous le soleil de l'après-midi. Il me donne envie d'être en kayak, flottant sur l'eau bleu-vert et ensoleillée, dans cet endroit sûr entre l'océan et le ciel, là où rien n'importe sauf le moment présent.

Colton hausse les épaules.

— Parce que je ne pense à rien de tout ça quand je suis avec toi, et c'est...

Il s'arrête et sourit, mais ce n'est pas son sourire habituel. Il est plus vulnérable, tout comme son regard.

— C'était un moment assez sombre de ma vie, et toi...

Il me jette un autre coup d'œil, l'air sérieux.

— Tu es comme la lumière après cette obscurité.

Je craque. Les larmes montent à la surface et je prends sa main, essayant de les refouler pendant que je revois tout dans mon esprit. La première fois où je l'ai vu dans le café, le moment où il était sur le pas de la porte, un tournesol à la main, notre journée dans la grotte remplie de soleil, pagayer sur l'eau, entre un océan luisant et un ciel rempli de feux d'artifice.

Je ne peux pas prendre le risque de tout perdre. De perdre toute cette lumière.

Colton me regarde, attendant que je dise quelque chose, que je lui dise que je ressens la même chose. Devant nous, la route tourne si abruptement qu'il doit la regarder de nouveau et ralentir. Je suis projetée contre lui, comme souvent auparavant, mais cette fois je ne résiste pas.

Appuyée contre lui, j'aperçois le rebord de la falaise, ainsi que l'océan et les rochers sur lesquels les vagues se brisent, loin en dessous. Pendant un moment, j'ai l'impression que mes orteils se trouvent au-dessus du vide et que je suis en train de me demander si je vais sauter. À ce moment, je comprends que je l'ai déjà fait. Je suis tombée si loin et si rapidement que je n'ai rien vu, et maintenant je ne peux plus reculer, je n'ai rien pour me retenir, à part Colton.

« Parfois, dans la vie, il y a des moments d'épanouissement inexprimable qui ne peuvent être expliqués par les symboles que nous appelons les mots. Leur sens peut seulement être exprimé par le

langage inaudible du cœur. »

— Martin Luther King Jr

CHAPITRE 28

Après des kilomètres de virages en épingle, entre la falaise et des collines verdoyantes remplies de ravins et de petites chutes d'eau, l'autoroute tourne légèrement vers l'intérieur des terres, et nous passons devant une pancarte indiquant un terrain de camping. Colton n'entre pas sur le terrain, tournant plutôt à gauche vers l'aire de stationnement sur la côte. Il n'y a personne au kiosque pour prendre notre argent, et, puisque l'aire de stationnement est déserte, nous pouvons choisir l'emplacement que nous voulons. Colton gare le Transporter à côté de la clôture, sous un cyprès qui étend ses branches vertes au loin, comme un énorme bonsaï.

Il n'y a aucun bruit quand il me regarde.

— Je ne peux pas croire que tu es ici avec moi.

Il se penche pour m'embrasser, et je le sens sourire.

— C'est mon endroit préféré. Dans le monde entier. Viens.

Nous sortons et restons debout à côté des portières, nous étirant sous le soleil de l'après-midi. L'air est différent ici : plus frais, plus facile à respirer. L'odeur de l'eau salée se mélange à celle des arbres et des fleurs qui poussent partout et recouvrent la colline. Il est impossible de voir ou d'entendre l'océan, mais je peux le sentir, comme je peux sentir le reste de la tension quitter Colton quand il respire l'air.

— Allons voir l'eau, dit-il.

Avant que je ne puisse répondre, il me prend la main et me guide vers un petit escalier en bois qui surmonte la clôture. De l'autre côté, un sentier serpente dans l'herbe haute avant de disparaître au bord de la falaise. Nous franchissons la clôture, puis nous suivons le sentier, main dans la main. Nous ne parlons pas, mais ce n'est pas nécessaire. La douceur de l'air, la sensation de la main de Colton, le son lointain de l'océan, tout est parfait. Cet endroit semble idéal, exactement ce dont nous avons besoin et où nous devons nous trouver.

Quand nous arrivons à l'endroit où le sentier mène à un escalier abrupt, je vois l'océan s'étendre devant nous et j'arrête net.

— Ouah ! dis-je. C'est magnifique.

— Je savais que tu aimerais ça, répond Colton en souriant pendant qu'il regarde la grande anse remplie d'eau couleur saphir sous nos pieds.

À l'extrémité sud, un gracieux arc d'eau blanche plonge par-dessus la falaise et tombe sur le sable avant de rencontrer l'océan. Colton inspire profondément et lentement, comme s'il absorbait tout, comparant chaque détail à ses souvenirs.

— Quand es-tu venu ici pour la dernière fois ? dis-je.

Il répond sans détacher ses yeux de l'eau.

— Ça fait longtemps. C'était avec mon père il y a, quoi, dix ans peut-être ? Nous sommes venus camper, tous les deux, sur la plage, dit-il en souriant. Nous avons emporté le kayak et nos planches de

surf, et nous avons passé la journée sur l'eau avant de revenir sur le sable et de cuire des hot-dogs et des barres choco-guimauve au-dessus du feu de camp, et de regarder les étoiles filantes au-dessus de l'océan.

— Ça semble parfait.

— C'était le cas. Une journée parfaite. Du moins, c'est ce dont je me souviens. J'y ai souvent pensé quand j'étais malade, répond-il avant de me jeter un coup d'œil. Je me disais que ça aurait peut-être été la meilleure journée de ma vie.

Nous regardons une vague, plus grosse que toutes celles que j'ai vues à Shelter Cove, monter, accélérer et grandir, puis se briser rapidement, si fort que je peux l'entendre, même à cette distance.

Colton siffle.

— Est-ce que tu te sens courageuse ?

— Pas à ce point, dis-je quand la vague suivante se brise, envoyant de l'eau blanche haut dans les airs. C'est sauvage, ici.

Il opine.

— Ouais, ce n'est pas vraiment l'endroit idéal pour le kayak.

Nous regardons une autre vague déferler dans l'anse dans une ligne parfaite.

— Bon pour le surf, par contre.

Je regarde la vague, amusée à la pensée que chaque fois que Colton dit une telle chose, je pense que c'est plutôt terrifiant. J'aime toujours mieux surfer sur l'eau blanche près du bord.

— Tu peux surfer si tu veux. Ça ne me dérange pas. Je regarderai.

La plateforme sur laquelle nous nous trouvons est munie d'un banc et elle offre une belle vue, et je sais que Colton se sentirait mieux s'il allait dans l'eau.

— Vraiment ? Ça ne te dérange pas ?

— Non, vas-y. Je ne suis pas encore prête pour ces vagues, mais j'ai vu ce dont tu es capable.

Il se tourne vers moi et sourit avant de m'attirer vers lui pour un doux baiser rapide qui nous surprend tous les deux.

— Merci. Ça ne sera pas long.

— Prends tout le temps dont tu as besoin.

— D'accord. Je vais me changer et attraper ma planche.

Colton s'éloigne sur le sentier avant de s'arrêter et de revenir me donner un autre baiser. Celui-ci est plus long, et je sens de légers frissons me parcourir.

Il s'éloigne un peu et pose son front contre le mien pour que nos yeux soient à la même hauteur.

— D'accord. Je vais vraiment aller me changer.

— D'accord, dis-je. Je serai ici.

Colton recule de quelques pas en me regardant avant de se retourner. Je l'observe monter la côte en courant, jusqu'à son fourgon, attendant qu'il revienne m'embrasser, consciente que, s'il le fait, je ne pourrai plus me retenir.

Quand il revient avec sa planche de surf, je suis descendue jusqu'à une autre plateforme en bois, à mi-chemin entre deux escaliers. Cette plateforme possède un banc, une rampe et une vue parfaite sur la chute d'eau dans l'anse.

— Je t'ai apporté un sweat-shirt, dit Colton en me le tendant. Au cas où.

Il se penche pour me donner un autre baiser rapide, puis il descend l'escalier en courant, vêtu de son t-shirt de plongée et d'un bermuda, sa planche sous le bras. Je suis heureuse de le voir ainsi, comme si ses pas étaient redevenus légers.

Je reste un moment appuyée sur la balustrade et je le regarde jeter sa planche dans l'eau bleue avant de sauter dessus et de commencer à pagayer avec les bras, avec la grâce et la facilité d'une personne qui n'a jamais été séparée de sa planche. Personne ne pourrait croire le contraire. C'est impossible à voir de l'extérieur.

Une grande vague s'élève devant Colton, et je deviens nerveuse, comme si j'étais sur l'eau, mais il plonge les bras dans l'eau et pagaie de toutes ses forces avant de pousser le bout de la planche vers le bas au moment où la vague penche vers l'avant et commence à se briser. Pendant une fraction de seconde, alors que la lumière traverse l'eau, j'aperçois sa silhouette devant la vague, et c'est si beau que j'ai envie de pleurer devant l'impossibilité de cette situation que j'ai créée.

Une brise monte de l'eau, apportant avec elle la fraîcheur et une légère odeur de pluie. Elle frôle ma peau nue, et je serre le sweat-shirt autour de moi au moment où Colton finit de surfer sur la vague et se tourne pour pagayer afin d'en attraper une autre. Je vois un éclair au loin, si rapide que je crois m'être trompée, mais quelques instants plus tard, j'entends le grondement sourd du tonnerre. Les nuages s'accumulent déjà, dessinant de légères lignes grises sur l'eau, commençant à cacher le soleil qui brillait si fort quelques instants plus tôt.

Colton attrape la vague suivante au moment où un autre éclair déchire le ciel. Cette fois, il ne s'écoule que quelques secondes avant le coup de tonnerre. Je peux voir des moutons apparaître sur l'eau quand le vent commence à souffler plus fort. Je m'attends à ce que Colton pagaie pour sortir de l'eau, mais il retourne sa planche et se dirige vers les vagues grandissantes. Une grosse goutte d'eau tombe sur ma joue et je l'essuie avant de regarder l'océan, où Colton pagaie, visible contre le ciel orageux. J'aimerais qu'il revienne. Un nouvel éclair apparaît. À ce moment, Colton s'assoit et se tourne vers le rivage. Il me fait un signe de la main, puis un signe de la tête pour indiquer que tout va bien, ensuite il lève un doigt pour dire « encore une ».

Je lui fais un signe de la main, et à ce moment la pluie commence à tomber, mouillant l'escalier autour de moi et ajoutant une nouvelle couche à l'air. Un autre éclair déchire le ciel, suivi d'un coup de tonnerre. Je monte la capuche du sweat-shirt et plisse les yeux pour voir à travers le déluge. Colton attrape une autre vague. Dès qu'il a terminé, il pagaie vers le rivage. Quand il y arrive, il se lève et me fait un nouveau signe de la main, puis il place la planche sous son bras.

Colton commence à courir sur la plage pendant que le tonnerre gronde dans le ciel. Il me crie quelque chose, mais ses mots disparaissent dans le vent. La pluie tombe abondamment, me piquant froidement le

visage et les jambes, transperçant rapidement le sweat-shirt.

Quand Colton arrive près de moi, il crie et je ne peux m'empêcher de rire en imaginant ce dont je dois avoir l'air, la pluie collant mes cheveux sur mes joues.

— Viens, crie-t-il au-dessus de l'orage et du bruit des vagues.

Il prend ma main et me tire vers l'escalier, m'indiquant de passer devant lui. Je monte les marches deux par deux, poussée par la pluie, le froid et le fait que Colton se trouve juste derrière moi. Un autre éclair me fait crier et je sens le tonnerre éclater dans ma poitrine. Derrière moi, Colton rit.

— Allez, allez, allez !

Quand nous arrivons en haut de l'escalier, le sentier de terre s'est transformé en petite rivière et mes tongs glissent à chaque pas. Le Transporter de Colton se trouve à côté de la clôture, une tache turquoise dans le flou gris de la pluie. J'escalade la petite échelle, Colton sur les talons. La pluie tambourine sur le toit du fourgon, recouvrant presque le bruit de la portière latérale lorsque je l'ouvre. Nous sautons dans le véhicule et Colton claque immédiatement la portière.

Pendant une seconde, j'ai l'impression que l'orage diminue en intensité, mais à ce moment le ciel déverse un autre torrent de pluie, encore plus fort que le précédent. Je m'appuie contre le siège pour reprendre mon souffle, et Colton se glisse à côté de moi pour reprendre le sien. Nous nous taisons pendant un moment, puis nous éclatons de rire. Colton secoue ses cheveux, et je tords les miens avant de tirer sur son sweat-shirt, qui est collé sur ma poitrine.

— C'était fou, dit-il, toujours essoufflé. C'est arrivé tout à coup.

— Non. Je l'ai vu venir, dès le début. Je n'ai jamais rien vu de tel. J'ai cru que tu allais être frappé par la foudre, sur l'eau.

— J'ai eu un peu peur aussi, avoue Colton. Il n'y a rien de tel que de frôler la mort pour se rappeler qu'on est vivant.

Il sourit avant de tendre le bras derrière lui et d'attraper deux serviettes. Il m'en donne une.

Il commence par se frotter les cheveux, et je l'imité avant d'enlever le sweat-shirt mouillé et de le poser sur le siège du conducteur. Un autre éclair, suivi d'un coup de tonnerre, retentit à l'extérieur, et la pluie semble redoubler. Je passe la serviette autour de mes épaules et la serre, puis nous restons là, sur le lit, le dos contre le mur du fourgon, reprenant notre souffle et regardant la pluie couler sur les vitres.

— On dirait bien qu'on va dormir ici, finalement, si on en juge par la force de la pluie, déclare Colton en me jetant un coup d'œil, le sourire aux lèvres. Nous n'avons même pas été voir la chute d'eau.

— Pas d'étoiles filantes ni de guimauve non plus.

— Je sais, dit Colton en secouant la tête. J'ai seulement...

Il se penche au-dessus de moi et fouille dans la console centrale.

— Une demi-bouteille d'eau, quatre morceaux de gomme à mâcher et deux Rolo. Je ne sais pas comment nous allons survivre.

Il essaie tant bien que mal d'adopter un air sérieux, mais je vois le coin de sa bouche bouger. Il frissonne.

— Nous devrions enlever ces vêtements mouillés, dis-je en commençant à sentir le froid.

Colton sourit et hausse un sourcil.

— Ah oui ?

Je ris.

— Je me suis mal exprimée. Un peu. Je voulais dire...

Colton continue de sourire pendant que je rougis. J'essaie de nouveau.

— Je voulais dire à cause du froid, parce que nous sommes mouillés et nous pouvons...

Il rit doucement et tend la main pour glisser une mèche mouillée derrière mon oreille. Dans cette fraction de seconde, quand ses doigts touchent ma peau, je sens l'air changer autour de nous. La pluie forme un bruit constant, ressemblant à un doux rideau gris qui rend tout flou en dehors de l'espace où nous sommes assis, et je m'appuie contre lui.

Colton me prend dans ses bras et me hisse sur ses genoux pour que nous soyons face à face. La serviette glisse de mes épaules et je frissonne, mais je n'ai pas froid. Je sens seulement la chaleur de ses mains qui montent dans mon dos avant de plonger dans mes cheveux mouillés, puis de redescendre vers mon cou et mes épaules, laissant derrière elles une traînée de petites étincelles. Je l'embrasse et il a le goût de l'océan, de la pluie et de tout ce que je veux en ce moment.

Le tonnerre gronde au loin, et je sens le désir monter en nous quand nos lèvres se touchent de plus en plus frénétiquement. Nos corps suivent, se pressant l'un contre l'autre, voulant se rapprocher. Colton laisse tomber sa serviette, et je pose les lèvres dans son cou pendant que mes mains descendent sur sa poitrine et son estomac avant de se promener sur le rebord de son bermuda.

Il me tire vers lui presque instinctivement et m'embrasse de nouveau au moment où je saisis le bas de mon débardeur. Je tire sur le tissu mouillé et enlève mon haut. La fraîcheur de l'air me fait frissonner quand je tends les mains en arrière pour détacher mon soutien-gorge.

Quand je le laisse glisser sur mes bras et tomber au sol, je sens l'inspiration soudaine de Colton. Il pose les mains sur mon visage avant d'appuyer son front contre le mien, haletant. Les yeux dans les yeux.

J'entends de nouveau la pluie sur le toit. Je sens mon cœur qui cogne dans ma poitrine, et nos souffles, tremblants.

Colton s'éloigne légèrement et passe un pouce sur la minuscule cicatrice que je garde de notre première rencontre. Je ferme les yeux quand il l'embrasse. Il inspire profondément avant de se pencher en arrière, et quand j'ouvre les yeux, je le vois baisser les mains pour saisir le bord de son t-shirt de plongée. Il hésite un moment, puis il le passe par-dessus sa tête et nous restons assis l'un en face de l'autre.

Nus dans la lumière douce.

Je retiens mon souffle en baissant les yeux, regardant sa poitrine, la partie de lui-même qu'il a si longtemps cachée.

La cicatrice commence au-dessus de l'encoche formée par la rencontre de ses clavicules et elle forme une mince ligne au milieu de sa poitrine. Je le sens me regarder pendant que je l'étudie, je sens qu'il

attend de voir ce que je vais faire et, à ce moment, le besoin de tendre la main, de le toucher, est irrésistible. Je lève la main, mais j'hésite à clore l'espace entre nous, ne sachant trop si j'ai le droit de le faire.

Sans dire quoi que ce soit, Colton prend ma main et la guide vers le milieu de sa poitrine. Il l'appuie contre sa peau pour que je sente les battements de son cœur, qui semblent répondre aux miens.

— Quinn...

Mon nom ainsi murmuré a l'effet d'un aimant, et je plonge dans un endroit où il n'y a que nous, que le moment présent.

Je me laisse tomber en arrière sur le lit, attirant Colton au-dessus de moi, jusqu'à ce que je sente tout son poids sur mon corps.

Il embrasse mon cou et ma clavicule avant de revenir vers mes lèvres, et nous nous embrassons pour effacer le passé. Nous effaçons tout ce qui n'est pas nous dans ce moment, dans cet endroit. Nous oublions nos cicatrices, nos douleurs, nos secrets, notre culpabilité. Nous les donnons et les prenons l'un à l'autre jusqu'à ce qu'ils disparaissent au rythme de la pluie.

De nos respirations.

De nos battements de cœur.

« Il existe des moments dans la vie, quand le cœur est rempli de tant d'émotions

Que si par hasard il est secoué, ou que dans ses profondeurs tel un galet

Tombe un mot irréfléchi, il déborde, et ses secrets,

Répendus sur la terre comme de l'eau, ne peuvent être rassemblés »

— Henry Wadsworth Longfellow, « The Courtship of Miles Standish »

CHAPITRE 29

Je me réveille lentement. Au début, j'entends seulement un bruit sourd et constant, ainsi que les mouvements réguliers de l'endroit où est posée ma tête. Je suis enveloppée de chaleur, mais en marge de cet endroit se trouve un courant d'air rempli de pluie qui me donne envie de me pelotonner contre Colton, la chaleur de sa peau et le rythme de son cœur.

Pendant un bref instant, cette pensée me surprend. J'ai passé tant de temps à penser qu'il avait le cœur de Trent. J'ignore quand c'est arrivé, quand j'ai changé d'idée, mais maintenant ce n'est plus qu'une pensée lointaine. Fausse. Ce son que je peux entendre et sentir, c'est le cœur de Colton. J'ouvre les yeux et, quand je vois la courbe de son menton, son bras hâlé autour de moi, le souvenir de ses lèvres posées sur moi alors que la pluie tombe sans arrêt me revient soudain. C'était son cœur et le mien ensemble. Ces moments nous appartiennent à nous seuls.

Une lumière pâle entre par les fenêtres embuées, et je peux toujours entendre le bruit d'une bruine à l'extérieur, ponctuée par le bruit que de plus grosses gouttes font sur le toit en métal du fourgon en tombant du cyprès sous lequel nous sommes garés.

Je pose une main au milieu de la poitrine de Colton et passe un doigt dans son cou, et il bouge. Il inspire profondément et pose une main sur la mienne, comme tout à l'heure. Il l'amène sur sa poitrine et sourit sans ouvrir les yeux.

— Salut, dis-je, soudain intimidée alors que nos corps sont toujours enchevêtrés sous la couverture.

Colton entrouvre un œil, puis l'autre, et baisse le menton pour me regarder.

— Alors ce n'était pas un rêve, dit-il en souriant. Bien. Pas cette fois, au moins.

Je ris et le pousse malicieusement, mais les souvenirs de nous, entourés par la pluie, et l'idée qu'il pense ainsi à moi me donnent chaud. Je m'étire vers ses lèvres, et il me serre dans ses bras. Au moment où tout est sur le point de disparaître autour de nous, j'entends mon téléphone vibrer.

Je tends un bras pour le prendre et voir qui m'appelle, mais Colton me tire vers lui et parle contre mes lèvres pendant qu'il m'embrasse :

— Ne t'occupe pas de ça pour le moment.

Je l'embrasse, et le téléphone continue de vibrer avant de se taire, puis j'entends le bip indiquant la présence d'un message vocal. Je ressens une légère inquiétude. J'ai dit à Ryan que j'allais voir Colton. Peut-être qu'elle veut seulement prendre de mes nouvelles.

En temps normal, je ne m'inquiétera pas vraiment, mais la tempête et le fait que je ne suis pas là où je suis censée être et qu'il commence à être tard, tout cela me rend assez nerveuse pour que je m'éloigne de Colton, que je monte la couverture sous mon menton et que je tende le bras vers mon téléphone.

Quand je vois l'écran, mon cœur s'affole.

Douze appels manqués.

Ma mère. Ryan. Ma grand-mère.

Encore et encore.

— Mon Dieu.

Colton s'assoit, soudain inquiet.

— Quoi ? demande-t-il. Qu'est-ce qui cloche ?

Je me bats contre le téléphone pour essayer d'écouter le premier message.

— Je... Je ne sais pas, je pense que peut-être, peut-être que...

La voix de Ryan, insistante, m'interrompt.

— Quinn, c'est papa. Tu dois venir à l'hôpital immédiatement.

Les portes des urgences s'ouvrent dans un souffle. En plus d'une forte odeur d'antiseptique, je suis frappée et bouleversée par un souvenir de la dernière fois où je suis venue dans *cet* hôpital... il y a plus d'un an. À ce moment, j'étais dans tous mes états et je portais mes vêtements de course. Je tenais toujours la chaussure de Trent. Mon père était au bureau des infirmières pour demander des informations. Je revois le visage des parents de Trent en m'apercevant. Il n'était déjà plus aux urgences. Les décisions avaient été prises. Les papiers avaient été signés. On avait envoyé chercher l'aumônier. Les adieux avaient déjà été faits, sans moi.

Je m'arrête et j'essaie de respirer, mais le plancher semble instable sous mes pieds.

— Holà, dit Colton en prenant mon coude. Est-ce que ça va ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais je m'arrête quand je vois ma famille. Ils sont assis sur les mêmes chaises beiges sur lesquelles je me suis assise avec mon père en attendant de voir Trent. En attendant de lui dire adieu.

Maintenant c'est ma grand-mère, ma mère et Ryan qui sont assises, tendues, silencieuses. Ma mère regarde au loin, l'air dévastée, comme si elle avait échoué, comme si elle pensait à tout ce qu'elle aurait pu faire différemment. Ryan, vêtue de ce qu'elle met pour peindre, manifestement au bord des larmes, est concentrée sur une tache invisible au sol, comme si cela lui permettait de retenir ses larmes. Et ma grand-mère. Elle est assise très droite, immobile, son sac sur les genoux, ses mains posées sur celui-ci, calme au milieu de la tempête.

Colton pousse doucement une main dans mon dos.

— Est-ce que c'est ta famille ?

J'opine et me prépare à entendre le mot *AVC*, puis je traverse les urgences pour atteindre les chaises. Quand j'arrive, Ryan est la première à lever la tête et elle écarquille les yeux lorsqu'elle nous voit. Ce n'est qu'à ce moment que j'imagine l'image que je dois projeter, avec mes cheveux emmêlés et bouclés, mon mascara étalé et le sweat-shirt humide de Colton sur mes épaules.

— Qu'est-il arrivé... Est-ce que papa va bien ?

Je peux déjà sentir les larmes se préparer aux réponses, quelles qu'elles soient.

— A-t-il fait un AVC ?

Ma mère se lève et m'étreint si fort que je me demande si la situation est pire que dans mon imagination. Après un long moment, elle relâche un peu son étreinte, sans toutefois me laisser aller.

— Nous n'en sommes pas encore sûrs. Ils l'examinent pour le moment, et nous en saurons davantage bientôt.

— Qu'est-il arrivé ? Comment est-ce que... Je croyais qu'il était...

Je ne finis pas mes phrases parce que je me rends compte que je n'ai pas pensé à toutes ces choses au cours des dernières semaines : ses médicaments, ses rendez-vous de suivi. Les symptômes. Je me suis simplement dit qu'il allait bien. Qu'il était en sécurité.

Je me suis permis d'oublier que c'était impossible.

— Il m'aidait avec un de mes canevas, dit Ryan depuis sa chaise, sans détacher les yeux du plancher. Et il a... Tout à coup il s'est mis à parler étrangement, et j'ai cru qu'il blaguait, alors j'ai ri.

Elle me regarde, les yeux remplis de larmes.

— J'ai ri et puis ses yeux se sont révulsés et il s'est effondré. Il est tombé...

Elle se tord les mains.

Ma grand-mère pose une main sur celles de Ryan, assez fermement pour les arrêter.

— Et puis tu as agi, tu as appelé les secours, et c'est tout ce que tu pouvais faire.

Ryan se redresse.

— Non. J'aurais dû m'en rendre compte immédiatement, j'aurais dû appeler plus tôt...

Ma mère intervient, refusant de laisser Ryan porter le blâme.

— Tu as fait ce que nous aurions tous fait, chérie. Le reste était complètement hors de ton contrôle.

Je crois que ma mère ne croit pas ses propres paroles. Je revois tout. Je la revois passer en revue les mesures préventives qu'elle aurait dû obliger mon père à prendre. Et j'ai envie de tendre le bras et de lui dire qu'elle n'aurait pas pu le faire. Que parfois, peu importe à quel point on regrette quelque chose ou on voudrait que les choses soient différentes, nous ne pouvons rien faire pour changer la situation.

Colton se racle la gorge et danse d'un pied à l'autre à côté de moi. Ma grand-mère est la seule qui semble le remarquer.

— Quinn, tu ne nous as pas encore présenté ton ami.

Elle me fait un signe de la tête, et l'inquiétude me gagne.

Colton fait un pas en avant, une main tendue vers ma grand-mère.

— Je suis Colton.

Ma grand-mère prend sa main entre les siennes.

— C'est un plaisir de te rencontrer, Colton. Tu dois être la raison pour laquelle Quinn est maintenant passionnée par l'océan. Je peux comprendre, dit-elle en lui faisant un clin d'œil. Voici ma fille, Susan, et Riley, la sœur de Quinn.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, répond Colton.

Ma mère opine et sourit poliment. Ryan se lève et lui serre la main avant de nous regarder à tour de rôle.

— J’ai souvent entendu parler de toi, dit-elle.

Je lui lance un regard noir qu’elle ne voit pas parce qu’elle semble étudier Colton.

Elle me jette ensuite un coup d’œil, et je la supplie silencieusement de ne rien dire d’autre.

— En bien, dit-elle en comprenant. Merci d’avoir accompagné Quinn.

— C’est normal, affirme Colton.

Nous restons là un moment, silencieux, jusqu’à ce qu’un médecin en uniforme, visiblement fatigué, nous approche, un porte-bloc à la main.

— Madame Sullivan ?

— Oui ? dit ma mère en se levant.

Nous retenons tous notre souffle pendant que le médecin nous regarde.

— Puis-je parler honnêtement ? À propos de votre mari ?

Ma mère opine.

— D’accord. La bonne nouvelle, c’est que votre mari est dans un état stable. Il n’a pas fait d’AVC et il n’y a pas de lésions permanentes.

Nous opinons tous comme si nous comprenions, puis nous attendons la mauvaise nouvelle.

— La mauvaise nouvelle, c’est que c’est sa deuxième ischémie cérébrale transitoire et que le scanner montre un petit caillot dans sa carotide, qui mène au cerveau. Si nous ne le traitons pas, il *risque* d’avoir un AVC, ou pire, dans un avenir rapproché. Nous avons quelques options, mais chaque seconde compte et j’aimerais l’opérer le plus rapidement possible.

Ma mère opine, absorbant tout, comme nous.

— Puis-je le voir ?

— Bien sûr, répond le médecin. Venez avec moi.

Elle nous jette un coup d’œil rapide, et ma grand-mère la chasse d’un signe de la main.

— Vas-y. Nous serons ici.

Avant que ma grand-mère ne finisse sa phrase, ma mère se tourne et s’éloigne dans le couloir en compagnie du médecin. Je peux voir qu’elle ne se concentre plus sur nous, et c’est normal. Nous avons disparu. Pour le moment, son monde se concentre sur une seule personne : mon père. Je pense à eux deux, à leur histoire, leurs trente-six années de vie commune, et à ce que j’ai ressenti quand j’ai perdu Trent après une fraction de ce temps. Je pense à ce que je ressentirais si je perdais Colton. Je suis sûre que c’est différent pour elle, compte tenu de toutes ces années, mais il est terrifiant de penser à quel point notre monde tourne autour d’une personne aimée.

Ryan se laisse choir sur sa chaise, quelque peu soulagée.

— Je ne peux pas croire que j’ai ri. J’ai ri de lui. J’ai... C’est arrivé si rapidement, je n’ai pas compris.

Ma grand-mère se tourne vers elle et lui parle doucement.

— Allez, c’est terminé et tu dois passer à autre chose, affirme-t-elle en lui prenant la main. Allons faire un tour toutes les deux.

Le bras de Ryan pend mollement de la main de ma grand-mère et elle secoue la tête avant de prendre une autre inspiration tremblante.

— Lève-toi, ordonne ma grand-mère plus fermement.

Son ton attire l'attention de ma sœur, et je vois un moment de compréhension passer entre elles quand Ryan entend les mots qu'elle a dits à ma grand-mère il y a longtemps. Elle déglutit avant d'opiner et d'obéir. Ma grand-mère se tourne ensuite vers Colton et moi.

— Ça va aller ici ?

— Oui, dis-je, même si j'en doute.

— Tant mieux. Ce ne sera pas long.

Sur ce, elle passe un bras autour des épaules de Ryan et la dirige dans le couloir menant à la porte, avant de sortir dans le crépuscule nuageux.

J'expire finalement.

Colton s'assoit à côté de moi.

— C'était effrayant, hein ? dit-il en posant une main sur mon genou. Mais on dirait que ton père va s'en sortir.

— J'aimerais avoir une garantie, dis-je en le regardant.

Il pince les lèvres.

— Il n'y en a jamais. Pour qui que ce soit. Mais c'est la vie.

Nous restons silencieux pendant un moment.

— As-tu faim ? demande Colton. Soif ? Veux-tu du café, du chocolat chaud ou quelque chose d'autre ? Je connais bien les hôpitaux.

Il sourit et je ne peux pas croire à quel point ces petites références à sa maladie semblent faciles, maintenant que je suis au courant, presque comme s'il était soulagé de ne plus devoir garder ce secret.

— Peut-être une bouteille d'eau ? dis-je faiblement.

— J'y vais.

Colton se lève rapidement, heureux de pouvoir rendre service, puis il se penche devant moi et me lève le menton pour que je le regarde. Il ouvre la bouche pour parler, mais se ravise et se contente de m'embrasser sur le front.

— Quinn, je... je reviens tout de suite.

Il se tourne et s'éloigne dans un autre couloir, et je me penche en arrière sur la chaise avant d'enfoncer les mains dans les poches du sweat-shirt et de fermer les yeux pour respirer. J'essaie de comprendre ce qui est arrivé à mon père, ce que le médecin a dit, l'éventualité que tout se passe bien. Mais je peux seulement voir Colton, sous la lumière pâle de la tempête, ma main sur sa poitrine nue, ses lèvres contre les miennes, la pluie autour de nous, comme dans un rêve.

Quand j'ouvre les yeux, les lumières fluorescentes de l'hôpital chassent cette vision.

Après quelques minutes, je commence à jouer avec un objet qui se trouve au fond de la poche de Colton avant de me demander de quoi il s'agit et de le sortir. C'est un morceau de papier, plié en un petit

carré.

Je commence à le déplier sans réfléchir, puis je m'arrête net quand je reconnais le papier crème abîmé. Mon cœur semble sortir de ma poitrine, et toute la culpabilité et les secrets me reviennent, comme s'ils sautaient de ce que je tiens. Comme une punition pour ce que j'ai fait. Je n'ai pas besoin d'ouvrir la lettre pour en connaître le contenu. J'ai écrit une foule de brouillons, soir après soir, jusqu'à ce que je pense avoir trouvé les bons mots. Jusqu'à ce que la lettre transmette exactement ce que je voulais dire à la personne ayant reçu le cœur de Trent.

Mon estomac se noue lorsque je déplie lentement la lettre en faisant attention de ne pas déchirer le papier, anciennement épais, qui a été aminci par plusieurs choses, pas seulement la tempête. Je parcours les mots, mon écriture, les plis qui ne sont pas les miens, ceux qui ont été créés par l'ouverture et la fermeture répétitives de la lettre. Ceux que Colton a probablement créés pour glisser le papier dans sa poche. Pour le garder sur lui.

Je regarde les mots, mes mots, remplis de tristesse. La personne qui a écrit cette lettre me semble étrangère. Elle cherchait un moyen de retenir Trent. Elle ne croyait pas pouvoir aimer quelqu'un d'autre. Elle ignorait que la personne à qui elle écrivait lui prouverait le contraire.

— Que fais-tu avec ça ?

Je relève brusquement la tête en entendant Colton, et l'expression stupéfaite qu'il arbore doit être un reflet de la mienne.

Ses yeux sont rivés sur la lettre que je tiens.

— Je...

J'essaie de la replier, mais il pose les deux tasses de café par terre et me l'arrache des mains. Son intensité soudaine me surprend.

— Je suis désolée, dis-je. Je ne voulais pas... Elle était dans ta poche, et j'ai cru que c'était peut-être...

— Tu n'as pas le droit de la lire, déclare Colton, et je ne sais pas ce qui est pire entre son ton et l'ironie de ses mots.

Je le regarde, debout devant moi, essayant de replier la lettre pour former le petit rectangle qui est resté dans sa poche pendant Dieu sait combien de temps, et je ne peux pas continuer ainsi. Je ne peux pas supporter le fait que j'ai gardé ce secret si longtemps. Je trouve enfin les mots. Je les choisis prudemment pour que leur sens soit clair.

— J'ai le droit.

Les mains de Colton se figent dans les airs et il me regarde, l'air confus.

— Quoi ?

Sa voix tremble légèrement, me donnant envie d'arrêter, mais je dois continuer.

— C'est ma lettre.

Je déglutis, la gorge sèche.

— Je l'ai écrite.

— Tu *quoi* ?

J'essaie de parler calmement. Il ne semble pas y avoir assez d'oxygène dans la pièce.

— J'ai écrit cette lettre, dis-je. Pour toi. Il y a des mois, après...

Ma voix faiblit.

— Quand mon copain a été tué dans un accident.

Ces mots et la vérité qu'ils renferment ne sont que de l'air. Ils sont à peine audibles, mais Colton les entend et son corps entier se crispe. Il secoue la tête.

— Avant de te connaître, dis-je dans l'espoir fou que cela améliore la situation.

Quand je regarde Colton, je sais que ce n'est pas le cas.

Il reste là, silencieux, aussi immobile qu'une statue si on ne tient pas compte de sa mâchoire qui se serre.

Je me lève et fais un pas vers lui.

— Colton, *s'il te plaît*...

Il recule.

— Est-ce que tu savais ? demande-t-il d'un ton glacial. Quand nous nous sommes rencontrés. Savais-tu qui j'étais ?

La question fait monter mes larmes.

— Oui, dis-je en murmurant.

Colton se tourne pour partir.

— Attends, dis-je. *S'il te plaît*. Laisse-moi t'expliquer...

Il s'arrête et fait volte-face pour me regarder.

— Expliquer *quoi* ? Que tu as cherché la personne qui avait reçu le cœur de ton copain ? Que tu m'as trouvé alors que j'avais signé un papier disant que je ne le voulais pas ?

La colère est lisible sur son visage, comme la foudre au-dessus de l'océan.

— Ou que tu es restée à côté de moi sans rien dire, il y a *quelques heures*, pendant que je te racontais tout ?

Il s'arrête, et je vois quelque chose d'autre sur son visage. C'est peut-être le souvenir de ce qui a suivi sa confession. Mais cette expression disparaît immédiatement et sa voix devient vide.

— Que veux-tu expliquer, précisément ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais la vérité de ce que j'ai fait me laisse sans voix pendant un moment. Je lui offre ensuite la seule explication que je peux formuler.

— Tu n'as jamais répondu.

Je parle au plancher. Ce n'est pas une accusation, mais plutôt l'explication de tout ce que j'ai fait, dans sa forme la plus simple et la plus honnête.

Colton fait un pas vers moi.

— À ton avis ? Je n'ai jamais voulu ça. Je n'ai jamais rien voulu de ce qui est arrivé.

Il me regarde dans les yeux, et je ne le reconnais pas du tout.

— Rends-moi service, dit-il. Oublie-moi. Parce que je n'aurais *jamais* dû te connaître.

Sur ce, il part. Il sort par les portes automatiques, disparaissant dans la nuit.

Syndrome du cœur brisé

« Le syndrome du cœur brisé est une condition dans laquelle un stress extrême peut mener à la défaillance cardiaque. La défaillance est grave, mais souvent de courte durée [...]. La cause du syndrome du cœur brisé n'est pas complètement connue. Dans la majorité des cas, les symptômes sont provoqués par un stress physique ou émotionnel extrême, comme une douleur vive, de la colère ou de la surprise. Les chercheurs pensent que le stress libère des hormones qui « étourdissent » le cœur et affectent sa capacité de pomper le sang dans le corps. »

— Institut national du cœur, des poumons et du sang

CHAPITRE 30

Je reste assise sur la chaise de la salle d'attente, abasourdie. Mon cœur semble éclater.

Des gens anonymes passent devant les chaises. Des voix confuses sortent de l'interphone. Ma grand-mère se trouve d'un côté de moi, une main tapotant l'accoudoir pendant que l'autre est posée sur mon genou. De l'autre côté, Ryan ne me regarde pas, ne parle pas, et j'ignore si c'est parce qu'elle s'inquiète pour notre père ou parce qu'elle est aussi horrifiée que moi par ce que j'ai fait.

Je suis une horrible menteuse égoïste.

Nous attendons, ensemble, sur ces chaises, mais dans des mondes séparés. Un médecin vient nous donner des nouvelles. Mon père vient d'être amené dans la salle d'opération. Nous devons nous mettre à l'aise. Cela prendra quelques heures. Ma mère revient, silencieuse, les lèvres pincées pour garder le contrôle. Elle semble petite, debout devant nous. Et terrifiée. C'est à la fois dévastateur et effrayant.

Ma grand-mère se lève et étreint ma mère.

— Tout va bien aller.

Elle ne peut pas en être sûre. Personne ne le peut, mais nous nous rattachons toutes à l'assurance dans la voix de ma grand-mère.

Ma mère opine contre son épaule, les lèvres tremblantes. Ses yeux se remplissent de larmes, mais quand elle nous voit, Ryan et moi, quelque chose en elle change. Elle regarde ma grand-mère dans les yeux et celle-ci la relâche. Ma mère s'essuie les yeux, se redresse et ouvre les bras pour que nous allions la voir. Elle devient aussi forte et confiante que possible, répétant les mots de ma grand-mère.

— Tout va bien aller.

Nous nous assoyons en rangée : ma grand-mère, Ryan, ma mère, moi. Nous attendons en silence, écrasées par l'inquiétude, mais rapprochées par la force que nous tirons les unes des autres. La fatigue finit par les gagner. Ma grand-mère s'endort, une joue appuyée sur son poing. Ryan s'installe dans une rangée vide et s'allonge sur les chaises, s'endormant dès qu'elle ferme les yeux. Le menton de ma mère baisse vers sa poitrine.

Je me retrouve de nouveau seule.

Mes yeux brûlent et mon corps veut dormir, mais mon esprit refuse de ralentir. Je revois constamment la scène avec Colton pendant que les heures s'écoulent tels des battements de cœur. Je revois sa douleur et sa colère, ma culpabilité et ma honte. Mes secrets. Mes mensonges. Des blessures qui ne peuvent être guéries. Des lésions irréversibles.

J'ignore combien de temps s'est écoulé quand le médecin apparaît devant nous. Je pose une main sur l'épaule de ma mère, qui s'assoit immédiatement, clignant des yeux sous la lumière fluorescente. Elle a des cernes profonds sous les yeux mais, en voyant le médecin, elle se lève, soudain alerte.

Il sourit.

— J'ai de bonnes nouvelles.

Ryan et ma grand-mère sont toutes deux réveillées et elles nous rejoignent devant le médecin.

— L'opération s'est bien déroulée. Nous avons pu enlever le caillot et installer l'endoprothèse. Il est maintenant dans la salle de réveil.

Ma mère étreint le médecin.

— Merci, mille fois merci.

Son sourire est sincère mais fatigué quand il lui tapote le dos.

— Il n'est pas encore réveillé, mais je peux demander à une infirmière de vous amener à sa chambre pour que vous soyez là lorsque l'anesthésie cessera de faire effet.

Quand le médecin part, une infirmière vient chercher ma mère pour l'emmener voir mon père, et ma grand-mère décide qu'elle va rester, mais que Ryan et moi devrions rentrer à la maison. Nous ne la contredisons pas et nous ne disons rien pendant que nous parcourons le couloir, mais nous semblons toutes deux soupirer de soulagement. Cette sensation n'est qu'éphémère dans mon cas. Nous sortons par les portes que Colton a empruntées, et maintenant il y a encore plus de place en moi pour sentir tout le poids de ce qui l'a fait partir. La culpabilité semble entrer en moi en même temps que j'inspire, et mon cœur et mes poumons la transmettent au reste de mon corps.

Je me demande où il est. « Reviens », dis-je dans ma tête. « Sois ici. » Mais je sais qu'il n'en fera rien.

Le bruit distant de sirènes s'accroît quand nous approchons de l'aire de stationnement et nous dirigeons vers la voiture de Ryan. Elle appuie sur la commande à distance et ouvre sa portière. Je regarde l'ambulance arriver sous la pancarte des urgences. Les sirènes se taisent, mais les lumières continuent de tourner, bleues et rouges, quand les portes latérales s'ouvrent et que les ambulanciers sortent des deux côtés.

Des lumières bleues et rouges tourbillonnant dans le ciel pâle de l'aube. Les voix saccadées des ambulanciers, le grésillement de leurs émetteurs-récepteurs en bruit de fond.

Je ne peux soudain plus respirer.

— Quinn, dit Ryan, mais sa voix semble lointaine.

Je me trouve sur notre rue, à genoux, et je suis de nouveau en train de tout perdre.

Les portes arrière de l'ambulance s'ouvrent, et un autre ambulancier en sort avant de tendre les bras et de tirer une civière.

— Amenez-le à l'intérieur ! crie-t-il aux autres. Allez, allez !

— Quinn, viens.

La voix de Ryan me ramène dans le présent, mais je n'ai pas moins mal pour autant.

Dans le présent, j'ai perdu encore plus de choses.

« Rentrez en vous-même ; frappez votre cœur et demandez-lui ce qu'il sait. »

— William Shakespeare, *Mesure pour mesure*

CHAPITRE 31

Je m'assois sur mon lit, regardant le téléphone dans ma main. Je fixe le numéro de téléphone de Colton, prêt à être composé si j'appuie sur le bon bouton. Mais je ne le fais pas. Je sais qu'il ne répondra pas. J'ai déjà appelé, encore et encore, et maintenant la messagerie répond automatiquement, comme s'il avait éteint son téléphone ou qu'il l'avait jeté. J'ai pensé à aller le voir, j'ai essayé d'imaginer ce que je pourrais lui dire pour qu'il comprenne, mais ces mots n'existent pas. J'essaie d'imaginer ce qui se passerait si je pouvais revenir en arrière. J'essaie de nous voir sur l'eau, ou dans l'anse à la chute d'eau, ou regardant le coucher de soleil depuis la plage. Mais je n'y arrive pas. Je peux seulement voir son visage, si furieux, et entendre ce qu'il m'a dit, d'une voix me semblant étrangère.

Oublie-moi.

Ce n'est pas de la colère que j'ai entendue dans ces mots. C'est de la douleur. Que j'ai causée. Personne ne peut me convaincre que c'était un accident, ou que c'était hors de mon contrôle, ou que je n'aurais rien pu faire différemment.

Je l'ai cherché. Je l'ai trouvé. Je me suis laissée tomber amoureuse de lui.

Je n'avais pas le droit de faire la moindre de ces choses.

Ce sont des choix que j'ai faits, mais en les faisant, je lui ai enlevé les siens et, comme Ryan me l'a affirmé, j'ai détruit toute chance que nous ayons de vivre quelque chose de vrai. J'ai détruit tous nos moments, nos jours, nos expériences avant même qu'ils n'existent. Et maintenant je suis le passé qu'il veut oublier. Je n'ai pas le choix de le laisser faire.

Je me renferme dans l'isolement de mon passé, là où je mérite d'être. Là où je suis seule avec tout ce que j'aimerais changer. Je ne dors pas. Je ne mange pas. Je raconte à Ryan ce qui s'est passé lorsque je suis allée le voir à la boutique pour lui avouer la vérité, je lui parle de la tempête et de l'hôpital. Après, je parle à peine. Ma sœur me laisse de l'espace. Elle court seule. Elle ne pose pas de questions, ne me donne pas de conseils. Je ne sais pas si c'est parce que je ne lui en demande pas ou parce qu'elle n'en a pas dans cette situation.

Quelques jours plus tard, quand mon père rentre à la maison, je m'extirpe de ma chambre pour lui dire à quel point je suis soulagée qu'il se porte bien. À quel point je l'aime. J'essaie de prendre soin de lui, mais je suis à moitié là. Ryan, toujours secouée par le fait d'avoir vu son malaise, tourne autour de lui, l'étreignant constamment, les yeux soudain humides. Ma mère s'occupe de sa récupération : consignes des médecins, ordonnances, travail. Je me fonds dans le décor, m'enfonçant de plus en plus.

Je me perds de nouveau.

Je suis assise devant mon ordinateur, dans le même pyjama depuis deux jours, et je consulte le blogue de Shelby lorsque Ryan entre sans frapper. Elle aperçoit la photo de Colton sur l'écran avant que je ne puisse fermer la fenêtre.

— Toujours rien ?

Je secoue la tête.

— Pourquoi ne l'appelles-tu pas ?

— Je l'ai fait. Une tonne de fois. Il ne répond pas.

Elle pince les lèvres et opine.

— Je suppose que je ferais la même chose à sa place. Après avoir tout découvert de cette manière.

Je n'ai pas envie d'en parler, alors je ne dis rien. Ryan inspire profondément et s'appuie sur le bureau devant moi.

— J'ai été acceptée, annonce-t-elle.

— Quoi ?

— Dans l'école d'art, en Italie. Ils ont adoré mon portfolio. Apparemment, une peine de cœur permet de créer de l'art puissant.

— C'est vraiment fantastique, dis-je, mais je ne semble pas convaincante.

Ma gorge se serre à l'idée qu'elle ne soit pas là.

— Quand pars-tu ?

— Dans quelques semaines.

Nous restons silencieuses pendant un moment et, même si je sais que c'est ce qu'elle veut, je vois qu'elle semble aussi un peu triste.

— Tu vas me manquer, affirme-t-elle. Et je m'inquiète pour toi.

— Je ne peux pas me supporter, pour le moment.

— Tu te rappelles que je t'ai dit qu'il méritait de connaître la vérité ?

Je lève les yeux vers elle.

— Eh bien, c'est le cas, Quinn. Il mérite de tout savoir... pas seulement ce qu'il croit savoir.

— De quoi parles-tu ? dis-je.

— Je parle du reste de la vérité. Qu'au début il était question de Trent, mais qu'au fil du temps ça a changé. Que tu es tombée amoureuse de *lui*. Que tu avais peur. Que tu ne voulais pas le blesser ni le perdre. Ces choses font partie de la vérité, non ?

Les larmes me montent aux yeux et je regarde ma sœur.

— Il m'a dit de l'*oublier*.

Je déglutis, malgré la boule que j'ai dans la gorge, et ma voix tremble.

— Il ne veut rien entendre de ce que j'ai à dire.

— Tu plaisantes ? C'est ce qu'il a *besoin* d'entendre. Tu penses qu'*il* ne souffre pas pour le moment, alors qu'il ne connaît qu'une partie de la vérité ?

Les larmes coulent une à une sur mes joues quand j'y pense.

— Pense à tout ce que tu as regretté ne pas avoir fait ou dit. Tout ce que tu aurais voulu changer.

Ryan secoue la tête.

— Tu sais mieux que n'importe qui à quel point ces choses peuvent faire mal. Tu sais combien de temps elles peuvent nous hanter et nous changer.

Elle s'arrête et regarde longuement la photo de Colton sur l'écran de mon ordinateur. Quand elle tourne ses yeux vers moi, ils sont sérieux.

— Ne les laisse pas faire. Agis. Trouve-le et dis-lui.

« Donnez tout à l'amour ;

Obéissez à votre cœur. »

— Ralph Waldo Emerson

CHAPITRE 32

Je m'arrête au même belvédère que la première fois où j'ai parcouru ce chemin pour aller voir Colton. Le soleil et l'air salé entrent quand j'ouvre la fenêtre, et j'essaie de respirer, comme je l'ai fait en ce jour. Mes mains tremblent de la même manière lorsque j'imagine le voir.

Mais tout est si différent.

Ce jour-là, j'ai conduit en me disant que je ne lui parlerais pas, que je resterais invisible. Que je n'interviendrais pas dans sa vie. Maintenant j'ai besoin qu'il m'écoute. Je veux qu'il me voie. Malgré tout ce qui m'a menée vers lui, je ne veux pas imaginer ma vie sans lui.

J'ai besoin de lui raconter la vérité emmêlée dans mes mensonges. Je veux lui dire que je suis partie à la recherche du cœur de Trent, pour trouver quelque chose me reliant au passé. Une manière de le retenir. Je veux lui expliquer que, lorsque je l'ai trouvé, j'ai plutôt découvert une raison de lâcher prise. J'ai besoin de lui dire que je ne changerais cela pour rien au monde.

Quand je tourne dans la rue principale, je suis dans un sale état. Pire encore que le premier jour. Je me gare au même endroit qu'à ce moment-là, devant le café, et je jette un coup d'œil à travers la fenêtre au cas où il serait encore là, mais l'endroit est vide. J'inspire profondément avant de traverser la rue vers Good Clean Fun, les yeux baissés, essayant de rassembler tout mon courage. Quand je monte sur le trottoir et que je lève enfin les yeux, le sol semble se dérober sous mes pieds.

Le magasin est sombre. Les râteliers qui sont généralement pleins de kayaks sont vides et, devant la porte fermée, il y a une foule de fleurs et de pancartes.

Des pancartes où le nom de Colton est inscrit.

Ma vision se brouille, et tout l'oxygène semble disparaître. Je fais un pas vers la porte, mais je ne peux même pas la voir. Je ne vois que l'hôpital et le visage de Colton, la manière dont il m'a regardée lorsque je lui ai avoué la vérité. Son visage quand il est parti. Le fait qu'il ne s'est pas retourné.

Je m'effondre là où je suis, comme si mes jambes venaient d'être coupées.

« C'est impossible. »

Pas quand je n'ai même pas... quand je n'ai même pas eu la chance de lui parler, de redresser la situation, ou de simplement... de simplement le voir.

Je pose la tête sur mes genoux et je pleure. Je pleure pour moi, pour Colton et aussi pour Trent. C'est trop. La vie, l'amour, leur fragilité. Tout cela tourne sans cesse dans ma tête tel un refrain triste.

« C'est impossible, c'est impossible, c'est... »

— Quinn ? Est-ce que c'est toi ?

J'ai besoin d'une seconde pour reconnaître la voix, mais à ce moment je lève lentement la tête, craignant ce que je vais voir en regardant Shelby. Elle est debout au-dessus de moi, et je dois plisser les

yeux contre le soleil et mes larmes pour la voir. Elle me regarde avant d'observer les fleurs devant la porte, et elle écarquille les yeux.

— Mon Dieu, dit-elle.

Elle s'assoit ensuite devant moi et me prend les mains.

— Il n'est pas... C'est... Il va bien aller.

— Quoi ?

Le mot est à peine audible.

— Colton. Il va s'en sortir. Les gens apportent continuellement des trucs parce qu'il ne peut pas encore avoir de visiteurs, et j'ai dû fermer la boutique jusqu'au retour de mes parents.

Le soulagement semble remplir mes poumons et je peux enfin regarder Shelby. Elle a les mêmes yeux verts que son frère : gentils, expressifs, mais aussi fatigués.

Je m'essuie les yeux.

— Qu'est-il arrivé ?

— Il a fait un rejet aigu il y a quatre jours.

— Mon Dieu.

Mon cœur s'arrête presque et la culpabilité me serre comme un étau. Il y a quatre jours. Il y a quatre jours, lorsque nous sommes partis de la boutique après leur dispute au sujet de ses médicaments, quand nous avons passé l'après-midi ensemble et que je ne l'ai pas vu prendre une seule pilule.

Il y a quatre jours, lorsqu'il a découvert la vérité.

— C'était vraiment effrayant, affirme Shelby. Je savais que quelque chose clochait quand il est rentré à la maison. Il est allé dans sa chambre, et j'ai entendu du verre se briser et, quand je suis entrée en courant, il était en train de fracasser toutes ces bouteilles.

Elle s'arrête, comme si elle pouvait revoir la scène.

— Je suis entrée et j'ai essayé de l'arrêter, mais il a refusé de le faire avant d'avoir terminé. Et il a refusé de me parler, de me dire ce qui clochait. Il m'a simplement dit qu'il voulait être seul. Quelques heures plus tard, il avait de la difficulté à respirer et il avait un air atroce. Il était presque en défaillance totale quand l'ambulance est arrivée à la maison, le lendemain matin.

— Mon Dieu, répété-je en murmurant.

Mes yeux se remplissent d'eau et je les baisse vers mes mains sur mes genoux. « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute. »

— Il est maintenant stable, mais il n'est pas encore au bout de ses peines. Ils lui donnent d'importantes doses de médicaments antirejet, et il devra rester sous surveillance à l'hôpital jusqu'à ce que les biopsies soient bonnes.

Shelby inspire profondément et s'appuie contre le mur.

— Il ne répond pas aussi bien que ce que les médecins voudraient, et je crois... je crois que ce n'est pas seulement parce qu'il a manqué quelques doses de médicaments.

Elle me regarde.

— Il m’a raconté ce qui s’est passé... avec la lettre.

Tous mes muscles se crispent et je me prépare à entendre ce qu’elle pense de moi.

— C’est pour ça que je ne t’ai pas appelée quand c’est arrivé. Je détestais ce que tu avais fait. Quand il m’a parlé, je voulais *te* détester de lui avoir enlevé le pouvoir de choisir.

Je sursaute et elle s’arrête avant de recommencer, plus doucement.

— Mais j’ai ensuite compris que c’est ce que je faisais depuis un bon moment, d’une autre manière, en mettant tout en ligne parce que ça me permettait de me sentir mieux, dans un sens. Mais ce n’est pas quelque chose que Colton voulait.

Je ne sais pas quoi dire.

Shelby me regarde dans les yeux.

— J’ai eu tort de le faire. Et tu as eu tort d’agir comme tu l’as fait.

Elle prend une autre inspiration, et je cherche les bons mots pour m’excuser.

— Mais honnêtement ? continue-t-elle. Après votre rencontre, il a commencé à se porter mieux que depuis longtemps. Je n’en ai jamais parlé, mais il a vraiment ramé après sa greffe... avec un tas de choses, et nous ne savions pas comment l’aider. Je n’étais pas sûre que nous allions revoir le vieux Colton.

Elle sourit.

— Mais ensuite il t’a rencontrée et il a semblé revivre. Je ne sais pas si j’avais déjà vu mon frère aussi heureux que lorsqu’il était avec toi. Alors, si je dois te blâmer, c’est pour ça.

Des larmes chaudes coulent sur mes joues, à la fois heureuses, tristes et soulagées.

Shelby sourit.

— Tu es la première personne qu’il a voulu voir à son réveil, et je ne voulais pas... je ne pensais pas que c’était une bonne idée.

Elle prend ma main et la serre.

— Mais il est en mauvais état en ce moment, et je pense qu’il a *besoin* de te voir, alors c’est bien que tu sois ici. Je peux t’amener là-bas.

J’opine, toujours incapable de parler à cause de mes larmes. J’avais l’impression de connaître Shelby grâce aux billets sur son blogue, puis j’ai cru mieux la connaître après l’avoir vue quelques fois, mais en ce moment je vois qui elle est vraiment : une personne attentionnée, extrêmement protectrice, avec un grand cœur, qui est prête à tout pour son frère, même à me pardonner.

— Merci, dis-je finalement.

Elle me serre de nouveau la main.

— Merci à *toi* d’avoir trouvé mon frère.

« Amène tes secrets, amène tes cicatrices... »

Déballe ton cœur »

— Phillip Phillips, « Unpack Your Heart »

CHAPITRE 33

— Vas-y, dit Shelby quand j'hésite devant la porte menant à la chambre d'hôpital de Colton. Il va être heureux de te voir quand il se réveillera.

Elle me donne un sac, ainsi que les fleurs et les pancartes de la boutique.

— Tiens. Tu lui donneras ça.

Je prends tout dans mes bras. J'aurais aimé apporter quelque chose pour lui donner.

— Je serai à l'accueil si tu as besoin de moi, d'accord ?

J'opine, la gorge serrée.

— Merci.

Je la regarde s'éloigner dans le couloir et, quand elle tourne dans un autre corridor, je reste seule devant la porte. Je jette un coup d'œil au porte-bloc posé dans le casier. Il est muni d'une étiquette jaune fluo portant le nom *Thomas, Colton*, ainsi que de graphiques et de notes manuscrites que je ne comprends pas. Voir son nom rend la situation réelle, mais ce n'est rien comparé à la seconde où je passe le pas de la porte et où je le vois, sur son lit d'hôpital, une foule de tubes et d'écrans attachés à lui. C'est une image que j'ai déjà vue, mais elle est complètement différente maintenant que je le connais. Tellement plus dure.

Je m'approche.

Sa poitrine se gonfle et se dégonfle lentement, régulièrement, et le bruit des écrans est rassurant. Je m'avance vers ce qui ressemble à une télévision, où une ligne constante défile sur l'écran, sursautant à chaque battement, une preuve que son cœur fonctionne toujours. Je ferme les yeux et envoie un remerciement silencieux à Trent et, même si les circonstances semblent étranges et incompréhensibles, je me sens mieux.

Je sais que Colton n'aimerait pas que je le voie dans cet état, et je ne veux pas le déranger, alors je commence par rester debout, ne sachant pas quoi faire. Je pense à tout ce que je veux lui dire, toutes les vérités que j'aimerais qu'il entende, toutes les choses que j'espère qu'il ressent aussi.

Je pose le sac par terre à côté de la chaise avant de placer le vase de fleurs sur la table, aussi doucement que possible. Je regarde ensuite l'écran. Je regarde Colton respirer. Sa main pend légèrement sur le côté du lit, et j'ai envie de tendre le bras pour la prendre. J'ai envie de l'appuyer contre mon cœur pour qu'il sache ce qu'il contient vraiment.

Je reste un peu plus longtemps debout à côté du lit avant de m'asseoir pour attendre. Colton bouge en m'entendant. Il entrouvre les yeux avant de les ouvrir complètement quand il me voit.

— Tu es là, dit-il.

Sa voix est rauque, faible, et je dois lutter pour ne pas l'étreindre et l'embrasser des milliers de fois pour m'excuser.

— Salut, dis-je en murmurant.

Je n'ose pas faire quoi que ce soit d'autre. Je me sens plus à nu en ce moment que je ne l'étais sous la pluie, cet après-midi-là.

Colton se racle la gorge et se redresse légèrement. Il grimace et tend la main, et je suis là en une fraction de seconde pour la prendre. Tous les mots que j'attendais de dire déferlent, l'un après l'autre.

— Je suis vraiment désolée, pour tout ça, pour tout. Je voulais seulement te voir. Je ne comptais pas te parler. Mais ensuite tu es entré, et tout a changé. Et quand tu es venu chez moi avec cette fleur, quand tu m'as amenée sur l'eau, dans la grotte, et... chaque jour, tu m'as montré tant de choses, et c'est devenu de plus en plus difficile, et je ne pouvais pas...

Je m'arrête et prends une inspiration tremblante, ne me donnant pas la peine d'essuyer les larmes coulant sur mes joues.

— Je ne pouvais rien te dire parce que je ne m'attendais pas à tomber amoureuse, mais c'est ce qui s'est passé. Je suis tombée amoureuse de toi et je sais que la manière dont c'est arrivé est mal et que tu ne me pardonneras peut-être jamais, mais je...

— Quinn, arrête, interrompt Colton, la voix rauque.

Mes mains tombent et je recule d'un pas, terrifiée à l'idée que ce que j'ai dit n'ait aucune importance. Il ne me regarde pas, se concentrant sur l'espace entre nous.

Nous restons silencieux pendant un long moment, étiré par le bruit des écrans et la crainte s'accumulant dans ma poitrine.

Colton finit par me regarder, mais son regard est difficile à interpréter.

— Je ne...

Il s'arrête et prend une grande inspiration.

— Ça n'a aucune importance pour moi.

Il détourne les yeux, et mon cœur semble se déchirer.

— Pas comme tu le penses. Ça a été le cas au début, quand tu m'as tout dit. Je ne savais pas comment y faire face, alors je ne l'ai pas fait. J'ai seulement réagi parce que je ne pouvais supporter le fait que tu sois l'auteure de la lettre.

Il me regarde, les yeux remplis de regret, et je ne sais pas si je peux supporter ce qui va suivre.

— Mais je suis dans ce lit depuis trois jours et je peux seulement penser au fait que je m'en veux encore plus de ne pas avoir répondu.

— Quoi ?

Je fais un pas vers lui.

— Ce n'est plus important pour moi, c'était...

— C'est important parce que je t'ai écrit, affirme Colton.

— Je ne comprends pas.

— Je t'ai écrit, dit-il doucement. Une foule de fois.

— Qu'est-ce que tu... ?

Colton s'assoit et regarde le sac que Shelby m'a demandé de lui apporter.

— Peux-tu me le donner ?

Je m'exécute et il plonge difficilement une main à l'intérieur avant d'en sortir une pile de lettres reliées par un élastique. Il me les tend.

— Elles sont pour toi.

Je regarde les lettres dans sa main. Il y en a des dizaines, scellées sans avoir été envoyées. Je suis incapable de parler.

— Je n'ai jamais pu trouver les bons mots, dit-il. Pas ceux que je voulais ou ceux que tu méritais. Ce que j'ai écrit ne correspondait jamais à ce que je ressentais et j'avais l'impression de ne pas le mériter. Comme si c'était mal que quelqu'un soit mort pour que je vive.

Il hausse les épaules.

— Je ne savais pas comment te remercier de m'avoir donné la vie alors que tu venais de perdre un être cher. Je ne pouvais pas le faire, alors je ne l'ai pas fait. Comme toi.

Il me tend de nouveau le paquet.

— Ce sont tes lettres, tout comme l'autre.

Je les regarde et je peux voir le poids de sa culpabilité et de son cœur qui la porte. Quand je tends la main, je sais que je ne lirai jamais ces lettres, mais je sais aussi que Colton a besoin que je les prenne, alors je le fais.

Nous restons assis en silence dans sa chambre tamisée, nos secrets et nos cicatrices étalés autour de nous. Pendant un moment, j'aimerais que nous puissions retourner dans l'endroit magique que nous habitions et où notre passé n'existait pas. Mais je sais que c'est impossible. Notre passé ne nous a jamais vraiment quittés. Même si nous avons essayé de toutes nos forces, même si nous voulions que ce soit vrai, notre passé fait partie de qui nous sommes, tout comme nos douleurs, nos joies, nos pertes. Ces éléments sont présents dans la trame de notre être. Dans nos cœurs.

La seule chose que nous pouvons faire, c'est de les écouter.

Je pose les lettres sur la table, puis je m'approche de Colton. Je m'assois doucement sur son lit avant de m'allonger à côté de lui. Il met ses bras autour de moi, et je pose ma tête sur sa poitrine pour écouter le rythme régulier que je veux continuer d'entendre.

— Et maintenant ? dis-je.

— Maintenant ?

Il rit un peu.

— C'est une grande question.

Il s'arrête et, quand je lève les yeux, je vois qu'il sourit.

— Je pense que nous allons devoir y répondre petit à petit, dit-il. Mais pour le moment...

Il me serre et m'embrasse le front.

— Ça suffit. C'est tout ce dont j'ai besoin.

« Nous disons donc que nous "apprenons par cœur" ce que nous mémorisons ou ce que nous comprenons. Et il est important de noter que le cœur rendrait possible une forme élevée de

connaissance, un niveau de compréhension supérieur à celui développé par le cerveau. »

— F. González-Crussi, *Porter le cœur : l'exploration des mondes existant en nous*

CHAPITRE 34

Nous sommes assis assez loin de la côte pour voir toute l'anse dans la lumière dorée du soir. À une extrémité, la chute d'eau semble plonger de la falaise au ralenti, tournoyant jusqu'au sable, où l'eau se mélange aux vagues déferlant sur la plage. À l'autre bout se trouve l'escalier d'où j'ai regardé Colton dans l'eau sans savoir si nous allions bien ensemble, mais sentant que c'était le cas. Que c'est le cas.

— C'est la journée que je veux revivre encore et encore, affirme Colton derrière moi.

Je me retourne pour le regarder.

— Moi aussi.

Il sourit et secoue la tête.

— Je ne peux pas croire que tu as fait ça.

— Ta sœur m'a aidée.

Beaucoup, en fait. Quand j'ai appelé Shelby et que je lui ai raconté ce que je voulais faire, elle a tout préparé pour nous : le kayak, la tente, le feu de camp, les barres choco-guimauve, tout.

— C'est parfait, déclare Colton.

— Recevoir un bon bilan de santé mérite une journée parfaite.

Il sourit.

— Tout comme être nommée la coureuse la plus rapide de l'équipe.

Je ris, mais sa remarque me fait plaisir. Je suis si heureuse d'avoir un plan, même s'il ne concerne que la course, et de suivre quelques cours pour voir où cela va me mener.

— Je ne sais pas si c'est *aussi* bien que tes nouvelles, dis-je, mais c'est toujours bon à prendre, tout comme ta présence à mes côtés.

— Tu as raison, dit Colton en souriant.

Il enfonce sa pagaie dans l'eau et nous nous dirigeons vers la plage pendant que le soleil s'estompe dans notre dos. Après nous être rincés sous la chute d'eau, Colton allume le feu de camp, et je regarde la fumée s'élever dans la nuit, jusqu'aux étoiles. Nous faisons griller des guimauves et nous parlons du nombre de journées parfaites que nous pouvons passer ensemble, de tous les endroits que nous verrons et des choses que nous ferons. Nous parlons de toutes les possibilités que renferme le futur.

Plus tard, quand il commence à faire froid, nous sortons nos sacs de couchage de la tente et nous les attachons ensemble avant de les étendre sur le sable et de nous allonger côte à côte pour regarder les satellites et les étoiles filantes dans le ciel. Je suis fatiguée par le soleil et l'océan, mais je ne veux pas fermer les yeux. Je ne veux pas que cette journée se termine et je sais que Colton pense la même chose quand je l'entends parler. Il continue de me raconter des histoires sur les étoiles et la mer.

Il s'arrête seulement pour se tourner sur le côté et me tirer vers lui pour m'embrasser. Ce baiser est comme le moment que nous avons partagé à l'hôpital. Un moment qui contient tout. C'est un moment que je peux sentir dans la profondeur du lien qui existe entre Colton et moi, entre tout. Je peux sentir le rythme

éternel de la lumière et de la pénombre, des marées et des vents. La vie et la mort, la culpabilité et le pardon.

Et l'amour. Toujours l'amour.

Nous restons allongés ensemble, silencieux, sous un ciel infini, à côté d'un océan sans fond, et nous ne parlons pas du fait que ces éléments nous ont rapprochés. Nous ne disons pas que nous ne changerions rien à ce qui s'est passé.

Ce n'est pas nécessaire parce que nos cœurs le savent.

REMERCIEMENTS

D'abord et avant tout, merci à mon mari, Schuyler, à qui mon cœur appartient depuis notre première rencontre et qui est la raison pour laquelle je peux écrire une histoire d'amour.

Ensuite, toute ma gratitude va à Alexandra Cooper, qui a écouté mon idée et m'a encouragée quand je lui en ai parlé, puis m'a accompagnée tout au long du chemin grâce à ses encouragements, ses brillantes idées et ses lettres légendaires (dans le meilleur sens du terme !).

Je ne peux pas assez remercier l'invincible Leigh Feldman, qui m'a accompagnée du début à la fin de l'écriture de ce roman, comme toujours, en faisant preuve de grâce, d'humour et d'un cœur immense.

Je suis redevable à ma nouvelle famille chez HarperCollins, grâce à laquelle je me suis sentie accueillie et soutenue dès le début : Rosemary Brosnan, Alyssa Miele, Renée Cafiero, Raymond Colón, Jenna Lisanti et Olivia Russo. Je suis extrêmement impressionnée par cette équipe dynamique ! Je le suis également chaque fois que je regarde la couverture du livre, émerveillée par le brio d'Erin Fitzsimmons et de sa conception artistique, qui convient parfaitement à l'histoire.

Il y a également mes chers amis qui sont devenus ma famille d'écriture. Sarah Ockler, mon âme sœur littéraire et que je me considère comme chanceuse de connaître, et encore plus chanceuse d'appeler mon amie. À de nombreuses années d'amitié, d'écriture, de vin, de tarot, de chocolat et de choses fantastiques !

Morgan Matson, du dortoir à nos séances d'écriture à la bibliothèque avec Albino Bunny, tu as toujours été mon amie et ma partenaire, et cela est plus important pour moi que tu ne pourrais l'imaginer. J'ai hâte de passer de nombreuses années à écrire avec toi, ton sourire et tes multiples boissons !

Carrie Harris, Elana Johnson, Stasia Kehoe et Gretchen McNeil : votre amitié, votre soutien, vos conseils, vos courriels hilarants et vos personnalités incroyables sont primordiaux, et je ne pourrais continuer sans vous.

Finalement, un grand merci à un ami qui était un étranger jusqu'à ce que je trouve son histoire au cours de mes recherches pour ce roman : Zeke Kendall, qui a si patiemment répondu à toutes mes questions pour que je connaisse tous les détails, et dont l'histoire (et le cœur) est plus impressionnante que tout ce que je pourrais écrire (je te mets au défi, Zeke, le moment est venu de l'écrire !).

Quinn Sullivan a perdu l'amour de sa vie en première quand son copain, Trent, est mort dans un accident. Pour essayer de tourner la page, elle est entrée en contact avec les personnes ayant reçu ses organes. Certaines ont répondu à ses lettres, mais la personne qui semble la plus importante aux yeux de Quinn, celle qui a reçu le cœur de Trent, ne s'est pas manifestée.

Colton Thomas, dix-neuf ans, a passé une grande partie des dernières années à l'hôpital en attendant une greffe de cœur. Maintenant qu'il a enfin obtenu cette transplantation, Colton recouvre ses forces et il laisse son passé derrière lui, n'ayant nullement l'intention de regarder en arrière. Il ne veut pas connaître la personne qui a dû mourir pour qu'il vive, désirant seulement aller de l'avant.

Mais Quinn ne peut pas lâcher prise. Elle s'aventure donc hors du système pour trouver Colton, courant un risque dans l'espoir de finalement trouver la paix. Cependant, une conversation anodine se transforme rapidement en attirance... Pour aggraver la situation, Colton ignore tout de ce qui les lie. Son appétit de vivre sort Quinn de ses mois de tristesse, mais lui donne l'impression d'être déchirée entre l'honnêteté et une immense trahison.

Quels que soient ses sentiments pour Colton, chaque battement de son cœur lui rappelle tout ce qu'elle a perdu.

ADA
éditions
www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

ISBN 978-2-89767-369-7

